

fait que tel artiste passe la rampe avec un talent pourtant ordinaire? D'autres par ailleurs, musicien ou chanteur au talent exceptionnel, ne réussissent pas à gagner leur vie... Et inévitablement, Guy Boucher tirait ses conclusions et m'arrivait toujours avec son verdict aussi sérieux qu'un jugement de la Cour Suprême:

«Toi Michel, tu ne joues pas à la star, tu l'es!»

Dans la vie, il y a de ces phrases qu'on laisse tomber, auxquelles on ne donne pas d'écho puisque, quelle que soit votre réaction, vous vous retrouvez en «eau trouble». Je laissais donc Guy à son savant jugement sur ma carrière et nous abordions d'autres sujets moins susceptibles d'écorder les angles fragiles de ma modestie. Même sans gouvernante, Guy pouvait se tirer d'affaire très élégamment dans la préparation des plats. En revanche, dans le bricolage, je crois qu'il ne connaît pas vraiment la différence entre un marteau et un tournevis puisque les deux, selon lui, peuvent tenir une fenêtre ouverte! Vous voyez le genre!

Presque tous les jours, beau temps, mauvais temps, nous avions un moment de discussion, Guy et moi. Le décor de l'Île des Soeurs et l'agencement paysagé des demeures permettaient ces rencontres humaines qui manquent tant dans les milieux urbains.

Un petit incident pour clore ce chapitre: un jour que je roulais sur l'autoroute Bonaventure, j'ai cru que mon heure venait de sonner. Un pneu avant creva et je réussis non sans difficulté à retenir l'auto dans le droit chemin ou la bonne direction si vous voulez... et ce, au beau milieu d'une circulation très dense. Je parvins enfin à immobiliser le véhicule... et je dus attendre le secours de la Police des Ports nationaux qui patrouille sur cette voie rapide. Dans des circonstances comme celle-là, on réalise bien que saint Christophe n'est efficace qu'à des vitesses inférieures à 50 milles à l'heure!



## Chapitre 31

### ...Me marier pour divorcer !

C'est l'année des confidences ! Profitant d'une superbe journée de septembre 1968, j'invite la journaliste Colette Bédard à Saint-Donat, au chalet « Le Minou ». Elle y vient avec le photographe Guy Pothier.

« Bonjour, mais vous avez de la visite, ça va vous déranger ? »

— Il y a toujours de la visite ici. J'ai horreur de la solitude, c'est la mère de l'ennui... »

Et c'est ainsi que la conversation s'amorce, alors que nous sommes bien installés sur la terrasse du chalet pendant que des amis font du ski nautique derrière mon canot-automobile.

Infailiblement, Colette rôde autour de la question du mariage.

« Je préfère attendre la perle rare, plutôt que de me marier pour divorcer quelques mois plus tard. »

Cette phrase retient l'attention de la journaliste et elle la proposera à ses lecteurs de *Nouvelles Illustrées* dans l'édition

du 7 septembre. Cette phrase en caractères énormes couvre la page frontispice avec la photo d'un Louvain qui semble attendre quelqu'un.

«J'ai 31 ans et jusqu'ici, j'ai eu bien peu de temps pour faire ce qu'on appelle la belle vie; pour sortir, m'amuser comme les autres bonhommes de mon âge. Mais à présent, j'ai envie de me reprendre et surtout, oui surtout, je songe à dénicher la femme idéale. Chose certaine, à 35 ans, je serai marié et qui sait, peut-être père de famille...

«J'ai été élevé dans une famille de sept enfants et je crois que j'étais un peu trop sérieux. À 16 ans, je ne sortais presque pas; j'étais en quelque sorte replié sur moi-même. À 18 ans, je suis parti de chez-moi et tout de suite, c'est la carrière qui m'a accaparé. J'ai travaillé, travaillé encore, mais j'ai bien peu profité de la vie, j'ai fait bien peu de petites folies de jeunesse comme on dit! »

Concernant les risques du mariage, Colette insiste.

«Est-ce que ça te rebute, tous ces risques?»

— Je les envisage sérieusement, c'est certain, car il ne faut pas fuir la réalité, mais ça ne me fait nullement changer d'avis. J'ai l'intention de me marier avec une femme solide qui saura accepter les avantages comme les désagréments du métier. »

Puis on s'étend en longues considérations sur le portrait-robot de la femme idéale. Les charmes physiques passent à l'arrière-plan, j'insiste sur les qualités morales. J'aurai surtout besoin d'une femme compréhensive, pas jalouse pour un sou; je rêve d'une femme d'intérieur, bonne cuisinière et pas trop mondaine. Quoi qu'on en pense, je ne suis pas du type «sorteux» et j'aime bien mon chez-moi... et mes pantoufles.

«La retraite, c'est pour quand?»

— Évidemment, je ne veux pas attendre que le public me fasse comprendre que mon temps est passé... J'envisage sérieusement de me retirer dans le Sud et d'ouvrir un petit commerce: une boutique ou un motel. Je me donne encore une bonne dizaine d'années à chanter et puis, je crois que je vais me retirer pour profiter un peu de la vie... »

Nous touchons aussi à la carrière qui va assez bien, je

vous remercie, Madame la Marquise... *Formi... formidable* qui reprend dans quelques jours après une pause pour la saison estivale.

« Les engagements à venir ?

— Bien sûr, il y a les spectacles ici et là pour l'automne. Une semaine à Québec durant la période du Carnaval, peut-être quelque chose dans le Sud. En somme ça va bien, même très bien du côté carrière, et j'en profite. »

Il y a aussi mon 14<sup>e</sup> microsillon qui est lancé dans la deuxième semaine de septembre et porte le plus original des titres... *Formi... formidable*, encore chez Apex. Pour demeurer logique dans la démarche, c'est Jacques-Charles Gilliot, réalisateur de l'émission à Télé-Métropole qui écrit la préface du disque.

« Quoi écrire sur Michel Louvain, qui n'aurait pas encore été dit dans les propos les plus élogieux. Le seul fait d'être au firmament de nos vedettes canadiennes, depuis au-delà de dix ans, est suffisamment éloquent, sur la valeur de ce grand artiste dont la sensibilité et la sincérité sont les atouts majeurs.

« J'ai l'honneur de réaliser l'émission *Formi... formidable* depuis le tout début de cette série, et j'ai appris à mieux connaître et à mieux comprendre Michel Louvain. C'est un travailleur méticuleux qui ne laisse rien à la légère, il voit à tout ce qui l'entoure et fait toujours preuve d'une belle courtoisie envers ses confrères de travail. En un mot, c'est un véritable professionnel, qualité maîtresse, qui se perd malheureusement de plus en plus dans cette merveilleuse jungle qu'est le « show business ».

« Je souhaite à ce disque long-jeu, le succès que connaît l'émission *Formi... formidable* et que Michel Louvain connaisse au moins dix autres belles années d'une popularité bien méritée. »

Ce sont des propos fort sympathiques de l'ami Gilliot que j'appelle toujours « le chef ». Sans avoir lu son texte au préalable, je constate que lui aussi me souhaite « au moins dix autres belles années » de carrière, et c'est justement la déclaration que j'avais faite à Colette Bédard, lors de sa visite à Saint-Donat.

Trois chefs d'orchestre s'étaient partagés le travail des sessions d'enregistrement. Roger Pilon, Paul Baillargeon et Pierre Nolès s'étaient succédé au podium, dirigeant les meilleurs musiciens de Montréal.

Des photos de Brian M. Smith illustraient la pochette. J'y apparais devant un immense rideau de scène rose à multiples volants, chantant de bon coeur devant une foule qu'on ne voit pas mais qui était certainement en délire...

Ce disque n'a pas connu un succès fracassant mais il était bien honnête. Pour l'une des chansons, Dominique Michel se joignait à moi pour interpréter *Je t'aime* qui était l'adaptation française de *Somethin' Stupid*.

*Poupée de bonbon* a bien tourné de même que *Lady*. Pour les autres, c'est maintenant du passé qui n'entrera pas « tout cuit dans l'histoire ».

CFTM-TV lance dans sa nouvelle programmation d'automne et comme on me l'avait promis, je reviens à l'antenne le lundi soir à 10 h.

À la reprise des émissions, on a l'impression d'être des collégiens qui se retrouvent après les vacances d'été. L'atmosphère est fort sympathique et nous reprenons le collier avec plaisir et ardeur.

À Montréal, *Formi...* file de nouveau le bonheur parfait. À l'émission du 23 septembre, j'accueille André Lejeune et les Garçons de Minuit. Le 11 novembre, je forme un duo avec Danièle Dorice. Je chante *Quand les hommes vivront d'amour* de Raymond Lévesque, *Le rêve passe*, et *La Martinique*.

À l'émission du 25 novembre, Claude Valade et Jean-Loup Chauby travaillent avec moi. Georges Tremblay et son orchestre nous accompagnent dans cette demi-heure de ballades sentimentales, d'airs populaires et de nouvelles créations.

Le lundi 2 décembre, Claire Syril et Franco D'Evettore sont mes invités. Ce dernier chante *Luglio* et *Una canzone* tandis que Claire nous donne *Je garderais mes larmes* et *Les étrangers au piano*.

J'y fais trois magnifiques chansons dont la célèbre *Neige du Kilimandjaro*, mélodie qui demande des réserves d'oxy-

gène considérables. *Où vont les étoiles* et la version française de *Climb Every Mountain* complètent le programme.

Entretemps, en novembre, je fais une tournée « payante » de deux semaines en Gaspésie. Le soir de la paie, le promoteur demeurerait introuvable, lui et la caisse... Un autre problème... pour mon avocat!

Quel contraste entre la Gaspésie et le Reine-Élisabeth de Montréal; c'est comme passer d'un tournoi pee-wee directement à la Ligue Nationale de Hockey. C'est pourtant ce que j'ai connu en novembre 68.

Du lundi 11 novembre au dimanche 24, je prends l'affiche à la très grande et très luxueuse salle Bonaventure du Reine-Élisabeth. Le soir de la première, (ce n'était rien pour faire baisser la pression), je reçois la presse et les amis avant de prendre d'assaut la scène. La grande Mathé Altéry vient me faire la bise qui « enlève le trac », Lynda Gloria, une autre très belle chanteuse française est parmi les invités, de même que mon réalisateur Jean Claveau, la copine Danièle Dorice, Monique Gaube, Guy Pothier et Robert Lussier de CJMS, Jacques Chénier, directeur artistique d'Apex, Serge Grenier des Cyniques. Dans les comptes rendus de la première, un journaliste a écrit: « Si le trac existe... c'est Louvain qui l'a inventé! »

Après deux chansons, je me sentais mieux. J'avais l'appui de la formation dirigée par Nick Martin. *Échos-vedettes* soulignait que dans la salle il y avait des représentants des revues américaines *Billboard* et *Variety*, toutes deux spécialisées dans les spectacles et le marché du disque. En fait, la semaine suivante, dans son édition du mercredi 20 novembre, *Variety* écrivait: « *Possibly the hottest male singer around in these French Canadian parts is Michel Louvain, and the Salle Bonaventure is registering with solid box-office during his current stint, not only with the usual carriage trade but mass trade as well.* »

Le « papier » était très flatteur avec des « *plenty of elan and big results* », « *typically Québécois* », « *everything he does is well done* », « *Louvain is a personality and certainly ready for the bigger class bistros...* » Merci bien, *Variety*!

Le lundi 16 décembre à 10 h, c'est fête dans le studio de

*Formi... formidable.* Nous célébrons la 100e émission ! Claire Gagné, le rossignol canadien, est l'artiste invitée mais il y a aussi une foule de copains qui viennent célébrer la centenaire... Fernand Gignac, Paul Berval, Jen Roger, Danièle Dorice qui danse avec Serge Laprade, Michel Conte, Mariette Lévesque, Marc Gélinas, Estelle Caron, les Bel Canto, Serge Grenier des Cyniques, Jacques Chénier de la maison Apex. Un vrai party !

À l'arrivée d'un superbe gâteau à colonnades supportant les chiffres 100, je me surprends à dire au micro :

« Il faudrait que je fasse tomber quelques larmes pour poursuivre la tradition du père Louvain » ...et tout le monde d'applaudir, et moi de pleurer de joie !

Le bilan, jusqu'à ce jour, de l'émission : 200 invités, 300 chansons différentes par moi et des tonnes de merveilleux souvenirs. Pour cette série d'automne, Jean Claveau a remplacé le chef Gilliot à la réalisation et les textes sont toujours signés Phil Laframboise.

Nous terminons ce surprise-party dans une salle mise à notre disposition par Télé-Métropole ; au menu, l'immense gâteau et un punch au rhum de ma confection.

À travers tout le travail, je participe à une émission en hommage à Charles Trenet *L'âme des poètes* le 15 décembre avec Gaby Laplante et les Classels.

Côté disque, je me retrouve en 5e place au palmarès canadien et français avec *Heureusement que tu es là* en décembre alors que le pianiste André Gagnon occupe le sommet avec *Pour les amants*.

Côté potinage maintenant, je retiens que Joséphine Baker éprouve encore de sérieuses difficultés financières pour conserver son magnifique château Les Milandes où elle élève des enfants qu'elle a adoptés dans différents pays du monde. Elle prévoit faire une importante levée de fonds en organisant un spectacle à l'Olympia de Paris. Des vedettes s'offrent pour l'appuyer : Chevalier, Sinatra, Bob Hope, Aretha Franklin et peut-être les Beatles qui feraient un retour... J'ignore si le spectacle eut lieu.

Depuis toujours, lorsque Danièle Dorice est vue en public à mon bras, les rumeurs de mariage refont surface.

Nous en vivons une autre expérience en cette fin d'année 1968 alors que ma copine Danièle rompt ses fiançailles avec son vieil ami Claude Turgeon. Il lui reproche ses interminables voyages à travers le monde. En effet, depuis quelques années, Danièle a chanté sur tous les continents, même aux Indes où elle rencontra Mme Indira Gandhi, Premier ministre du pays. Elle y séjourna durant deux ans, donnant des concerts au profit des enfants orphelins et démunis.

De retour à Montréal, Danièle demeurait hantée par ce spectacle désolant de la misère humaine et tenta d'organiser des démonstrations pour aider les miséreux, au moins distribuer des vêtements et de la nourriture aux défavorisés de Montréal.

C'est dans cette ligne de pensée qu'elle invita plusieurs artistes et personnalités à une fête de Noël chez elle. Le billet d'entrée: il fallait apporter des cadeaux pour les enfants pauvres. Le père Aquin, celui qui avait créé «le Bon Dieu en taxi», s'occupait d'une oeuvre d'enfants dans le besoin et Danièle décida de l'appuyer.

Nous étions plusieurs à répondre à son invitation. Ce party de Noël 1968 a été très émouvant. Elle venait nous accueillir et nous «débarrasser de nos paquets destinés aux enfants pauvres». Parmi les invités, je me souviens d'avoir rencontré deux joueurs du club de hockey Canadien, Dick Duff et Larry Hillman. Duff qui fait maintenant parti de l'organisation des Leafs de Toronto, se destinait au sacerdoce avant d'entreprendre une carrière au hockey, et les causes de bienfaisance ne le laissaient jamais indifférent. C'est lui qui avait demandé à Hillman de l'accompagner. Nicole Danis était de la fête, de même que Dominique Michel, Serge Laprade, le couturier de Radio-Canada Yvon Duhaime, mon réalisateur Jean Claveau, la chanteuse française Linda Gloria, le musicien Buck Lacombe et les Mexicains Los Tres Compadres, un trio avec lequel j'ai travaillé plusieurs fois avec un plaisir renouvelé. Danièle avait réussi à merveille sa fête pour les enfants pauvres. Elle avait surtout réussi à nous sensibiliser à la misère dans le monde, particulièrement à une époque de l'année où les tables québécoises ploient sous l'abondance des mets les plus savoureux.

Avant que ne se tourne la dernière page de 1968, un mauvais souvenir s'installe dans ma mémoire. Le samedi soir précédant Noël, alors que je travaille en ville, ma Buick Electra est défoncée rue Marquette et je suis dévalisé d'un mille dollars. Le comédien Doris Lussier subit le même sort à la même époque.

Laissons la vieille année mourir de sa belle mort et envisageons 1969 d'un oeil nouveau et optimiste. À nous deux, la vie!

## Chapitre 32

# Pour ne pas voir les ombres... tourne ton visage vers le soleil

Quand les gens commencent à éprouver de la difficulté à vous saluer les yeux dans les yeux, quand les poignées de main sont plus froides et plus rapides, c'est qu'il y a quelque chose dans l'air. Avec une once d'intuition, j'ai rapidement compris que *Formi... formidable* l'était moins qu'on ne le pense. Les fameux sondages BBM avaient été faits et les résultats tardaient à sortir... C'est mauvais signe! Mon émission ne connaîtra donc pas le chiffre magique de 200! En janvier 1969, bien des rumeurs circulaient dans les couloirs de CFTM-TV.

En fait, c'était ça! *Le sel de la semaine* animé par le scientifique Fernand Séguin avait battu mon émission en popularité. Pour le «10», ça devenait un crime de lèse-majesté, imaginez un peu, se faire dépasser par Radio-Canada! Ce fut donc le branle-bas général dans les officines de la rue Alexandre-DeSève. C'était pourtant si simple de réunir l'équipe et de dire:

«Vous venez de tourner la dernière émission. Merci beaucoup et à la prochaine occasion de travailler ensemble... si Dieu le veut!»

Pour mettre du baume sur ma plaie, (y avait-il vraiment une plaie) le directeur des programmes, monsieur Robert L'Herbier, signe un communiqué qui m'encense généreusement.

« Michel Louvain est un gars sensationnel qui travaille toujours consciencieusement et n'a jamais cessé de s'améliorer avec les années ».

Le dernier *Formi... formidable* est passé à l'antenne le lundi 27 janvier 1969. Comme l'émission avait été enregistrée au préalable, à ce moment-là, les touchantes scènes d'adieu étaient déjà classées dans le passé.

Pendant que *Histoire d'une étoile* nous remplaçait à l'écran, les manchettes commentaient l'événement. Mon impresario Guy Lepage n'eut qu'une phrase : « À quelque chose, malheur est bon ». De mon côté, je ne voyais réellement pas où se situait le drame : un mal pour un bien... quoi ! Je redeviens aussi libre qu'avant, pouvant du fait même accepter de nombreux engagements que je devais refuser à cause du travail de l'émission, les répétitions, etc...

Je pouvais aussi me livrer à la pratique de sports que j'avais délaissés depuis des années ; la moto-neige par exemple. Depuis deux ans, je suivais, par les journaux, la fameuse compétition du Domaine Montpelier au Lac Simon. Il s'agissait d'une épreuve d'endurance de 24 heures pour les professionnels. De plus, une classe était ouverte pour les amateurs, mais les gens y croyaient plus ou moins.

Lorsque j'ai décidé de participer à la compétition des 18 et 19 janvier 1969, plusieurs ont vu là un truc publicitaire, surtout à cause des événements que je racontais tantôt. Le journaliste Pascal Lennad, le directeur artistique Jacques Chénier, la secrétaire de la Place des Arts Marie-Christine Deshaie et moi formons équipe. Marie servirait de trait d'union entre les membres de l'équipe au moment des relais.

Devant 7 000 personnes, à 15h45 samedi après-midi le 18 janvier, je prends le départ... sur un Sno-Jet, fabriqué à Thetford Mines. Pourquoi pas ? Dans la foule, je sais qu'il y a beaucoup de sceptiques... Selon Pascal Lennad, « on souriait dans l'assistance et des connaisseurs engageaient des paris : « Louvain ne tiendra pas une heure ! Louvain fera tout juste

quatre tours de piste! Louvain est incapable de suivre des professionnels pendant 24 heures!»

Je savais fort bien dans quelle galère je m'embarquais, mais j'ai le goût du risque et j'avais bien l'intention ferme d'aller jusqu'à l'ultime limite de mes capacités physiques et morales. J'avoue aujourd'hui bien candidement que, deux ou trois fois, j'ai failli tout abandonner tellement j'étais transi par le froid et secoué par les frissons.

À 2 heures du matin, c'était bien joli de nous voir effectuer les relais, les dents serrées, les jambes tendues à bloc, les bras et les mains engourdis. Toute la nuit, ce fut la diabolique farandole des phares blancs cherchant la piste dans le noir, les flaques d'eau, les bosses et les «rebosses.»

À chaque relais, Marie-Christine nous prodiguait l'encouragement nécessaire pour continuer jusqu'au prochain.

Des 35 équipes qui ont pris le départ, plusieurs n'ont pas terminé l'épreuve. Durant la nuit, l'équipe du canal 10 formée de Jacques-Charles Gilliot, Claude Taillefer et Omer Tremblay, épuisée «jusqu'à la corde», doit abandonner durant six heures pour revenir en piste au lever du jour. L'équipe de CKAC, quoique décimée par les blessures —Georges Whelan a fait une vilaine chute et Pierre Beaudoin est complètement vidé — a terminé la ronde infernale avec seul Pierre Legault en piste.

Dimanche après-midi à 15h45 exactement — «une heure plus tard dans les Maritimes» — je franchissais la ligne d'arrivée et les 24 heures du Lac Simon devenaient une épreuve classée dans le livre des records. C'est une invraisemblable épopée pour un gars qui, à l'année longue, se balade sur une scène avec un léger micro en main... En moins de temps qu'il ne faut pour le dire ou l'écrire, la foule se ruait sur moi pour me féliciter. Mes confrères de lutte m'ont porté sur leurs épaules comme on le fait au Forum un soir de Coupe Stanley.

Le président de Sno-Jet, monsieur Louis-Philippe Duval me confia après la course qu'il n'avait jamais imaginé que je réaliserais «un tel exploit» selon ses propres mots. La semaine suivante, lors d'une conférence de presse à Montréal, il me présenta une magnifique motoneige en guise de

témoignage d'appréciation pour l'effet publicitaire obtenu par ma participation aux 24 heures du Lac Simon. Notre équipe s'était classée au 26e rang avec 111.24 tours et 400 milles de piste. C'est une performance étonnante, j'en conviens humblement.

Au retour à Montréal, la vie continuait normalement. Je pique une pointe vers le Théâtre des Variétés du 27 janvier au 2 février. Le public est toujours aussi merveilleux puis c'est le Carnaval de Québec et le retour au Motel Hélène, boulevard Sainte-Anne. Malgré le froid vif qui emprisonne la Vieille Capitale, les amis viennent nombreux au Vieux Bardeau et nous passons ensemble d'excellentes soirées de Carnaval.

Un soir de février, Arnold Angers, le frère de Danièle Dorice, m'expose les buts de l'agence qu'il vient de mettre sur pied. Il s'agit d'une agence internationale qui s'occupera de trouver des engagements aux artistes canadiens, à l'étranger, particulièrement au Japon. Danièle et moi serons les premiers cobayes... si nous acceptons.

Mais pour l'instant, le Reine-Élisabeth m'ouvre toutes grandes les portes de la Salle Bonaventure pour un autre engagement de deux semaines du 10 au 23 mars. Le soir de la première, dans la salle, beaucoup de visages connus : Margot Lefebvre, Serge Laprade, Yvan Dufresne, Guy Lepage et d'autres encore venus pour m'appuyer. Dans ma suite, je retrouve aussi mon amie Diane Landry, Miss Canada 1966, qui était venue de Toronto pour le spectacle, Patsy Gallant et Jacques Chénier qui venait de laisser Apex pour Canusa et Révolution. Soit dit en passant, je venais d'écrire à Apex pour informer la compagnie que je transporterai mes pénates chez Jupiter si les choses ne changeaient pas...

Le critique Al Palmer de *The Gazette*, me trouvait un nouveau qualificatif : « *that young smoothie with a song, Michel Louvain, is back...* » Quant à Laza de *Variety*, il truffait une fois de plus son texte de « *a handsome Gallic type with a big following locally, plus a natural draw for the out-of-towners and conventioners who still are romanced by Montreal's French flavor. He also chooses his items wisely — a bilingual opener, and a wide variety of show-stoppers... Louvain is a comer for the better U.S. rooms* ».

Quand je relis ces textes de critiques bien avisés, je me demande encore aujourd'hui pourquoi je n'ai pas poussé l'audace plus loin. Le marché des États-Unis s'ouvrait à moi et j'étais trop bête pour voir clair. J'ai laissé filer entre mes doigts une chance qui ne se représentera jamais plus dans ma carrière. C'est dommage! C'est bien dommage!

À Pâques 69, pendant que le *Lindberg* de Robert Charlebois survolait la première place du palmarès, je me glissais au 5e rang avec *Anna Malia*, un autre nom de femme. Je crois que je ne pourrai jamais me défaire de cette joyeuse manie...

Mon ami Phil Laframboise me parle d'une possibilité d'émission à Radio-Canada, mais le projet avorte. Pendant ce temps, je fais *Secret bien gardé* avec Suzanne Valéry, Suzanne Lapointe et Yves Christian.

Le 7 juin, mon amie Claude Valade donne naissance à un deuxième enfant. C'est Martine. Je cours à l'hôpital avec Éric Villon pour féliciter la mère. Sur les photos, il est bien difficile de voir qui est le père... Éric ou moi... tellement nous paraissions si heureux de l'événement... tous les deux!

Le surlendemain, je participe à une «dernière»! Le théâtre Vox Variétés du 575, chemin Sainte-Foy à Jacques-Cartier, ferme ses portes et le propriétaire organise un Gala de fermeture. Faut le faire! Roméo Pérusse, Juliette Pétrie, Daniel Guérard, Robert Demontigny et moi-même en personne allons fermer le théâtre avec un spectacle si réussi que le proprio a presque l'idée de revenir sur sa décision... et demeurer ouvert!

12 juin 1969: Gala des Artistes. Nous couronnons cette année Juliette Huot et Gilles Latulippe, Miss et Monsieur Radio-TV. Chantal Pary et Bruce Huard (des Sultans) sont les découvertes tandis que Dominique Michel et Réal Béland sont les comédiens de l'année.

Danièle Dorice m'accompagne cette année. Elle porte un pantalon de crêpe noir et une jaquette crochetée noire et bleue. Pour demeurer dans le ton, j'ai revêtu un veston oriental. Notre entrée fut remarquée.

*C'était notre chanson* que j'ai enregistré récemment, est déjà rendu au huitième échelon du palmarès de *Jeunesse*

*d'aujourd'hui*. Pour les mois d'été, c'est bon d'avoir un disque dans la course. La radio connaît d'excellentes cotes d'écoute à cette période de l'année, particulièrement sur la plage et en auto.

Pour un soir, le dimanche 29 juin, je redeviens animateur pour *Le rideau s'ouvre*. Mes amis mexicains Los Tres Compadres sont de l'émission avec les Coquettes et Jean Derome, magicien.

«Le Minou» de Saint-Donat s'anime fébrilement à minuit moins une minute ce 12 juillet. Je deviens l'heureuse victime d'un surprise-party pour fêter mes 32 ans, et mes dix ans comme pensionnaire dans le Nord. Tout un party! Je suis certain que la plupart de ceux qui y ont assisté ne s'en souviennent à peu près pas! C'est toute une carte de référence pour dresser les prochaines invitations... croyez-vous?

Deux événements m'obligent à revenir à la réalité. D'abord un autre vol dans ma propriété, à l'Île des Soeurs, puis le départ prochain pour une nouvelle aventure de disque. Je vais enregistrer à Londres chez Decca, la grande maison de prestige.

Le 25 juillet, départ pour Londres avec Yvan Dufresne. Les arrangements ont été faits de Montréal. Des studios d'enregistrement où j'ai eu l'occasion de travailler, ceux de Londres me semblent les plus «relaxes» tout en demeurant très professionnels. Ici, on fait une chanson par jour. Les pistes d'orchestre ont été faites par le grand «conducteur» Arthur Greenslade, le chef d'orchestre d'Engelbert Humperdick. Le son me paraît excellent, il me reste à y mettre ma voix. En quinze jours de travail, la bande maîtresse est livrée chez Decca.

Je n'avais jamais eu le loisir de connaître Londres et ses charmes. La ville du brouillard s'est avérée plus accueillante qu'on ne peut l'imaginer. Nous étions descendus à l'Hôtel Mayfair, tout ce qu'il y a de plus «british» de l'autre côté de l'Atlantique.

Le *Journal des Vedettes* nous expédie le journaliste-photographe et potineur Edward Rémy. Pour les besoins de son métier, nous visitons Piccadilly Square, la rue Old Quebec, le Pub The city of Quebec, etc... En plus d'y faire de

l'excellente besogne, nous nous plaisons beaucoup à Londres. J'entre au Canada le premier et Yvan Dufresne de chez Jupiter doit passer par Paris pour régler certaines affaires.

Des rumeurs prétendent que je fêterai mes 12 ans de vie artistique à la Place des Arts cet automne. Il y avait une part de vérité dans cette affaire. J'y reviendrai très bientôt.

Pour la rentrée d'automne, j'emprunte, de la session de Londres, deux chansons que nous sortons en 45 tours le 27 septembre, histoire d'être présent sur les palmarès et ...dans le coeur et la tête des gens. Écrite par Philippe Monet pour Donald Lautrec il y a plusieurs années, la chanson *Marie* fait partie de ce disque avec *La ville d'amour*. Contrairement à nos prédictions, c'est *La ville d'amour* qui se déniche un palier au hit-parade et semble partie pour bien grimper. C'est une chanson qui n'a pas peur du vertige...

Voici l'affaire de la Place des Arts. Les Productions Deschamps me proposent de remplacer Fernand Gignac dans un grand Music-hall prévu pour les 9, 10, 11 et 12 octobre à la Salle Wilfrid-Pelletier. Comme mon automne semble relativement tranquille, pourquoi pas? Georges Tremblay dirige les répétitions et nous nous amusons bien. Je dis nous, ce sont Danielle Ouimet qui a connu une gloire intégrale dans *Valérie*, Marc Gélinas qui fait un puissant retour, Christine Chartrand, le comédien Jacques Desrosiers et Claude Landré, l'homme aux multiples personnages.

Tout semble aller pour le mieux jusqu'à 24 heures de la première alors qu'on apprend par la radio que M. Claude Deschamps vient de contremander toutes les représentations. Pour plusieurs d'entre nous, il en résultait des pertes financières importantes. Marc Gélinas était rentré du Brésil pour remplir son engagement. Jacques Desrosiers qui fait souvent des blagues, n'y allait pas de main morte à l'endroit de Deschamps.

« Quand ça va bien, le producteur empoche, quand c'est plus tranquille, c'est nous qui faisons les frais... »

Les soirées de music-hall n'avaient pas fait surface depuis 1964-65 et cette fois-ci, c'est probablement l'enterrement de première classe... Je me demande encore aujourd'hui si le Père Gignac n'avait pas senti la « soupe chaude » quand il

a décliné l'invitation... Pour toute déclaration à cette époque, j'avais promis d'en parler dans le livre de mes mémoires... si un jour, j'avais le courage de l'écrire. Eh bien, voilà qui est fait!

Octobre s'annonce passablement rempli pour moi. Danièle Dorice qui anime *Caf'conc* sur le réseau CTV m'invite ce mercredi 8 octobre à partager le plaisir de travailler ensemble. Comme l'émission est vue d'un «Atlantique à l'autre» disait l'ancien politicien, je chante deux refrains en anglais: «*Smile*», «*When You're smiling*» et une chanson espagnole «*Mas que nada*».

Quelques jours plus tard, c'est la réouverture du Café-Campus le 11 octobre et l'ouverture du Théâtre Jean-Claveau le 30 octobre à Place Laurier.

C'est au cours de ce même mois que le microsillon enregistré à Londres voit le jour au Québec. Le son est excellent, les orchestrations très originales, en somme, c'est un produit très honnête.

Je vous ai souvent répété que j'étais superstitieux, que je croyais à l'astrologie; eh bien deux autres faits s'ajoutent à mon bagage de raisons pour prêter crédit aux sciences occultes.

Tout d'abord, j'accepte enfin de m'entretenir avec Denyse Monté, journaliste au *Journal des Vedettes*. Je repousse la date de cette rencontre depuis quelques jours et la journaliste s'impatiente... avec raison. La cause de ce délai: j'ai un pressentiment que ça ne roulera pas rond, cette interview. Je n'ai pas la tête à ça, l'esprit me trotte un peu partout et surtout ailleurs.

Denyse Monté se pointe à l'Île des Soeurs avec son photographe René Kokot, exactement à l'heure prévue. Aussi bien dire qu'elle ne possède pas ma haïssable habitude d'arriver en retard. C'est un bon point pour elle. Comme à chaque entretien, la première heure en est une de débroussaillage. On ressasse les mêmes souvenirs:

« Mais oui, je jouais au prêtre dans le sous-sol chez nous à Thetford. J'ai commencé à travailler en décoration. Mes débuts? À Sherbrooke avec un trio... *Buenas noches mi amor*, oui à Québec, au Gala...

— Michel, vous avez 32 ans et vous n'êtes pas encore marié. Vous ne trouvez pas la maison grande?»

Voilà ce que j'attendais! Presque à la même date l'an dernier, une journaliste et son photographe m'arrivaient avec la même question dans les mêmes circonstances.

Pour moi, ce n'est pas pure coïncidence, j'y vois une sorte de signe dans le temps. Comme je l'ai souvent répété, à 35 ans, je serai marié et peut-être papa. Quelle heureuse perspective d'avenir. À ce stade-ci, je peux maintenant dire à la carrière: «Un instant, Papillon, laisse-moi vivre un peu plus...»

Pour en avoir le coeur net, je vais consulter les cartes, l'Almanach du Peuple, les étoiles, et les diables s'il le faut.

En compagnie de Danièle Dorice, je rends visite à Marli, une astrologue native du Tennessee. Elle a grandi près de la réserve des Cherokees et c'est sa grand-mère maternelle qui l'initia au monde des esprits et de ses mystères.

Au départ, on visite toujours un astrologue pour faire une blague, puis lorsque des faits troublants vous sont signalés, vous prêtez une oreille plus attentive... et plus inquiète quelquefois. Il y a une dizaine d'années, une vieille gitane m'avait prédit des malheurs. C'était près de Marseille au Sud de la France et je n'en ai jamais parlé. Mais voici que Marti me répète à peu près la même chose...

«Pour le moment, tout va bien, mais vers la quarantaine, vous aurez soit un accident, soit une maladie, qui vous arrêtera momentanément... Votre ligne de vie est coupée en deux».

Ça me tracasse un peu, mais il me reste encore huit ans pour éviter ce mauvais sort.

D'ici là, j'accepte une deuxième invitation dans la même année de la part du Reine-Élisabeth. Je crois que j'en suis à ma troisième visite dans cette salle de haut prestige. Al Palmer de *The Saturday Gazette* salue ma présence au Reine-Élisabeth par un article fort gentil.

*«When Quebec singer Michel Louvain makes a night club appearance it comes on like a mini Hollywood premiere. He has his own gallery of admirers and it seems each brings a camera because flash bulbs explode like continuous light-»*

ning. *There must be a zillion snapshots of Louvain in private hands.*

*« He calls heavily on his natural Gallic charm and keeps most of the ringsiding femmes all a-dither on his tours of the stage. This is particular true in his Age of Aquarius number.*

*« For this one he first asks the gals where they stand in the horoscope field. He goes from one table to another until he finds an Aquarius type and dedicates the song to her ».*

*« It's a pleasant, relaxing 55 minutes of entertainment ».*

Amusante cette remarque sur l'astrologie de la part d'Al Palmer dans sa chronique *Out after dark*. On venait tout juste d'en parler.

Depuis quelque temps, Serge Grenier des Cyniques s'est déplacé pour assister à quelques-unes de mes premières. Je lui rends la même « politesse » en novembre alors que les Cyniques font la Place des Arts. J'assiste au spectacle avec Huguette Oigny et Gratien Gélinas, Mia Ridez et Anthon Valéry. Une soirée « tordante et inénarrable ». C'est bien dommage que ce quatuor ait quitté les scènes du Québec. Une perte qui n'a jamais été comblée.

Le temps des Fêtes revient avec son cortège de soirées mondaines mais aussi avec quelques soirées de bienfaisance. Pour la cinquième année, je prête main forte au Gala des Orphelins qui a lieu au Centre Maisonneuve. Nous sommes une trentaine d'artistes à répondre à l'invitation lancée par le *Photo-Journal*.

Le lendemain, le dimanche 21 décembre, je participe à *Zoom* diffusé du Centre international de radio-télévision sur le site de l'Expo. Yves Corbeil dirige le spectacle qui présente Frida Boccara, André Gagnon, Marthe Fleurant, les Miladies, les équilibristes Rino et Roy et le père Louvain.

Pour une année qui débutait sur un socle chancelant, on peut dire que le soleil s'est levé presque tous les matins. L'important dans la vie, c'est de penser positivement tous les matins et... de recommencer le lendemain.

Demain, c'est le début d'une nouvelle décennie. Nous sauterons à pieds joints dans les années 70! À la grâce de Dieu! Qui sait, peut-être que « la perle rare » m'attend à un détour du chemin!

## Chapitre 33

# La mère des « jobs » n'est pas morte

Dans une chanson de Jean Ferrat, on retrouve cette phrase : « Une année bonne, et l'autre, non ! » C'est un peu comme dans le grand Livre la parabole des vaches maigres et des vaches grasses... Devant Dieu, je n'ai pas à me plaindre. Depuis que je suis dans la carrière, je n'ai jamais manqué de travail et « il y a eu toujours du beurre dans le frigidaire », comme dira plus tard Tex...

L'année 1969 s'annonçait désastreuse et les événements que je viens de relater, prouvent bien qu'on s'en est assez bien tiré... malgré tout. Pour 1970, je n'ai pas une planification bien détaillée de mes projets. On prendra ça comme ça vient, et si ça ne vient pas, l'occasion sera bien choisie pour me reposer ou refaire la décoration de ma maison de l'Île des Soeurs. Comme l'ennui est né du mariage de la routine et du quotidien, j'ai décidé de toujours m'entourer de couleurs, de vie, de musique et de soleil.

C'est une année bien timide qui commence avec cette nouvelle décennie. Premier engagement : *Madame est servie*

avec Réal Giguère. J'y amène mes deux « fils », Porto et Rico, des chiens magnifiques qui aiment moins la télévision que leur maître.

Ma copine Danièle Dorice est présentement à New York pour un engagement au St. Regis. Elle doit « faire » le *Johnny Carson Show* du lundi 19 janvier. Je saute à pieds joints dans un avion en partance pour la métropole américaine afin d'assister à sa première new-yorkaise. Premier désappointement de l'année; Elvis Presley qui devait être de l'émission avec elle, doit rentrer à Memphis pour cause de maladie dans sa famille et c'est l'excentrique pianiste Liberace qui le remplace à « main levée ». Danièle et moi l'avions connu à Montréal. Il a été charmant comme un prince dans un conte de fées. Après l'émission, il nous invite au chic cabaret où il tient la vedette, l'Empire Room... et le champagne coule à flots... à la lueur des candélabres d'argent. Pour sa soirée de première, Danièle était d'un chic classique: robe de crêpe noire avec paillettes d'argent. Avec une touche tout à fait à la française et l'accent qu'elle sait utiliser à merveille, elle a transporté son auditoire sur les quais de la Seine, jusqu'au sommet de la Tour Eiffel en passant par Montmartre. Autant elle était pétillante dans une imitation de Maurice Chevalier, autant elle devenait émouvante dans *L'accordéoniste et Bruxelles* de Jacques Brel. Elle a réussi à faire bouger le public blasé de New York! Chapeau, Danièle!

Vers la fin de janvier, « la mère Supérieure » Clairette décide de modifier sa politique de spectacles à la boîte qui porte son nom. Ainsi, elle me demande de travailler un tour de chant qui pourrait s'adapter à son genre de public. France Castel passe « en vedette américaine » et je donne le « gros coup » en finale. La soeur de Clairette, Danielle Oderra, et Daniel Guérard assistent à cette première. Il semble bien que le succès ait couronné nos efforts. Contrairement aux scènes plus grandes où j'ai presque toujours évolué, la boîte à chansons vous place littéralement « sur les genoux » de vos auditeurs. Ça fait chaleureux!

Je termine janvier au *Théâtre des Variétés* où Gilles Latulippe présentait « Ça parle aux cuisses », un burlesque

comme lui seul peut en monter. Je partage la scène avec Solange Prévost et Francia Maldonado.

À la mi-février, je reviens sur le marché du disque avec *Chante avec moi* et *Souvenir*. Deux autres rejets dont l'avenir repose dans les mains et le coeur du public...

...Et me voici mannequin avec Michèle Richard pour le compte de la maison « Le châtelet » de Place Versailles le 4 mars. Plus de 800 personnes assistent à nos nombreuses parades avec les vêtements les plus originaux, pour la prochaine saison. Je crois que le public s'est amusé autant que nous. Nous étions littéralement emportés par différents rythmes au moment où nous entrions en scène. Michèle qui adore les originalités, s'en donnait à coeur joie, et moi, j'improvisais à son rythme.

Nous n'étions pas seuls, ou presque. Denise Brousseau et Daniel Guérard ont aussi paradé, mais cinq autres artistes avaient promis d'être avec nous, selon le témoignage des organisateurs et ils ont dételé à la dernière minute... La frousse peut-être?

Mon impresario Guy Lepage nous cachait son bonheur depuis quelque temps, mais l'affaire a éclaté au grand jour au début de mars. Il prend épouse : Marthe Fleurant. J'assiste à la réception de noces à « La soupière » au coeur des Laurentides avec Danièle Dorice. On avait prévu la plus stricte intimité mais il y avait le photographe du *Journal des Vedettes* ... tout le monde l'a donc su le lendemain.

Ce mars 1970 est fort bien rempli : trois émissions *Zoom* et un *Le rideau s'ouvre* pour la télévision, deux radios : *Chez Miville* et *Place aux femmes* et un engagement au Sheraton d'Aruba dans les îles néerlandaises de la mer des Antilles, du 11 au 18 mars. J'en reviens à bord du *S.S. Océanie* avec Danièle Dorice. Invités du capitaine, nous donnons deux spectacles... pour payer notre couvert et notre soleil.

Les photos de cette croisière déclenchent encore une vague de rumeurs de mariage. Moune Victor écrit : « Il n'y a pas de fumée sans feu »...

« On verra ce qui arrivera, lui dis-je. Je tiens beaucoup à ce voyage avec Danièle, c'est la femme qui est la plus proche de moi. »

Moune Victor me lançait un dernier message :

«Bon voyage dans les îles ensoleillées, Michel, et prévenez-nous les premiers si jamais vous décidez de passer l'anneau au doigt de Danièle Dorice!»

Le chapelain du paquebot n'a pas eu le plaisir d'embrasser la mariée. Pour Danièle, ce voyage représentait d'abord du repos et un peu de travail, mais surtout elle avait besoin de faire le vide autour d'elle et dans le fond de son coeur. Ses dernières aventures amoureuses avaient laissé des marques! Quant à moi, la bougeotte m'avait encore piqué avec son venin incurable. Quelques heures avant le départ, j'avais visité un amour de maison en banlieue de Montréal, mais retirée du bruit et des regards de la ville. C'était à Ville Mercier, une nouvelle municipalité qui avait détaché son territoire de l'agglomération de Châteauguay. Dessinée par un architecte de haut talent, cette demeure s'accrochait à une dénivellation de la rive droite de la rivière Châteauguay. J'aurai tout le voyage pour penser à son acquisition. Comme autrefois en effeuillant la marguerite : « Marie, marie pas... » aujourd'hui, en voguant sur les mers des Antilles, je me répète : « Achète, achète pas, achète, achète pas. » Mais mon dernier rêve s'est arrêté sur « achète »...

Dès mon retour, c'était le printemps dans la région métropolitaine et la maison de Ville Mercier semblait encore plus attrayante. J'ai signé le contrat d'achat les yeux presque fermés. Il faut bien le dire, depuis la vente... ou la perte de Val des Arbres, mon coeur a souvent été ballotté par ce doux souvenir d'une demeure bien calme au milieu des arbres, près d'une rivière aux eaux tranquilles, avec une piscine si possible, avec un grand jardin tout semé de fleurs, décoré de statues, de bancs et de promenades... Quand on rêve, ça ne coûte pas plus cher de rêver en couleurs, sur écran géant avec la stéréophonie...

À la vérité, je dois affirmer qu'à l'Île des Soeurs, j'avais réussi à monter un petit *home* qui faisait l'envie de plus d'un copain du métier lorsque j'y faisais des réceptions. Mais... il y a souvent un « mais », à l'Île, je n'étais pas propriétaire de la villa de ville, belle traduction de townhouse! Les soirs où les parties s'allongeaient tard dans la nuit, il fallait réduire le

volume du système de son, par respect pour l'environnement.

Au diable les dépenses! J'achète à Ville Mercier et je coupe mes voyages à Saint-Donat. En cela, j'imitais le premier ministre Trudeau qui venait de crier en Chambre à Ottawa: «Finies les folies». C'est avec une sorte de pincement au coeur que je laissais St-Donat où tant de souvenirs heureux étaient accrochés aux murs de cette résidence... ou flottaient sur l'onde du lac. On dit qu'il ne faut pas s'attacher aux biens de ce monde... il y a des moments où c'est facile à dire, mais difficile à vivre!

Comme «poisson d'avril» cette année, c'est le grand dérangement. Les éternelles boîtes à faire et à défaire, les objets fragiles à emballer, il faut débrancher les plafonniers, enlever les tableaux, les miroirs... Parlant de miroir, j'en ai un de format super-grand qu'on a dû passer par une fenêtre du deuxième pour quitter l'Île des Soeurs.

Mais s'installer dans une nouvelle maison, c'est aussi une aventure merveilleuse pour quelqu'un comme moi qui adore la décoration. Chaque pièce, chaque espace, chaque fenêtre doit être mis en vedette pour tirer le maximum d'effet de la lumière, des ombres, des volumes des appartements, etc... C'est exactement comme monter un spectacle. Chaque élément compte beaucoup.

J'ai le goût de vous faire visiter cette maison de rêve. En longeant le rang de la rivière qu'on nomme ici pompeusement le «Boulevard de Salaberry», en atteignant un petit monticule, la résidence se trouve à votre droite. Une allée en croissant de lune donne accès à la maison et au garage.

Drôle d'architecture: ranch californien à la saveur *Playboy*! De la rue, on dirait une longue maison basse et pourtant, c'est faux! On entre à l'étage et l'on parvient au salon, à la salle à dîner et à la cuisine en descendant un escalier en spirale. En fait, la maison est érigée dans une pente et la piscine et les aires de séjour sont situées au niveau inférieur. Vue des jardins, cette demeure révèle ses véritables dimensions et sa hauteur imposante. Il suffit d'avoir fait de la peinture à son sommet pour connaître les picotements du vertige, même si on dit que je suis bon grimpeur.

À l'étage, un vaste balcon donne vers la rivière, vers la

piscine, les jardins et relie la chambre du maître et la chambre d'amis. Cette chambre m'a longtemps servi de salle de musique et de bureau. Au niveau inférieur, au pied de l'escalier tournant, c'est l'accueillant salon avec son foyer en pierres des champs. Il s'incorpore bien à une belle pièce de maçonnerie réalisée par un artisan de la région.

De la salle à manger, on peut apercevoir les flammes de l'âtre et sentir les arômes qui émanent de la cuisine. Même si elle ne présente pas des dimensions considérables, la cuisine est très fonctionnelle. Tout en préparant les repas, on peut avoir un oeil vers la piscine et servir les invités par un guichet. Sous le balcon des chambres, un patio a été aménagé avec bar, système de son, et tout le tralala pour les parties.

Le charme majeur de cette résidence : l'aménagement paysager du terrain. Tout a été conçu en fonction de la détente et de l'intimité des occupants. Dès mes premiers jours à Ville Mercier, déjà j'élaborais des plans pour agrandir le jardin français et les petits coins intimes pour discuter de musique... au grand soleil ou à l'ombre des plantes grimpantes. Tout un programme!

Un bon soir, alors que je travaille à la décoration de cette merveilleuse maison, la sonnerie du téléphone se fait entendre. Comme j'avais des amis à la maison, je me retire dans une autre pièce pour mieux échanger avec mon interlocuteur. En me voyant sortir de cet appartement, des copains ont tout de suite imaginé qu'un grand malheur venait de m'atteindre par le truchement du téléphone.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es blanc comme un drap ! De mauvaises nouvelles de Thetford ? »

Tout à coup, je me mets à crier comme un perdu, comme un hystérique, comme un fou. Devant l'étonnement de tout le monde, je lance...

« C'est super-merveilleux, le réalisateur Richard Martin vient de m'annoncer que j'ai été choisi animateur pour la série *Zoom* de l'été... Quelle surprise, quelle nouvelle heureuse, à vrai dire... c'est plus que « formi... formidable »...

Il était dix heures du soir, et j'ai retrouvé mon calme alors que le jour se montrait le nez à l'horizon. La nuit a été écourtée par une avalanche de téléphones dès les premières

heures de la journée. Les journalistes couraient aux nouvelles pour obtenir et la confirmation et mes premières impressions de l'événement. Rapidement, les rencontres de travail ont été programmées au calendrier du réalisateur et l'on devait retrousser ses manches en vitesse pour s'atteler au boulot ! Je reviendrai très bientôt sur *Zoom* parce que c'est une « date » dans ma vie, mais il faut parler élection puisque le Québec était à l'heure du scrutin.

Depuis quelques semaines, plusieurs de mes confrères de travail étaient devenus des « travailleurs d'élection » avec la force et l'engagement de leurs talents. C'est leur droit et leur privilège le plus strict et il n'est point dans mes intentions de juger leur attitude. Pour ma part, je n'ai jamais senti cet appel de la vocation politique. Cependant, à chaque élection, j'ai toujours fait « mon devoir de citoyen ». Quand je dis « toujours », je fais un accroc à la vérité puisqu'en 1970, on m'a refusé le droit de vote. Oh outrage suprême pour un payeur de taxes !

Voici comment les choses se sont déroulées. Nouvellement arrivé à Châteauguay lorsque les énumérateurs sont passés, j'avais pourtant bien insisté sur le fait que j'étais né Poulin et que mon nom se lisait maintenant Michel Louvain-Poulin.

Au bureau de scrutin, le 29 avril 1970, les officiers d'élection ne retrouvent pas mon nom correctement écrit sur leur liste. Je téléphone au président d'élection qui me confirme mon droit de vote. De retour au « poll », j'essuie un deuxième refus... La colère gronde et je fais intervenir des instances supérieures. J'arrive au bureau de votation avec mes « appuis » mais... sept heures viennent de sonner... et les portes sont verrouillées ! En plus d'être d'humeur massacrante, j'étais très frustré qu'un fonctionnaire distrait ait été la cause de tant de malentendus. J'ai quand même suivi les résultats du scrutin à la télévision, mais il manquait... toujours mon bulletin de vote dans ce dépouillement !

Pendant que l'armée de nouveaux députés prenait la route de Québec, notre bataillon de *Zoom* envahissait l'Île Sainte-Hélène. Fait assez curieux, contrairement aux députés, notre groupe n'avait pas besoin d'être assermenté pour

s'engager à travailler honnêtement et consciencieusement au succès de l'entreprise...

C'était une aventure de taille. L'été dernier, Claude Landré avait animé le *Zoom*. Pour les treize émissions de l'été 70, le réalisateur Richard Martin avait vu plus gros encore, et il avait longuement travaillé à la confection de la trame de l'émission avec l'excellent chef d'orchestre Lee Gagnon. Les services du petit génie Marie Perreault étaient acquis pour les scripts, plusieurs artistes de renommée internationale avaient confirmé leur visite à Montréal, l'aménagement du Kiosque E international à Terre des Hommes allait bon train, en somme tous les éléments se tassaient bien pour laisser espérer un succès intéressant. Même le scénario du dernier *Zoom* d'Yves Corbeil était arrêté. Ce dimanche 14 juin, dans les derniers moments de l'émission, l'image d'Yves s'éclipsera et j'apparaîtrai en superposition chantant le thème *Yesterday*. La semaine suivante, j'arriverai avec le même costume et la même chanson au même lieu. C'est de cette façon qu'on devait assurer le lien entre les deux *Zooms*.

Malgré les répétitions de *Zoom en liberté*, je prends aussi quelques instants de liberté. Cette semaine, je suis invité par Air France pour un vol inaugural en Boeing 747. Je crois bien que c'est la première fois qu'un avion de pareille taille se pose sur les pistes de Dorval. À l'intérieur, c'est grand comme une salle paroissiale ! Et puis, il y a un deuxième étage et ce que j'ai vu, il y a aussi un sous-sol ! La soute à bagages pourrait loger plus d'une centaine de personnes et dire que cet amas de métal réussit à s'accrocher aux nuages.

Ce vol de courtoisie aurait pu nous conduire à Paris pour le cocktail de 5 heures avec caviar et champagne... mais le plan de vol nous a promenés au-dessus d'Ottawa avec retour à Montréal... C'est moins poétique ! Mon compagnon de bar pour cette première était mon idole, le comédien Guy Hoffman.

J'occupe mon mois de mai par des répétitions et quelques engagements dont l'Exposition de Saint-Léonard. Inaugurée le 7 mai par Jean Nichol, l'Expo présente des spectacles tous les soirs. J'y suis le samedi soir 9 mai.

Répondant à l'invitation de Jen Roger, je suis juge aux finales de l'Agence Télé-spectacle le mardi 12 mai à la salle de Bal du Café Saint-Jacques pour *Découvertes 70*. Danièle Dorice et Murielle Millard, le réalisateur Gilles Pilon et moi sommes les membres du jury qui couronne Alain Dorval et Christiane Guénette. À la proclamation des gagnants, un remous se fait sentir dans la foule. Le réalisateur Laurent Larouche et Pierre Gagnon de la maison Columbia ne semblaient pas d'accord avec le choix du jury. Eux, ils auraient opté pour la jeune Pierrette Tremblay. C'est Murielle qui a tranché la question.

«Selon son expérience, Christiane Guénette était plus apte à entreprendre une carrière immédiate tandis que la jeune Tremblay, vu son jeune âge, pouvait se reprendre et ce, facilement.»

Je crois que Murielle a fait preuve d'un excellent jugement. Dans les circonstances, il devenait très disgracieux de discuter en public des scores de tel ou tel artiste. Dans la salle, en plus des parents et amis des concurrents, il y avait plein de vedettes: Danielle et Michelle, Claude Girardin, Louise Lamothe, Pierrette Champoux, Claude Poirier, etc...

Quand le jury se prononce, c'est final! Le droit d'appel, c'est pour les grands tribunaux et le Fédéral.



## Chapitre 34

# Zoom... sur la liberté !

Au plus fort des répétitions de *Zoom en liberté*, voilà que je retrouve ma véritable «liberté»... selon un reportage-choc du *Photo-Journal*.

D'aucuns voudront voir dans cette publicité tapageuse une machination de ma part pour mousser la renommée de *Zoom* que j'anime cet été. La vérité est bien loin de là. Si *Photo-Journal* consacre la page couverture de son numéro du 31 mai et deux pleines pages intérieures sur l'idylle Lise Watier-Michel Louvain, c'est justement que la belle Lise vient de se vider le coeur à la journaliste Claire Harting et lui a révélé toutes nos rencontres depuis la lointaine époque de *Sous le ciel de Montréal*.

En page frontispice, une immense photo de Lise à genoux me dévorant des yeux avec la citation: «J'aime Michel». Il n'en fallait pas plus pour donner le ton du reportage.

Sans vouloir prêter des intentions à personne, je crois bien aujourd'hui que Lise trouvait l'occasion belle pour

mousser la publicité de l'Institut de personnalité et de l'École de mannequins qu'elle avait mis sur pied... Tout au long de ce grand reportage, tout ce qu'elle raconte sur nos aventures est exact.

« Quand on se retrouve, Michel et moi, on est comme deux enfants libres, joyeux, fous... »

C'est vrai que j'ai éprouvé beaucoup de plaisir et de satisfaction à travailler avec Lise Watier. Elle s'est toujours comportée en véritable professionnelle qu'elle est. Son caractère enjoué, son esprit débordant, sa beauté proverbiale faisaient d'elle la femme idéale. Mais, de mon côté, je me devais d'être honnête avec elle à cent pour cent. Je ne suis pas certain qu'elle aurait trouvé en moi l'homme idéal. À cette époque, je courais vers mes 33 étés et ...à la vérité... je courais tout simplement !

Dans le métier que j'exerce avec toute l'ardeur dont je suis capable, il m'arrive souvent d'être au bout de mon rouleau et d'avoir le goût de « recharger les batteries » dans la plus stricte solitude. Pour être clair, il y a des moments où je ne veux plus voir personne, je fais le vacuum autour de moi. Pour un homme marié, ça devient bien compliqué tout cela. Voilà pourquoi j'ai bien déçu Lise qui aimait venir se confier dans ses périodes de sécheresse. Elle le disait souvent :

« J'ai besoin d'un homme fort sur qui je peux m'appuyer en toute confiance. Un homme plus fort que moi à bien des points de vue... Une fois la confiance perdue, c'est fini. Je pardonne, mais je n'oublie pas ! »

De mon côté, j'ai un caractère bien différent de celui de Lise. Rendu à bout, j'éclate, les murs de la maison vibrent, puis la poussière redescend et dix minutes plus tard, tout est oublié... Je n'ai pas une once de rancune.

Dans le reportage de *Photo-Journal*, Lise lance cette phrase : « La rupture est définitive. » Je crois que dans la vie, rien n'est vraiment définitif. Elle ajoute :

« C'est ridicule, nous n'avons jamais été fiancés et je savais que jamais je ne l'épouserai. Je ne pouvais pas, car la confiance s'était envolée... Nous nous sommes parfois querellés et quittés pendant quelque temps, mais cette fois, c'est définitif. »

Plus loin, elle racontait les heures agréables et très heureuses que nous avons connues ensemble, à l'époque de l'émission de Télé-Métropole *Sous le ciel de Montréal*.

« Michel est gentil, charmant. C'est très agréable de travailler avec lui. Et l'expérience est restée un souvenir extrêmement heureux. Le travail nous sépara mais lorsque nos routes se croisent, chaque fois qu'on se revoit, c'est la fête. Quand on se retrouve, on est comme deux bébés. On se sent comme deux enfants libres, joyeux, fous, prêts à rire pour rien, à sauter, à danser. Je pense que cette émission où nous avons travaillé ensemble, où nous nous sommes connus insouciant et heureux est restée comme un souvenir des beaux jours qui continue de baigner nos brèves rencontres. J'ai toujours aimé Michel. Et je crois que lui m'aime bien aussi. Il n'est pas question d'amour ni même d'amitié, car on ne se connaît pas à fond. On ne sait que les beaux côtés l'un de l'autre. Je crois que c'est une espèce de sentimentalité bien agréable, bien tendre et affectueuse qui existe entre nous. »

Dans ses commentaires, Lise Watier avait visé juste. Il y avait entre nous une sorte de tendresse difficile à décrire, une sentimentalité très affectueuse. Je crois que le métier y est pour quelque chose dans cette attitude. Devant les caméras, on se balade avec les plus belles femmes au bras, puis l'émission se termine et un engagement vous réclame en vitesse dans un autre studio. On n'a jamais le temps d'approfondir nos relations avec bien des gens. Ça demeure superficiel... c'est bien dommage.

En ce mai 1970, j'ai revu souvent Lise Watier au Salon de la femme. Elle s'occupait de son métier et aussi elle suivait avec un intérêt marqué le départ de carrière du jeune Michel Pilon, 15 ans, à qui tout le monde prédisait des succès nombreux. Pour Lise Watier, c'était la liberté retrouvée, et pour moi, je « zoomais en liberté »...

Déjà, à la fin de mai, Radio-Canada avait enlevé le visage d'Yves Corbeil dans sa publicité pour y incorporer le mien. Avec Lee Gagnon, les répétitions allaient rondement et les invités de la première émission étaient avec nous sur le plateau de tournage. C'est toujours intéressant de vivre ces instants fébriles qui précèdent les grandes premières. Tous

nos numéros doivent être au point pour le mardi 16 juin, date de l'enregistrement si la température le permet.

Entre-temps, deux événements mineurs marquent ma routine quotidienne : je perds mon chien et change ma voiture. Le premier incident se déroule au Centre commercial Champlain. Alors que je fais des emplettes, le brave Rico, l'épagneul de ma vie, prend la clé des champs... ou tout simplement, change de propriétaire. Je lance des S.O.S. à la radio et dans les journaux. Le Rico ne reviendra jamais. C'est en son souvenir que, plusieurs années plus tard, je nommerai ma maison de disques Rico. Quant à ma voiture Électra, « l'ivrogne » comme je l'appelais familièrement, je l'échange pour une Pontiac 2 Plus 2. C'est ma façon de combattre l'inflation galopante dont le continent est victime.

Lundi soir premier juin, ma copine Danièle Dorice invite ses amis à sa première au Reine-Élisabeth. On se retrouve une joyeuse bande dans sa loge pour lui souhaiter le meilleur. En plus de sa famille, les Angers, on retrouvait Jean-Pierre Masson, Guy Boucher, Murielle Millard, Robert Demontigny, les réalisateurs Laurent Larouche et Nicolas Doclin, la chanteuse Gloria Lynda et l'ami Louvain.

Dans deux semaines, je prendrai la relève au Reine-Élisabeth. Pour ma part, c'est mon cinquième engagement dans cet hôtel de prestige en dix-huit mois. Peut-être pas un record, mais une excellente moyenne !

Voilà que les affaires se précipitent. Lundi soir, je débute au Reine-Élisabeth ; mardi, nous enregistrons le premier *Zoom en liberté* à Terre des Hommes. Trois excellentes chanteuses partagent les honneurs du programme avec moi. *Yesterday* devenait l'indicatif musical de l'émission. Après ma participation avec cette adaptation *Je croyais*, c'est Ginette Reno qui charma l'auditoire avec *Les parapluies de Cherbourg* et *Mais il y a des soirs*. Le programme comprenait deux autres grandes vedettes féminines : Michèle Richard et Anita Ortez. Cette dernière chanta *Malagueña* en portugais puis revient en duo avec moi dans *Hello young lover*. Dans la dernière partie de l'émission, Ginette Reno et Michèle Richard nous ont servi un excellent pot-pourri de chansons du « fou chantant » Charles Trenet.

Ce premier *Zoom* est passé à l'antenne dimanche le 21 juin à 19 h 30. La semaine suivante, je présentais des invités comme Bobby Riddel, Jacques Michel, Michel Dary et Denise Brousseau. Radio-Canada y mettait «le paquet» pour donner à cette émission du dimanche soir le cachet qu'il fallait.

Si on revenait un peu à mon engagement au Reine-Élisabeth pour jeter un coup d'oeil sur une critique du *Montreal Star*, sous la signature de Lillian Wylie. Cette brave dame profite de mon passage au R.-E. pour se taper un grand «papier» sur ma carrière et les événements qui la marquent présentement, particulièrement *Zoom en liberté*.

Elle débutait ainsi son article : «*Singer Michel Louvain's career is zooming — up, out and away! In French Canada, he's the star of stars. And in any part of his country, he rates as one of the most talented, best looking and popular entertainers in the business*».

Je serais porté à lui dire : «N'en mettez plus, la cour est pleine...» Lillian fait un beau tour d'horizon de ma carrière puis s'interroge :

«*With all this going for Michel, can we keep him in La Belle Province?*»

À cette question, au cours de l'interview, j'avais risqué cette réponse :

«*I love Québec with all my heart, but a singer has to follow his career. If the door opens to the South, I'm going. Few make it in the American big-time. It's not that easy.*»

Miss Wylie souligne qu'il est intéressant de me voir travailler devant 2 500 personnes lors des enregistrements des *Zoom en liberté*. Elle donne les noms de la galaxie de vedettes qui viendront à l'émission au cours de l'été : Tony Bennett, Paul Anka, Trini Lopez, Sony and Cher, Dionne Warwick, Brenda Lee et combien d'autres.

Revenant à mon spectacle du Reine-Élisabeth, Lillian Wylie s'est dite surprise de m'entendre chanter en yiddish, italien, espagnol et portugais, en plus du français et de l'anglais.

«Il faut faire plaisir à tout le monde. Les gens se déplacent pour venir vous entendre. Vous devez ajouter un

effort supplémentaire pour leur dire un mot gentil dans leur langue... »

Au cours des années, cette façon de procéder a toujours remporté d'heureux dividendes pour ma carrière. Ça doit être comme cela qu'il faut procéder... même si ce n'est pas écrit dans les grands livres.

Complètement débordé de travail, je nage dans le bonheur total. Pourquoi ne pas faire partager cette joie à tous mes amis? D'autant plus que ma nouvelle maison de Châteauguay n'est pas encore «inaugurée», c'est donc l'occasion rêvée d'inviter les gens du milieu artistique à une joyeuse fête. La date retenue: vendredi soir 19 juin; tenue sport de rigueur puisque nous serons sur les bords de la piscine. À ce *garden party*, j'accueillais chaque invité avec le punch-maison, une recette qui pouvait faire sourire même John Diefenbaker! Les amis sont venus nombreux: Claude Valade, Cyril Beaulieu, mon réalisateur Richard Martin, M. René Longpré, directeur du personnel au Reine-Élisabeth et son épouse, Maurice Dubois et son assistante Henriette Weller de Radio-Canada, la belle Danièle Jourdan, Denise Brousseau, Guy Lepage, Yves Corbeil et son épouse, Pauline Plouffe, Lee Gagnon le chef d'orchestre, le jeune poète du Canada anglais Bruce Perro, Jean Lorrain de *Télé-Radio-monde*, Yvon Gazail des produits Gaza, et plusieurs autres. Comme on dit souvent dans le métier, ils étaient venus me passer le mot de «Cambronne» ou les «cinq lettres» si vous préférez.

Le *Zoom* filait le bonheur parfait. Plus d'une fois par semaine, l'équipe se réunissait et sous la gouverne du réalisateur Richard Martin, ça tournait rondement. En préparant l'émission du dimanche 12 juillet, distrait comme je le suis bien souvent, je ne réalise pas — en fait je ne suis pas le réalisateur — que le minutage n'est pas complet, il y a comme un trou dans l'émission. Avant d'entendre le «silence, on tourne», j'en glisse un mot au réalisateur qui me lance banalement:

«C'est une erreur de calcul, l'émission est complète et très bien remplie. Vas-y! Ça commence!»

Le thème, les invités, la musique, les enchaînements

fonctionnaient à merveille parce que « la machine » était bien huilée. Mes appréhensions du début m'ont prouvé une fois de plus que j'avais raison. Après une chanson de Serge Laprade, les applaudissements fusent, il salue, quitte le plateau puis revient... alors que la caméra ne semble pas me voir pour poursuivre l'émission... et même il parle à la foule, et moi, mon micro ne fonctionne pas. La chanteuse Nanette — ce n'est pas à son tour d'entrer en scène — arrive avec un chariot...

Incidentement, le pauvre Richard Martin a perdu complètement le contrôle de la situation. Il n'y a rien de tragique là-dedans lorsqu'on n'est pas « en direct ». On coupe puis on reprend lorsqu'un jeu de caméras le permet, sur une présentation, à la fin des applaudissements ou ailleurs. Ces idées-là me sont passées comme un éclair dans la tête, mais diable, ça continuait et tout le monde semblait bien s'amuser. Il se présente des occasions où je comprends très vite... mais il faut m'expliquer longtemps... Je vivais une de celles-là.

Comme nous étions le vendredi 10 juillet, enregistrant l'émission du 12 juillet, c'était mon anniversaire de naissance et avec la complicité du réalisateur Richard Martin, une fête-surprise avait été organisée : gâteau, bougies, cadeaux, musique, etc... Et la foule de 2 500 personnes qui assistaient au tournage me réserva une ovation monstre. Ça vous remue le « canayen » en profondeur, croyez-moi.

Parmi les cadeaux d'anniversaire, Madame Réjane Des Rameaux m'a présenté l'un des plus beaux ; c'est la grapho-analyse de ma signature. Voici ce qu'elle écrivait :

« La petite fleur bleue de l'idéaliste, de la fantaisie imaginative et spontanée, est délicatement choyée au parterre brillamment coloré de Michel Louvain. Esprit curieux, il butine tout ce qui prend l'imagination ; épris de nouveauté et très sociable, c'est un extraverti qui s'adapte à toutes les situations où il espère briller par sa prestance et son dynamisme.

« Simple, un peu espiègle, il est expansif, conciliant et bon camarade. Mais il tient au prestige qu'il s'est acquis auprès de son fan club dont il est l'enfant chéri.

« Attaché à son passé et à sa famille, il manifeste aussi

une détermination et une volonté assez autoritaire, comme en témoigne sa signature soulignée d'un trait ferme.

« Son ingéniosité invente, à chaque instant, de nouveaux moyens de plaire et d'attirer à soi cette gloire artistique si envoûtante et grisante, une fois que l'on y a goûté ».

Même si je ne connais pas un iota de la graphologie, je crois que l'analyse de Madame Des Rameaux donne des points intéressants. Enfin, c'est très moi... et aussi fort gentil de sa part d'avoir pensé à moi.

Entre le tournage de deux *Zooms*, je pousse une pointe à Toronto pour une participation à l'émission américaine *Barbara McNair Show*, et quel voyage dans la Ville-Reine ! Il faut bien le dire, je brûlais la chandelle par les deux bouts. Le travail de *Zoom* était largement suffisant pour un homme, mais de là, à y ajouter une autre émission, il y avait seulement l'espace de l'exagération ! En plein enregistrement à Toronto, je tombe inconscient. Un tour en ambulance à l'hôpital, la salle d'urgence, les médecins, le diagnostic : des pierres aux reins... j'aurais préféré des pierres du Rhin...

Après quelques heures « sous observation », on me donne congé et je retourne sur le plateau pour terminer l'émission qui sera vue aux États-Unis et sur le réseau CTV au Canada.

Le lundi 13 juillet, je participe au dernier spectacle de la saison au Théâtre de Verdure du Parc Lafontaine. Germaine Dugas, le groupe de danseurs allemands Schuhplattler-gruppe-alpenland, le magicien Pierre participaient à la soirée où je passais en vedette.

Après le dernier enregistrement de *Zoom en liberté*, je me plie aux ordres du Dr Simon et je séjourne à l'Hôpital Notre-Dame. Même si j'avais dit : « *The show must go on* », il y a des limites qu'il est dangereux de franchir... trop souvent ! C'est malheureusement souvent mon habitude !

Histoire de renouer avec « la compétition » comme on dit dans les milieux sportifs, je reviens sur pied avec un autre défilé de modes pour Le Chatelet de Place Versailles du propriétaire Richard Dubé. Le mari de Chantal Pary, l'animateur-chanteur André Sylvain agit comme présentateur et nous défilons avec les nouveautés de l'hiver. Ce que les

gens peuvent nous en faire porter des toilettes excentriques dans ces circonstances, des vêtements qu'on n'oserait même pas porter dans l'intimité de la maison ! Mais une parade de mode, c'est différent, c'est un spectacle et l'originalité doit dominer constamment. Pourquoi pas ?

Ils sont rares les mannequins masculins. Steve Fiset partageait la tâche avec moi. Quant aux dames, il y avait Chantal Pary, Danielle Jourdan et l'épouse de Paolo Noël, Diane Bolduc.

J'allais oublier de souligner que du côté disque, ça tournait plus ou moins. Mon dernier 45 tours avec *Un mot d'amour, un mot d'adieu* que Steve Fiset avait composé pour moi ne connaissait pas un succès foudroyant, rien pour arrêter le trafic... L'autre côté, *Je suis là* n'arrachait pas les carreaux aux fenêtres des postes de radio. Le critique musical Laurent Bourdy avait écrit avec un brin d'humour : « Mais ce qu'il y a de tout neuf et coloré, c'est la nouvelle étiquette Apex sous laquelle Michel Louvain enregistre depuis ses débuts. Comme quoi il est plus facile de rajeunir une étiquette qu'un répertoire. »

Dans le *Journal des Vedettes*, on allait jusqu'à écrire : « Quand on s'appelle Michel Louvain, on devrait s'abstenir de faire un disque plutôt que d'enregistrer des banalités comme *Un mot d'amour, un mot d'adieu*. C'est d'autant plus dommage qu'il avait un peu relevé la qualité de ses derniers disques ».

Au cours de l'été, j'avais fait une colère mauve pâle lorsque CJMS me demanda de participer à une émission après avoir boycotté mon disque en ondes. Pour la rentrée d'automne, j'analysais toutes ces critiques et j'essayais de trouver le véritable bobo. Est-ce possible que tout le monde se trompe en même temps concernant mes disques ? Suis-je le seul qui a raison ? Mon répertoire est-il bien adapté ? La promotion fait-elle défaut ? À la vérité, j'avais besoin d'un peu de recul pour voir plus clair dans mes affaires. Lorsqu'on travaille tous les jours et tous les soirs, on est pris dans le tourbillon et fatalement l'arbre te cache l'ensemble de la forêt.

J'ai consulté des amis, des gens du milieu artistique, des

marchands de musique, des personnes comme Madame Tout le monde. Ma conclusion : depuis le départ du directeur artistique Jacques Chénier, Apex que j'alimentais depuis treize ans, ne développait pas des efforts considérables pour son « Poulain ». Décision : changer de compagnie et tenter ma chance ailleurs. On ne sait jamais !

Malgré des disputes passées, je convoque Yvan Dufresne et nous mettons cartes sur table. À la suite d'une longue discussion, Dufresne repart de chez moi avec un contrat en poche. Je signe une entente avec sa compagnie de disques Jupiter. Notre premier projet : enregistrer un microsillon en direct au Reine-Élisabeth dès cet automne.

D'ici là, un seul engagement : le samedi 19 septembre, un soir au Domaine de la Picardie à Pointe-Calumet, et puis des vacances dans ma famille.

Il y avait près d'un an que je n'avais pas mis les pieds à Thetford et mon départ pour les montagnes m'excitait autant qu'un voyage dans le Sud. Il y avait si longtemps que maman n'avait pas eu l'occasion de me gâter... et moi aussi ! Après deux interventions chirurgicales, maman n'en menait pas très large et ma présence la reconforterait. J'ai retrouvé un Thetford Mines en plein déménagement. À cause des développements de la mine, tout un quartier s'installait ailleurs. On rencontrait des maisons sur la rue comme des autos. Des ingénieurs de Québec avaient inventé une sorte de chariot qui vous enlevait une maison pour la placer à quelques milles de là en moins de deux !

Sur la rue Dubé, la maison est bien grande ; seule Lucie vit avec les parents. Les autres sont aux quatre coins du Québec. Dans la famille, on parle de fêter les quarante ans de mariage des parents. Les repas se succèdent avec entrain et dans la meilleure tradition familiale. Le journaliste Jean Lorrain et le photographe Denis Niquette nous visitent un soir pour un souper fort agréable, prélude d'un grand reportage dans *Nouvelles illustrées*.

De retour à Montréal pour quelques heures seulement puisqu'un téléphone de malheur m'arrive de Thetford : grand-maman Delvina Poulin vient de mourir à l'âge de 87 ans. Les funérailles ont lieu le jeudi premier octobre en

l'église Notre-Dame de la Présentation de Thetford. Mon frère André et moi servons la messe de sépulture. Ce sont des adieux bien tristes au cimetière paroissial, puis la foule se dissipe... et la vie continue.

Au début d'octobre, je monte à la conquête du Nord-Ouest québécois qui me « boude depuis huit ans ». Semble-t-il que dans cette région, les propriétaires de cabarets et de salles croyaient que — et j'emprunte le texte de Monique Rulhmann du *Journal des Vedettes* — « Louvain... c'est dépassé, vieux, ça ne marche plus ». Et Monique continuait : « comme depuis tout ce temps Louvain c'est toujours aussi fort, ça vend des disques... et aux jeunes autant qu'aux vieux... » les messieurs propriétaires se sont ravisés. En fait, j'ai été accueilli en roi en Abitibi et dans le nord de l'Ontario. C'est justement dans cette région que je me suis vu à la télé dans l'émission *Barbara McNair Show*, programme enregistré à Toronto en juillet dernier.



## Chapitre 35

### Un amour de « groupie »

C'est peut-être le grand Yves Montand qui a le plus utilisé l'expression « groupie » pour désigner les admiratrices qui le suivaient fidèlement à tous ses engagements. D'ailleurs, son épouse Simone Signoret était justement l'une des groupies à Saint-Paul de Vence lorsque Montand décida d'en faire l'élue de son cœur.

Parmi les bons souvenirs qui me restent de l'année 1969 — ils sont nombreux, variés et profonds dans ma mémoire — je place au premier rang cette rencontre avec une fidèle admiratrice de la Rive-Sud, Mme Isabelle Niquette. Depuis déjà quelque temps, je connaissais son fils Denis, photographe à *Nouvelles Illustrées* et maintenant « aéro-reporter » à CJMS. Quand je dis « connaissais », je devrais plutôt dire que dans l'exercice de ses fonctions de photographe, il avait été en assignation à plusieurs endroits où je donnais des spectacles ou encore, à des conférences de presse.

Mme Isabelle Niquette suivait les péripéties de ma carrière depuis plusieurs années lorsque je l'ai rencontrée la première fois. Elle s'est présentée à moi avec un paquet dans les mains.

— Michel, ne l'ouvrez qu'à la maison !

Ce paquet, c'était un album d'articles de journaux me concernant, bien découpés, et collés avec des notes bien personnelles. Au cours des années qui suivront, elle me préparera une cinquantaine d'albums de ce genre, particulièrement de décembre 1969 jusqu'en juillet 1980.

Lorsque nos rencontres se sont multipliées, j'ai appris beaucoup de choses concernant Mammy Niquette, comme elle signait les albums qu'elle me fabriquait avec tellement d'amour. La chanteuse Rosita Salvador demeurait à l'étage des Niquette, et les deux dames parlaient souvent de moi. Sans risque de me tromper, chaque fois que je chantais dans la région de Montréal, je pouvais dire un bonsoir spécial à Mme Isabelle... et elle était quelque part dans la salle. Y avait-il une manifestation dans un centre commercial ? Mme Niquette était aux premières rangées. Des billets devenaient disponibles pour l'enregistrement public d'une émission de télévision, j'apercevais Mme Niquette sur le bord du plateau de tournage.

En trois circonstances, elle a fait le voyage en Floride sous prétexte de prendre du soleil, mais c'était surtout pour venir au Suez où j'étais beaucoup plus accessible et disponible pour causer. Elle me présentait ses amies et les séances de pose duraient le temps de joyeuses périodes de blagues et de fou rire. Souvent, elle décidait de retenir les services de photographes professionnels pour me photographier avec elle ou ses amies. Parce qu'il faut dire qu'elle était une excellente relationniste pour ma publicité, mes disques et mes spectacles.

Chez elle où j'ai eu le plaisir d'être invité souvent, mes photos tapissaient littéralement certains murs, une section de sa discothèque était réservée à mes microsillons. Elle en possédait plus que moi.

Dès les premiers albums, elle m'a laissé cette note : « Je te fais ces albums souvenir avec plaisir. J'espère que tu es content quand tu les reçois ». Quelquefois, elle écrivait un bon mot pour ma mère, (elle aurait aimé avoir un fils comme moi dans le spectacle et félicitait maman). Souvent, elle s'en prenait à certains journalistes qui critiquaient mes disques ou mes spectacles, en écrivant ses propres commentaires pour

contrebalancer les mots désagréables qu'elle avait lus à mon sujet. Elle ajoutait : « C'est faux, j'étais là » ou encore : « Michel, ne les écoute pas, ils sont jaloux »... Elle défendait sa vedette et faisait flèche de tout bois.

J'ai su également que dans sa propre maison, elle essayait les « attaques » de ses enfants qui en profitaient pour la « faire monter dans les rideaux » avec des phrases comme : « Il fausse, ton Louvain, il chante mal »... « Il ne paraît pas bien sur cette photo »... « Son dernier disque m'étourdit... » On m'a dit qu'à chaque fois, les enfants réussissaient à la faire fâcher avant qu'elle ne s'aperçoive de leur tactique. Elle était une inconditionnelle admiratrice.

Elle m'expédiait des cadeaux, des cartes postales, des photos, des albums... j'étais l'un de ses fils. Malheureusement, elle est partie avant mon premier grand spectacle de la Place des Arts. Ce qu'elle aurait aimé être là dans les premiers sièges ! Mais, au fond, elle était probablement encore plus près de moi qu'on ne peut l'imaginer. Chaque fois que je feuillette l'un de ces albums faits avec tant d'amour, j'ai l'impression qu'elle est là en face de moi avec ses petit yeux pétillants, son sourire gêné et si sincère, et ses mains nerveuses qui tournent les pages et pointent telle ou telle photo. Dans la vie d'un artiste, une personne comme Mammy Niquette ne meurt pas, elle demeure toujours présente dans l'obscurité d'une salle de spectacle. Peut-être qu'elle a emprunté votre visage l'un de ces soirs... Elle était là !



## Chapitre 36

### « ...Pauvre Canada ! »

Cette nuit-là, je revenais du travail en direction de ma résidence lorsque la radio diffusa une nouvelle qui me terrassa littéralement.

« Depuis trois heures ce matin, le cabinet fédéral est en session extraordinaire et à la demande du Premier ministre Bourassa et du maire Drapeau, le gouvernement canadien vient d'émettre une proclamation en vertu de la loi des mesures de guerre ».

On était à l'aube du 16 octobre 1970, et la première pensée qui m'a traversé l'esprit, c'est cette phrase que le pape Pie XII aurait prononcé en apprenant les trois secrets de Fatima : « Pauvre Canada ». Je ne veux pas m'improviser prophète de malheur, mais j'ai la profonde conviction que notre pays vient d'entrer dans une décennie qui ne sera pas facile. Alors que les années 60 portaient la banderole de la révolution tranquille, je crains qu'on soit obligé de classer les années 70 dans le rayon des années troubles.

Sur un ton ferme et déterminé, M. Trudeau s'est adressé à la nation alors que c'était encore la nuit. Dans l'histoire du pays, c'est la première fois qu'un chef d'état canadien pose un tel geste : suspension de toute liberté civile pour tous les Canadiens.

Je filais toujours dans le noir de cette nuit d'encre lorsque je rencontre un convoi de camions militaires. Je n'avais pas rêvé, c'est bien l'état de guerre virtuel au pays. Le reste de la nuit, je l'ai passé à écouter les bulletins de nouvelles à la radio. Tous les commentateurs s'entendaient sur un point : la suspension des libertés civiles au Canada allait faire réfléchir tous les citoyens sur ce grand privilège qu'on a toujours eu de vivre dans un pays libre. Mais aujourd'hui, cette liberté est mise en veilleuse. Pour combien de temps ? On ne le sait point.

Il faut bien le dire, le climat s'est considérablement détérioré depuis quelques jours. L'enlèvement du diplomate britannique James Richard Cross le lundi matin 5 octobre avait surpris la presse internationale réunie à Montréal pour le Congrès mondial de la Route. Des gestes de la sorte avaient été rapportés dans d'autres pays, mais jamais au Canada. De mémoire d'homme, le dernier enlèvement qui avait touché l'Amérique, c'est le kidnapping du fils de l'aviateur Lindberg en mai 1932.

Samedi dernier, 10 octobre, le ministre du Travail Pierre Laporte était enlevé alors qu'il bricolait sur le parterre de sa résidence de Saint-Lambert et ce, en plein après-midi, à la vue de tout le monde.

Depuis ces enlèvements, les présumés ravisseurs cachent des messages un peu partout. Montréal était devenu un territoire propice pour films policiers ou d'espionnage de mauvaise qualité. Dans notre métier, c'était devenu le calme plat. À cause des événements, personne ne sortait, les cabarets fermaient leurs portes, les gens suivaient les reportages à la télévision derrière les volets clos et n'osaient plus prendre la rue le soir.

Avec les mesures de guerre, alors là c'est le comble : Montréal devient une ville fantôme. Moi aussi je me terre à la maison. Quelques rares amis viennent me visiter de jour.

L'une de mes copines a insisté au téléphone :

« Rendue chez toi, je vais klaxonner, tu ouvriras la porte automatique de ton garage. J'attendrai dans l'auto. »

C'est vous dire le climat de crainte qui existait dans les parages. Je me rends compte que je suis à vous relater les événements d'octobre... Ce n'est pas mon intention ni mon métier de porter des jugements sur cette période sombre de notre histoire, mais je veux simplement vous dire que les artistes ont vécu octobre 70 dans une terrible anxiété, peut-être plus que bien des citoyens.

Le vendredi midi 16 octobre, la radio rapportait que l'armée et la police avaient arrêté plus de 450 personnes, en vertu de la loi d'urgence. Dans ce lot, il y avait des artistes que je connaissais bien, des chefs et des militants syndicaux, des universitaires, des étudiants, etc...

D'heure en heure, le nombre des personnes arrêtées augmentait. Ce n'était point gai, personne n'avait le goût de chanter. L'armée prêtait main forte à la police de Montréal et de Québec, les ultimatums des ravisseurs semblaient sans lendemain.. Et pourtant !

Le lendemain soir, M. Laporte était assassiné lâchement. Jamais la région de Montréal n'aura été passée au peigne fin comme elle l'a été. Ce n'est qu'en décembre que le climat est devenu plus respirable, lorsque les membres des cellules felquistes étaient découverts dans une maison de ferme et arrêtés par la suite.

Pour ma part, je n'ai eu qu'un véritable embêtement à cette période, si on fait exception de la « tranquillité dans les affaires » dont tout le monde s'est senti. Le compositeur Michel Conte m'avait écrit une très belle chanson pour la rentrée d'automne. Malheureusement, le titre était : *La révolution*. Nous étions en studio pour terminer l'enregistrement lorsque Radio-Canada nous avise qu'il n'est pas question que cette chanson passe en ondes. Avec son immense talent, Michel Conte avait réussi un véritable bijou.

Yvan Dufresne et moi devions nous rendre à l'évidence : si la chanson ne tourne nulle part, vaut mieux abandonner le projet. On proposa de changer le titre et de nommer la mélodie *Avec un peu d'amour* puisque cette expression

revenait quelques fois dans la chanson. Inutile, on nous avait à l'oeil !

Puisque cette chanson doit dormir dans le secret d'un fond de tiroir chez Conte ou dans une vieille valise oubliée dans un grenier, je me permets d'en révéler la superbe poésie :

## LA RÉVOLUTION

Michel Conte

Pourquoi faut-il toujours payer sa liberté avec du sang  
Alors qu'avec un peu d'amour  
On peut tout acheter comptant

Cette année les foins ne seront pas coupés  
Et je pourrais me reposer  
Dans l'herbe haute de juillet  
En attendant qu'il vienne me chercher

Et pourtant l'été avait bien commencé  
On parlait d'amour et de paix  
Et puis un jour ils ont tiré  
Un premier coup de feu

On ne sait pas comment  
Et depuis le soleil  
Est devenu couleur de sang mais...

Cette année les foins ne seront pas rentrés  
Et je pourrais me reposer  
À l'ombre fraîche du grenier  
En attendant qu'il vienne me chercher

Maintenant la ville achève de brûler  
Plus question d'amour et de paix  
Le père et le fils ont tué

Seule dignité qui nous restait encore  
De faire de nos vies un pont  
D'amour et non de mort mais...

On a craint que la chanson fasse trop de bruit? Ça dérangeait du monde bien en place? La phrase «En attendant qu'il vienne me chercher» faisait référence évidemment à ces milliers de personnes arrêtées, plusieurs sans motif valable.

Pour vous souligner mon état d'âme à cette époque, j'ai retrouvé une interview que j'avais accordée au journaliste Pierre Brousseau.

«Et Michel de conclure: «Je vais donc enregistrer une autre quêtainerie, comme avant, parce que la répression ne me laisse pas le choix. Je trouve ça très triste que l'on en soit rendu là». Ailleurs il ajoutait: «Michel est désolé de perdre une aussi belle chanson pour des raisons purement politiques...»

J'arrête là mes commentaires sur les désormais célèbres «événements d'octobre» qui ont, en fait, duré tout l'automne 1970 et une partie de l'hiver. Si j'ai tenu à consacrer un chapitre à cette période de ma carrière, c'est que les événements m'ont touché directement et il n'aurait pas été honnête de ma part de n'en pas tenir compte.

Je vois déjà la tête de millions de Québécois en lisant la dépêche de la Presse canadienne annonçant que le Pageant de Miss Canada venait de me choisir comme juge à cette compétition annuelle de beauté. J'aurai donc le privilège de rencontrer les plus belles femmes du pays, de les interviewer longuement sur leurs aspirations, sur leurs loisirs et leurs amours!

Après quelques rencontres préliminaires pour arrêter le processus de sélection, le grand soir arrive pour tous les Canadiens le 9 novembre. Le Gala est télévisé d'un océan à l'autre sur le réseau CTV depuis Toronto.

C'est Mme Pat Gwyer qui agit en qualité de présidente du jury qui compte une autre femme et trois hommes. Grande dame d'une rare beauté, Mme Gwyer est directrice de la compagnie de patrons de mode McCall. Elle voyage à travers le monde et son sens artistique très développé est reconnu dans le monde de la haute couture. Nous sommes aussi honorés de la présence de Miss Canada 1968, Carol Mackinnon. Éluée Miss Île-du-Prince-Édouard en 1967, elle

décrochait les grands honneurs l'année suivante. Infirmière de carrière, elle devint récemment Mme Richard Ruschien-sky et habite maintenant Oakville.

À la vérité, il faut bien dire que le poids du jury reposait sur les épaules larges du trio des mâles: Dick Shatto, Christopher Newton et moi-même.

Le colosse Dick Shatto avait connu une brillante carrière de football avec les Argonauts de Toronto en détenant à lui seul seize records d'équipe. Maintenant devenu restaurateur, Dick garde un contact avec le sport en qualité de commentateur sportif à la télévision pour les matches de l'Est du pays au réseau CTV.

Quant à Christopher Newton, natif de Deal en Angleterre, il décrocha quelques diplômes au pays de Galles et aux États-Unis. Comme acteur, il a joué plusieurs rôles au pays avant de devenir directeur artistique du Théâtre de Calgary. Son talent de compositeur l'a conduit à la renommée.

Pour ce qui est de ma feuille de route, vous la connaissez largement. Pendant les quelques jours que j'ai été à Toronto, le boulot n'a pas manqué. Du matin au soir, nous passions «à la confesse» toutes les vingt-quatre candidates. Le Québec offrait un choix qui allait de la blonde explosive Gail Bellefeuille des Trois-Rivières jusqu'à la brune romantique Francine Héroux de Québec en passant par l'enjouée Annette Villeneuve de Chicoutimi et l'espiègle Mireille Hotte de Montréal.

C'est Caroline Commisso de Thunder Bay qui a arraché le titre après de longues rondes d'élimination. Miss Julie Maloney, Miss Canada 1970, couronna l'heureuse élue au milieu d'un Gala d'éclatante splendeur. Depuis l'élection de la première Miss Canada en 1946, Miss Marion Saver de Newtonbrook en Ontario, cette tradition nous a valu de merveilleuses «souveraines» comme Dorothy Moreau de Montréal en 1956, Marie-France Beaulieu, également de Montréal, en 1969.

Pour moi comme pour les autres membres du jury, ces quelques jours ont été une expérience relativement rare dans la vie. Nous avons le temps de souhaiter un heureux règne à la nouvelle Reine de beauté et chacun rentre chez soi.

Selon un projet que j'avais arrêté au cours des derniers jours, après Toronto, l'avion devait me déposer au Nouveau-Brunswick pour une série de concerts dans des maisons d'enseignement. Le climat semblait meilleur qu'au Québec. À la toute dernière minute, cependant, les dates ne coïncident plus avec les réservations et le tout est contremandé. Je ne peux pas dire que mes débuts comme impresario... ont été impressionnants.

Probablement aussi à cause de la « conjoncture », mon ami Philippe Laframboise « fait les grandes capitales » à la recherche de vedettes qui se confient dans de grands reportages. Justement de Paris, la chanteuse Anny Flore me lance une grave accusation : « J'accuse Michel Louvain de négligence », dira-t-elle.

Dans son article, Phil explique qu'Anny Flore avait participé à une émission de *Formi... formidable*.

« Oh ! là, j'étais très fière de chanter avec Michel Louvain.

— Quel souvenir avez-vous gardé de Michel ?

— Le souvenir d'un vrai artiste, d'un excellent camarade. Mais je me dois de lui faire un reproche ici pour sa négligence. Ce soir-là, il avait chanté une très jolie chanson et il avait promis de me l'envoyer par la poste mais je n'ai jamais rien reçu... alors j'attends toujours. Vous le gronderez en rentrant... mais dites-lui que je l'embrasse quand même. »

Je confesse publiquement que j'ai totalement oublié le titre de « cette jolie chanson » et que j'accepte quand même avec plaisir son tendre baiser. Anny Flore, la dernière grisette de Paris, est une femme adorable doublée d'un talent merveilleux. Elle fait partie du club des « Immortels » chez Pathé où elle a débuté en 1947. À Paris, elle est « classée » à la Bibliothèque Nationale avec Sacha Guitry, Édith Piaf, Gérard Philippe et tant d'autres grands talents qui ont émerveillé des générations.

Mon frère André Roc venait de prendre en main L'Imprévu de la Place Jacques-Cartier à Montréal, comme administrateur et animateur ; comme j'étais libre à cause de mes annulations au Nouveau-Brunswick, je me présente

volontaire pour ouvrir « la boîte » et une conférence de presse en informe le grand public le mercredi 11 novembre.

Je chante à l'Imprévu dans le Vieux Montréal du 18 au 22 novembre puis je prends l'affiche au Théâtre des Variétés du 23 au 29 novembre avec Fernand Gignac, La Poutine, Paul Berval, Solange Provost, etc. Les prochains spectacles seront signés par les Feux Follets, Guilda et les Jérolas.

À la fin novembre, une fête est organisée pour souligner les 21 ans de vie artistique de Jen Roger. C'est à la Porte Saint-Denis qu'un groupe d'artistes répond à l'invitation du proprio Monsieur Thisdale pour venir serrer « la pince » au confrère Jen et lui offrir une bourse substantielle. Dans le party auquel j'assistais avec Danièle Dorice, il y avait Madame X, Reine Charrier, Monique Vermont, Charles Gauthier, Jean Claveau, Guilda, Claude Girardin de CKVL, Norman Knight et un jeune animateur du nom de Michel Jasmin... avec les cheveux longs.

Un peu avant Noël, je retourne à l'Imprévu avec toute une commande de Steinberg! Mon frère André avait organisé la « fête des déshérités ». Chaque invité devait payer de sa personne dans le spectacle et aussi le billet d'entrée était une commande de boîtes de conserve. Cette soirée pour les pauvres s'est avérée un grand succès grâce à des artistes comme Lucille Dumont, Denise Cloutier, Yvan Ducharme, Daniel Guérard, Danièle Dorice, Diane Landry, Monique Vermont. Parmi les jeunes talents que nous avons eu le plaisir d'entendre ce soir-là, mentionnons le garçon-chanteur Alain Rivière, un élève de Lucille Dumont, Gabriel Chaneau et Julie Arel, la révélation de la soirée.

Sur le plan professionnel, je ferme les livres de l'année 1970 en participant, au Centre Paul-Sauvé, à un *Donald Lautrec Chaud* avec les duos Jacques et Richard, Liette et François. Les charmantes Renée Martel et Chantal Pary sont aussi de l'émission. Ça sent l'atmosphère des Fêtes; tout le monde est joyeux, on s'embrasse gaiement et les différentes parties s'organisent. À ce rythme, on va manquer de soirées! Il faudra donc emprunter sur les nuits.

Au lendemain de Noël, un mouvement de publicité dont je suis nullement responsable, mais qui me flatte beaucoup

s'amorce pour inciter Radio-Canada à retenir dès maintenant mes services pour le *Zoom en liberté* de l'été 1971... En voilà qui pensent plus long que mon nez. J'ai le goût de leur dire merci par la voix des journaux artistiques, mais je préfère me tenir loin de tout mouvement de pression dans ce sens. Les hautes autorités de Radio-Canada pourraient voir là-dedans des manoeuvres de ma part pour mousser ma candidature. Je crois que la meilleure publicité demeurera toujours la qualité du travail professionnel qu'on puisse accomplir.

Je glisse dans l'année 1971 avec Monique Vermont et quelques amis alors que nous participons au réveillon de l'Imprévu, la boîte de mon frère André.

Personne n'a versé une seule larme en voyant mourir la «vieille 1970». Pour moi, elle n'a pas été si mauvaise que cela, mais pour l'ensemble des Québécois, particulièrement le monde artistique, elle ne restera pas gravée dans le bronze.

Vive 1971 et bienvenue aux 365 jours que le grand Bon Dieu nous offre comme un bouquet plein de promesses.



## Chapitre 37

### « Toujours poussé vers de nouveaux rivages... »

C'est souvent un inconvénient, mais en même temps un des charmes de la vie d'artiste : l'imprévu ! Dans mon calepin de contrats, les affaires sont plus minces et, dans le fond, c'est tant mieux.

J'en profite pour retourner fêter et me reposer à Thetford Mines. Durant janvier, j'accepte même une invitation du propriétaire de l'Hôtel LaSalle et j'y donne quelques spectacles par semaine. Ça me donne le temps de souffler un peu et de préparer mon prochain disque. À bien y penser, il y a plus d'un an que je connais l'éclipse au palmarès. Il est temps que ça bouge un peu. Je travaille intensément sur deux chansons : *Petit* et *Les mêmes mots, les mêmes gestes*. On les enregistre en janvier et le disque verra le jour en février.

Avant la fin du mois, j'entre à Montréal pour préparer une grande émission de variétés qui passera dans le cadre de la série *Hors-jeu*, le mercredi soir à 9 h les semaines où le Canadien ne joue pas au Forum... Deux filles, trois gars, c'est l'équipe de *Kif kif*: Michèle Richard et la chanteuse

torontoise Shirley Harmer qui ne chanta qu'en français pour nous prouver « que la chanson n'a pas de frontière », Robert Demontigny, Claude Landré et moi-même. Michel Brouillette dirigeait son grand orchestre tandis que Georges Reich s'occupait de la chorégraphie.

La journée de l'enregistrement, au Centre international de radiotélédiffusion, à la Cité du Havre, le taxi qui me transportait, a été impliqué dans un accident qui aurait pu mettre fin à mes jours. Le véhicule dérapa pour faire une sérieuse embardée dans le décor. La voiture subit des dommages considérables mais le conducteur et son passager s'en tirèrent indemnes. J'ignore encore quel saint se trouvait à bord avec nous, saint Christophe ou son frère certainement. Seule conséquence de cet accident, un Louvain passablement nerveux sur le plateau de tournage.

« Louvain nerveux, c'est toujours comme ça, lança un technicien, qu'il ait un accident ou pas »...

Le *Kif kif* passa le 24 février, au moment où je voguais vers les mers du Sud sur un paquebot de grand prestige... Mais avant de m'embarquer, j'avais fait une semaine d'engagement au Vieux Bardeau du Motel Hélène à Québec à l'occasion des fêtes du Carnaval d'hiver.

Domage que le mois de février soit aussi court chaque année ! Particulièrement cette fois-ci, que février a passé vite ! Parti de Montréal par avion en direction de New York en compagnie de ma copine Danièle Dorice, je monte sur le *France*, ce bateau qui a fait l'honneur et la fierté de la mère-patrie durant plus d'une génération.

L'entente avec la compagnie était la suivante : nous donnions chacun deux spectacles, puis le reste du temps allait être consacré à la « dolce vita »... Du 2 au 26, le *France* a été notre château et notre romance. Au large des côtes de la Virginie, le soleil était au rendez-vous. Autour des piscines, les maillots multicolores et fort courts font leur apparition de plus en plus nombreux tous les jours. Le soir, l'élégance des toilettes n'avait d'égale que la beauté de celles qui les exhibaient avec tant de charme.

La vie de croisière possède toutes les douceurs qu'on peut imaginer et tous les caprices peuvent être comblés.

Quant aux plaisirs de la table, ils rivalisent avec la variété et l'exotisme des mets servis. En mer, il y a les rencontres, les romances, les idylles sans lendemain et les *girls in every port*. Danièle et moi avons festoyé souvent, au cours de ce voyage, avec M. et Mme Lambert Mayer de Montréal. M. Mayer était le directeur des relations extérieures d'Air France au Canada. Un soir, je m'entretiens avec un M. Georges Peyrot, exportateur de diamants; le lendemain, je suis à la table du chef d'orchestre Len Berger. Puis c'est le banquet du capitaine, puis une autre escale, et nous sommes poussés tous les jours vers de nouveaux rivages jusqu'à Rio de Janeiro au Brésil. Que de chapitres je pourrais écrire sur cette seule croisière! Un souvenir que je veux vous rapporter: l'arrivée surprise du Bonhomme Carnaval de Québec sur le *France* en rade de Rio! Ce n'était pas tout à fait le traditionnel Bonhomme de Québec mais il lui ressemblait un peu. L'important, c'est que le capitaine ait voulu honorer les Québécois à bord. Il a réussi.

Au retour dans la «sloche» de Montréal, dans l'auto qui me conduisait de Dorval à Châteauguay, j'entends ma chanson *Petit* qui s'est classée au palmarès pendant que je naviguais... Il ira loin, ce petit!

Et le petit train-train quotidien reprend doucement au rythme de la métropole et de sa vie artistique. Le lundi soir premier mars, le Sambo de la rue Sherbrooke ouvre un piano-bar et les premières vedettes seront Margot Lefebvre et le pianiste Rod Tremblay. Nous nous organisons un fort contingent pour leur faire une agréable surprise et leur souhaiter le plus grand succès. Plusieurs répondent à l'appel: Christine Chartrand, Claude Steben, Pierre Roche, ce routier du piano, Georges Tremblay, Jean Claveau, Monique Vermont, Léo Rivest, Jean Péloquin, et d'autres. Le clou de la soirée: un gâteau en forme de piano. Il y manqua rapidement des notes et la queue!

Invité d'André Robert et de Jacques Matti à *Bon dimanche* le 7 mars, je fais quelques anciens succès, ce qui semble plaire aux auditeurs.

Pour mon frère André, l'expérience de l'Imprévu s'arrête le 13 mars. On fait un party de fermeture et il met la clé dans

la porte. Pour lui, c'est de l'imprévu qui coûte cher.

À cette époque, Serge Bélair animait *Bon appétit* au canal 10 et je suis l'invité de la semaine du 15 mars. On blague, on s'amuse; c'est une émission sans prétention.

La semaine suivante, du 24 au 28 mars, je participe au Salon de la femme de Québec. C'était une initiative de mon ami Jean-Pierre Bertrand, une boule de feu qui se déplace à la vitesse d'une comète... L'exposition la plus dynamique — comme on l'appelait à l'époque — se tenait au Pavillon de la jeunesse, sur les terrains d'Expo-Québec. Julie Arel et Paolo Noël partageaient le menu des spectacles avec moi. Par la suite, je suis resté fidèle au Salon de la femme, allant même jusqu'à changer mes dates de vacances pour pouvoir respecter cet engagement d'honneur envers les dames de Québec.

Pour la fin de semaine de Pâques, je suis au Edgewater de Pointe-Claire. Le coloré Gérard Vermette avait décidé d'y fêter l'été 92 jours avant le temps. L'hôtel a été transformé en décor de Floride avec tout le «kit» pour l'été... même le sable. C'est peut-être cette expérience qui lui a inspiré l'idée de passer tous ses hivers sous le soleil du Sud?

Le mois d'avril, avec les premiers bourgeons de mes fleurs à Châteauguay, m'apporte une très heureuse et grande nouvelle. Monsieur Jean-Marie Dugas, directeur de la programmation française de la télévision de Radio-Canada, convoque une conférence de presse et annonce lui-même la reprise de *Zoom en liberté* pour l'été 1971 avec Michèle Richard et Michel Louvain comme co-animateurs! Cette annonce met fin au suspense qui durait depuis quelques mois... de trop! C'était devenu dur pour les nerfs de répéter sans cesse: je n'ai pas de nouvelles de Radio-Canada, je n'ai pas encore été approché, l'été est bien loin, etc... Entre nous, j'avais bien hâte d'avoir des nouvelles, j'étais très flatté d'être choisi! Surtout que j'allais former équipe avec Michèle Richard, une femme qui avait encore répété en janvier dernier: «Michel Louvain, c'est le genre d'homme que j'aimerais épouser». Chaque fois que le destin nous plaçait sur le même chemin, nous en éprouvions de grandes satisfactions et des joies exubérantes. Michèle n'est pas du

genre à cacher ses émotions et ses sentiments. À cette conférence de nouvelles, nous étions tous les deux pétant de bonheur... et ç'a duré de très nombreux mois.

Fin avril, autre soirée surprise au Sambo. Margot Lefebvre fête ses vingt ans de carrière le jour même de son anniversaire de naissance. Nous sommes nombreux à lui faire la bise. Je me souviens d'avoir vu Émile Genest, Claude Blanchard, Réal Giguère, Guy Robitaille, Monique Vermont (elle est de tous les parties... et moi aussi.) Dicky, le fils de Margot, est aussi de la fête. Aujourd'hui, il doit être un homme, lui qui était alors haut comme trois pommes.

Notre *Kif kif* du 24 février part pour Montreux ! C'est ce que Radio-Canada nous annonce avec « tambour et trompette ». L'émission a été sélectionnée pour représenter le Canada au onzième concours international des variétés du 29 avril au 6 mai en Suisse. Les gagnants méritaient la Rose d'or, d'argent ou de bronze selon leur classement. Les résultats n'ont jamais été publiés au Canada. J'ai dû m'informer auprès de la direction de Radio-Canada pour apprendre qu'on avait mordu la poussière avec notre *Kif kif* !

En vue du *Zoom en liberté*, je m'astreins à une diète qui me dégraisse le tour de taille, doux souvenir de la croisière du France. En plus d'un menu très rigoureux, l'exercice ne manque pas à Châteauguay et à Saint-Donat. Je me déguise en jardinier et j'aménage un « jardin français » qui ne sera pas piqué des verres... (Ouf... !)

La carrière du *Petit* le place parmi les 24 géants d'aujourd'hui à Radio-Mutuel, mais comme il ne peut pas faire tout seul le travail, je me dois de lui donner une petite soeur qui sera bientôt *Reine des vents*. Il s'agit d'une chanson de Jean Larose et M. Jagger. L'autre côté du 45 tours présentera *Un peu d'amour* de Michel Conte et Paul Baillargeon. Pour Michel Conte, la frustration avait été grande l'automne dernier lorsque la *Révolution* ne franchissait pas les murs du studio d'enregistrement. Aujourd'hui, c'était un juste retour des choses. Aussitôt le disque sorti sur étiquette Zodiaque, les commentaires claironnaient : excellente sonorité, beaucoup d'expérience, en somme, une espèce de chèque en blanc tiré sur la banque du succès et de l'espoir !

Durant les mois de mai, juin et juillet, je me consacre presque entièrement aux enregistrements de *Zoom en liberté* à Terre des Hommes. Les autres engagements seront très rares. Radio-Canada nous donne quatre excellents réalisateurs : Maurice Dubois et Richard Martin travailleront sur huit émissions tandis que Jean Letarte et Pierre Desjardins se taperont les cinq autres. Il en est de même du côté des chefs d'orchestre : Léon Bernier et Michel Brouillette se partageront la tâche. *Zoom* sera la seule émission produite cet été sur le site de Terre des Hommes et Radio-Canada ne lésinera pas sur la carte des artistes, pas moins de quatre ou cinq gros noms par émission. De plus, cette année, le *Zoom* évoluera autour de certains thèmes pour donner plus de consistance à l'image de l'émission. Il faisait un soleil radieux lorsque nous avons « mis en boîte » le premier enregistrement le 15 mai. J'avoue que j'ai toujours eu beaucoup de plaisir à faire ces émissions ; l'ambiance du plateau, la camaraderie qui naît d'un travail d'équipe, donnent une satisfaction difficile à trouver ailleurs. Claude Valade, Claude Steben, le duo Ghislaine Paradis-Robert Toupin, et Jacques Michel formaient le menu artistique du premier *Zoom*. Cette émission a été vue le 6 juin suivant.

Au cours de la période d'enregistrement, il n'était pas rare qu'on devait travailler d'un soleil à l'autre. De très nombreuses répétitions devaient précéder tous les tournages. Il est arrivé que Dame Météo nous fausse compagnie ; il fallait alors remettre au lendemain... et quelquefois au surlendemain. Selon la politique établie, on a eu des *Zooms* western, grec, espagnol, de la belle époque, etc... Les invités devaient alors répondre au style de l'émission. Ainsi, nous avons travaillé avec Willie Lamothe, le soldat Lebrun, Claire Gagnier, Pierre Calvé, Tony Massarelli, Bruce, Adrien Avon, Marthe Fleurant, et de très nombreuses autres vedettes.

Malgré un horaire assez rigide, on prend quand même le temps de fêter les trois ans d'existence de « Chez Zou-zou », la boîte très huppée de Dominique Michel. Michèle Richard m'accompagne à cette fête très bien réussie. Notre Dodo nationale, toute de rose vêtue, se promenait très joyeusement

d'un groupe d'invités à l'autre. Des invités de marque : Miss Canada 1969, Marie-France Beaulieu, avec son escorte le comédien de talent Jean Leclerc, André Lawrence, Justine Bouchard, Denis Héroux, Jean Coutu, le couturier Yvon Duhaime et bien d'autres.

Je remplis un engagement d'un soir à l'Hôtel Danube Bleu de Saint-Sulpice le samedi soir 29 mai avec mon amie Françoise Bernier au piano d'accompagnement. Cette « dame de musique » continue encore une belle carrière discrète dans ce métier qui est le plus beau du monde.

Je m'en voudrais de passer sous silence le Gala des Artistes de 1971. Comme il fallait s'y attendre, la très belle Michèle Richard était à mon bras et quelle entrée remarquée elle a faite !!! Disons qu'à cette époque, Michèle portait ses cheveux très longs, tombant sur les épaules d'abord puis sur la poitrine... ensuite ! Pour tout vêtement, Michèle exhibait un superbe bikini en dentelle blanche, puis une mante également en dentelle, l'ensemble était fort vaporeux. Certains ont crié au scandale, d'autres à l'indécence et plusieurs lui ont dit : « Bravo » pour son audace et son bon goût. Les journalistes l'ont rapidement encerclée pour obtenir quelques révélations sur son « déshabillé » de soirée.

« À quel moment vous est venue l'idée de porter un bikini qui met en valeur vos formes divines, Michèle ?

— L'hiver dernier, pendant la tempête du mois de mars.

— Sans doute, parce que vous saviez qu'on vous demanderait de chanter *Une place au soleil* ?

— Non à l'époque, je ne savais pas non plus que j'allais présenter un des trophées Méritas.

— C'était pour bouleverser les hommes ?

— Je n'en sais rien. Est-ce que je les ai bouleversés ?

— Et comment. Tous ceux qui m'en ont parlé, ont dit que vous aviez un corps adorable.

— Ils sont gentils. J'avais pensé qu'un bikini, ça ferait plaisir.

— Je vous félicite, Michèle, à 25 ans, vous êtes à l'apogée de votre beauté plastique. »

Finalement, Michèle m'est rendue et nous assistons à ce

Gala avec des projecteurs constamment braqués sur nous. Je devrais dire « sur elle ».

Ce soir-là, ni l'un ni l'autre, nous n'avons reçu de trophée... pour une des rares fois, me direz-vous, mais Michèle a pris la vedette et elle a fait tourner toutes les têtes du Québec. Après onze ans, les gens de la province se souviennent encore de son bikini et ils ont oublié complètement les noms de ceux qui ont été couronnés Miss Télévision et Monsieur Télévision.

Pour la comédienne Rita Bibeau, c'était un sommet de carrière tandis que pour Pierre Lalonde, ce couronnement mettait fin à une longue période de frustration.. d'éternel second ! J'ai connu cette expérience il y a des années et je comprends fort bien l'ami Pierre et je peux affirmer que je sais les sentiments qui l'animaient en ce Gala des artistes.

Au cours de la soirée, Michèle est montée sur la scène pour présenter un Méritas à un artiste. L'ovation qui l'a accompagnée doit encore vibrer dans sa tête. Plusieurs ont dit qu'elle avait choisi ce « costume » justement parce qu'elle n'avait pas mérité de trophée et qu'elle désirait prendre la vedette... La vérité est toute différente. Lorsque nous sommes entrés au Gala, Michèle ignorait qu'elle aurait à faire cette présentation. Elle avait décidé de s'amuser ...et croyez-moi, ce soir-là on s'est amusé follement... jusqu'aux petites heures du matin.

Pour en revenir au *Zoom*, le plus beau de l'été nous a réunis dans un décor féérique, un vrai Disneyland pour amoureux. Comme les « belles d'autrefois », Michèle portait une très somptueuse robe longue qui dégagait parfaitement ses épaules. Une coiffure d'époque avait été réalisée par les meilleurs coiffeurs de Radio-Canada, une fleur dans les cheveux et une ombrelle de dentelle à la main... Elle était tout simplement ravissante. Quant à moi, je faisais très 1905 avec le haut-de-forme en soie grise, la jaquette de soirée, et la large cravate nouée sur un faux-col. Durant des heures, nous avons joué les derniers amants romantiques dans un décor de rêve. Je comprends fort bien que l'émission ait laissé des traces...

Michèle disait à toutes les oreilles indiscretes qu'elle était

follement amoureuse de moi et je dois dire que mon béguin du début s'est rapidement changé en un sentiment beaucoup plus profond envers cette compagne de toujours. Au cours de l'été 1971, nous formions le couple « idéal » aux yeux de tous et plus d'un journaliste a annoncé la date de notre mariage.

À 25 ans, Michèle vivait une terrible solitude que le travail comblait en partie. Lorsque le *Zoom* nous a réunis, elle trouvait l'ami qui remplissait ce grand vide. Un journaliste du *Journal des Vedettes* avait résumé la situation en quelques lignes.

« Même si une amitié est sincère et pure, quand on passe toutes ses journées l'un avec l'autre, il y a des sentiments qui deviennent plus forts que la simple amitié. Certes sur un plateau de télévision on peut croire qu'il s'agit de simple camaraderie mais en dehors du travail c'est là que l'on peut réellement déterminer ses vrais sentiments. C'est pourquoi depuis quelque temps Michèle et Michel étaient vus dans différentes réceptions main dans la main et tout remplis de confiance l'un vers l'autre. Mais la grande révélation a été au Gala des artistes. Ce soir-là leurs sentiments réciproques ne faisaient aucun doute. Ils sont entrés tous deux se tenant par la main, cette main Michèle Richard ne l'a pas lâchée de toute la soirée... »

Le reste de l'article ne donnait pas la date des épousailles mais ...tout juste. Plus loin, le reporter expliquait que je n'étais pas prêt à quitter ma carrière et que cet amour allait bientôt prendre fin... La vérité, à ce sujet, est tout autre. Tout au cours de l'été, nous avons continué nos relations, l'automne est venu et nous avons voyagé ensemble et aujourd'hui, onze ans plus tard, nous continuons de nous rencontrer régulièrement. Le temps ne pourra jamais briser ce qu'il a uni si solidement.

Michèle et moi avons à peu près la fourchette aussi vorace l'un que l'autre... et les invitations ne sont pas des choses à refuser... Entre deux *Zooms*, le célèbre restaurant « La Saulaie » de Boucherville nous lance une invitation et en moins de deux, nous y sommes accueillis par les proprios, M. et Mme Edmond Labarre dans cet historique établissement. Je salive encore en me rappelant le menu : Cocktail de

crevettes Bolchoi, consommé au Xérès, cassolette de Val Suzon, coeur de mignon chasseresse, des pêches flambées... le tout arrosé de vins capiteux ! Le chef Gérard Colleville, natif de Nice, nous a gavés littéralement. Ce fut un coup dur pour nos «tours de taille»!

Au carnet mondain, ajoutons le mariage de Chrystine Chartrand et Georges Tremblay en ce samedi 12 juin en l'église presbytérienne Saint-Michel. Michèle m'accompagnait; quant au réalisateur Jean Claveau, il était rentré d'Europe pour assister à la cérémonie.

Autre page palpitante pour moi dans la vie mondaine, c'est mon anniversaire de naissance. Par exception, la fête à lieu le samedi soir 10 juillet. Les journaux ont écrit «Gigantesque garden-party pour l'anniversaire de naissance de Michel Louvain». Eh bien, le mot n'était pas trop fort. Ce fut une fête de famille, ce fut un rendez-vous d'amis.

Comme au temps des grandes cours européennes, la fête toucha deux soleils ! Arrivés le samedi après-midi, plusieurs ne sont repartis que le dimanche soir. On était probablement 120 personnes au plus fort des «hostilités»... Pour stationner les voitures, mon voisin M. Reed avait consenti à prêter un terrain attendant.

Il y avait des fleurs ! Partout ! Même dans l'eau ! En effet, le clou de la fête a certainement été cet énorme gâteau d'anniversaire «flottant». Deux de mes fleuristes, Yves Raymond et Michel Rainville, avaient confectionné une pièce montée de deux mètres avec 525 oeillets. Le gâteau flottait au centre de la piscine sous le feu des projecteurs et des lampions. Ailleurs dans la maison, un invité a compté mille fleurs ! Durant ces heures inoubliables, c'était l'euphorie. Toute ma famille s'était donnée rendez-vous à la fête. Pour plusieurs, c'était la première fois qu'ils visitaient ma maison de Ville Mercier. Quant aux amis, il y avait les habitués... et de nouveaux venus et probablement quelques autres ! Un couple qui a été passablement remarqué : les amoureux de l'heure, Chrystine Chartrand et Georges Tremblay. Le député de Châteauguay, Georges Kennedy et son épouse, l'impresario Pauline Plouffe, «la comtesse»

Denyse de la Durantaye, et Michèle Richard aussi ravissante et charmante. Que de moments inoubliables !

Le soir de ma fête, le 12 juillet, Michèle Richard et moi étions au club Playboy... pour le « bon motif ». Julie Arel y faisait ses débuts et nous agissions comme parrains. Nous avons même chanté pour ses admirateurs... un duo d'amour et nous avons fait les présentations officielles. Depuis quelques mois, cette jeune chanteuse a pris les bouchées doubles et s'est améliorée d'autant. Il y avait aussi des rumeurs de mariage pour l'automne avec son pianiste Maurice Baril. Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Toujours en juillet, je fais *Balconville* pour le compte de CJMS. Malgré la mauvaise température, plus de 3 000 personnes se massent rue Orléans pour nous entendre : Chantal Pary, Joël Denis, les Scarabées, Jean Beaulne et moi...

Ensuite, je remplis un engagement sur le *S.S. Varna*, un bateau de croisière qui nous balade jusqu'aux îles françaises de Saint-Pierre et Miquelon en passant par le Saguenay. Michèle Richard m'accompagne... comme il se doit. C'est une croisière de repos... et quelques spectacles.

Je refais le Domaine de Picardie au retour puis je concentre mes efforts sur une longue fin de semaine de spectacles au Kiosque international de Terre des Hommes, du jeudi 12 août au dimanche 15. Au cours de l'été, certains spectacles ont été boudés par le public et je me dis que ce n'est pas le temps d'y aller pour me « casser la gueule »... D'autant plus que j'arrive avec seize nouvelles chansons que je dois lancer dès le soir de la première. Il faut avoir de bons nerfs. Le jazzman, arrangeur et pianiste Yvan Landry avait passé les chansons sur sa table de travail, elles en étaient sorties teintées de nouvelles couleurs. Le public a bien aimé le spectacle. Il y avait du monde, ma grande foi du Bon Dieu !

Je l'ai déjà dit dans le passé et je le répète souvent aujourd'hui encore, un artiste peut être aussi un homme d'affaires. Comme on ne juge pas un compositeur à sa première chanson, on ne doit pas apprécier mes talents de businessman à l'aventure « des cretons » où je n'avais aucune

espèce de contrôle. Dans les fleurs à Duvernay, ça fonctionne; je prépare l'ouverture d'une autre boutique. Celle-là sera plus près de chez moi, à Châteauguay. L'inauguration : jeudi 2 septembre au 115, boulevard d'Anjou.

Son Honneur le maire Jos Laberge vient couper le traditionnel ruban qui donne accès au «punch» de circonstance. Michèle est à mes côtés. Il y a aussi le maire de Châteauguay-Centre, M. Richard Sutterlin et son épouse, le couturier de Radio-Canada Yvon Duhaime, Mme Yvan Landry, Mme Maurice Marcotte, présidente du Bal des Débutantes de l'année. Voilà la boutique bien lancée, je dois partir à la conquête d'horizons nouveaux. L'histoire, qui semble compliquée, est fort simple : en quelques semaines, je séjourne deux fois au Mexique.

Au cours de l'été, j'avais reçu à la maison des gens de l'Office du tourisme mexicain et je leur avais parlé avec passion de ce pays que j'adore. À leur tour, ils m'invitent officiellement dans leur pays. Le dimanche 5 septembre, une centaine d'amis viennent à Dorval me souhaiter bon voyage et, le temps d'une larme, l'appareil d'Aeronaes de Mexico m'emporte vers le Sud. Ce n'est qu'à l'aéroport de Mexico que j'ai compris ce que c'était une invitation officielle... Chauffeur en livrée, limousine, chambre de luxe et champagne de bienvenue ! Puis c'est la parade des officiels et le programme des journées prochaines.

Dès le mardi, le directeur de l'Office du tourisme me fait tenir une invitation par messenger spécial et me voilà au Restaurant Arroyo avec le Señor Olachea Bordon et sa señora. Il y a aussi une pléiade de personnalités certainement fort importantes dont les noms résonnent comme une véritable musique. Et ces mariachis qui nous sérénadent durant le cocktail et le dîner, un vrai rêve ! Le célèbre jazzman mexicain Luis O'Cadiz m'est proposé comme accompagnateur avec son trio. Il veut me composer une mélodie : *Valse de septembre*.

De Mexico à Guadalajara, il n'y a qu'un saut d'avion qui est franchi en moins d'une heure, le temps de perdre de l'altitude puisque la ville de Mexico est située sur un haut plateau. Encore la délégation à l'aéroport, les réceptions, les

cocktails et le plaisir de rencontrer des gens si sympathiques. Non seulement j'ai consommé beaucoup de Tequila, mais je suis allé dans la ville qui porte ce nom. Les propriétaires de la célèbre distillerie, la Famille Sauza, m'ont reçu avec pompe chez eux. Mme Sauza et sa fille Mimi n'ont rien négligé pour impressionner le petit Canadien... il s'y trouvait même une troupe de danses folkloriques de l'Université de Guadalajara !

Avec les accords des traditionnels mariachis, je chante pour les invités. On m'a dit que mon accent catalan est bon. Je leur fais *Sabor a mi*. La chanson va bien jusqu'au moment où, pour faire exotique un peu, je veux faire quelques lignes en français. C'est le refrain *Le goût de toi*. Incroyable mais vrai, je bascule avec des mots espagnols... J'en ai oublié le français ! Ah cette Tequila !

Tous mes faits et gestes sont photographiés par Roger Lamoureux, venu spécialement de Montréal pour couvrir le voyage au nom de *Photo-Journal*. Yolande Bergeron est le reporter qui me suit partout. À son retour, elle raconta en détails toutes les péripéties mexicaines, de quoi faire envie à tout le monde qui est demeuré dans le Nord.

Cette excitante équipée au Mexique avait été organisée par le conseiller national du Tourisme mexicain pour le Canada, M. Guillermo Ponce, le gérant d'escale de la compagnie Aeronaves de Mexico, M. J-Antonio Zamarripa et le vice-président de la chaîne internationale Holiday Inn au Mexique, M. Pedro R. Brunner, trois excellents représentants de cette grande nation fière et racée.

Partout, se succédèrent des réceptions mémorables. Un simple détail, Yolande Bergeron, à notre arrivée, avait glissé, dans une phrase, que j'adorais la bière mexicaine. J'ai à peine mis les pieds dans ma suite « présidentielle » qu'un chariot de service s'amène avec des bières bien glacées et des bocks givrés ! C'est impressionnant et tellement charmant.

Pour nous conférer plus d'autonomie dans nos déplacements, on met à ma disposition une magnifique Chevelle bleue. La couleur n'a rien à voir avec la vitesse de cette voiture dans les méandres de ces routes de montage. J'étais

devenu un conducteur du pays... grands gestes, le klaxon en action, les chansons aux lèvres et Olé...

Nous visitons seuls et avec d'autres... On nous fournit un guide du pays, Señor Roberto Lampros. Quelle vie de pacha dans un si beau pays ! Mais il faut rentrer... et le retour se fait le 27 septembre avec plein de chauds souvenirs dans nos coeurs et des amis nouveaux. Des amis qu'on devra revenir voir bientôt.

Je vous ai caché quelque chose : ma moustache. Je n'avais pas les pieds en terre canadienne que déjà les potins couraient la rue : la moustache à Louvain. Quelqu'un a écrit à ce sujet : « ...il arbore une moustache gaillarde, vaillante. À la mexicaine... On sait que Michel adore les pays chauds, les mers du Sud. Et cette moustache lui donne une allure sensationnelle. Il y a des petits trucs de métier : faire parler de soi sans scandale. Louvain a le don de découvrir au bon moment le détail qui frappe. Regardez-le, ce Michel... »

Si j'ai cité ce texte, c'est qu'il indique bien un aspect de ma personnalité. Comme tous les « cancers », j'aime « faire différent des autres » mais sans choquer, sans faire de peine, sans trop déranger. Cette moustache, j'en avais le goût, je l'ai portée et je l'ai taillée... mais pas immédiatement. Il fallait bien la montrer un peu. Et cette première circonstance, elle était en or : le lancement de l'étiquette Astra. Lors de la rencontre d'information, plusieurs belles filles ont voulu poser avec le « Louvain new look, » dont Julie Arel et la copine Danièle Dorice, deux nouvelles vedettes de la maison. Le chanteur Jacques Alexandre était déjà sur Astra et Jacques Boulanger a ajouté son nom à la liste des artistes Astra. Il faut bien le dire, cette étiquette comme tant d'autres connut une fin bien tranquille au cimetière du disque... Projet des membres de l'Association canadienne des radio-diffuseurs, cette compagnie a duré ce que vivent les roses... l'espace d'un soir de rêve et d'une nuit d'illusions... Durant cette longue carrière, j'ai connu assez de nouvelles étiquettes pour tapisser le grand mur de la chambre à musique. Les vibrations ne les feraient même pas décoller... Les souvenirs, ça reste longtemps après que la réalité est partie !

Lors de mon engagement au Casino Royal du Motel

Diplomate du 5 au 10 octobre, je coupe la moustache mexicaine... et ajoute un peu de « fond de teint » où le soleil n'a pas grillé la peau. Louvain était redevenu lui-même.

Ç'a tellement bien marché cet engagement que je dois y revenir avant la fin du mois. À la demande générale... Devant la tournure des événements, je croyais que le « show bizz » allait reprendre à Montréal. La foule changeait d'endroit mais semblait reprendre goût au spectacle. J'en serai le dernier à me plaindre, vous imaginez bien. Mais avant de vivre une vraie reprise d'activités, il faut regarder ailleurs.

C'est ce que j'ai suggéré à Radio-Canada. Comme j'arrive du Mexique, pourquoi ne pas y retourner ? Comme il fait beau tous les jours, il n'y a pas de problèmes de tournage. Oh si, lorsqu'il fait trop chaud ! Comme d'autres artistes, je suis bien prêt à ce petit sacrifice pour passer une autre vacance de trois semaines en pays de connaissance. Pendant que l'hiver frappait à la porte du Québec ce jeudi après-midi 11 novembre, nous partons avec armes et bagages pour le Mexique. Le super-spécial sera à l'écran du 12 décembre sous le titre *Viva Mexico, Viva Canada*. Je suis le seul homme de la distribution. Mes collègues de travail forment une très jolie collection de beautés : Michèle Richard, (évidemment diront les gens qui ne peuvent retenir leur langue), Danièle Dorice, (j'entends encore des chuchotements, je me demande bien pourquoi !) Denyse Filiatrault, Mariette Lévesque, Dany Aubé, Marie-José, Céline Lomez, Nada, et Chrystine Chartrand. L'émission sera signée par Maurice Dubois, le spécialiste des grandes variétés. Les lieux de tournage sont réservés : Guadalajara, Tequila, Puerto Vallarta et Chapala. C'est curieux mais j'ai nettement l'impression de connaître la sonorité de ces noms-là ! Ce n'est pas une coïncidence de les avoir visités récemment, vous comprenez bien.

Mais revenons au départ de Montréal, alors que l'appareil DC-8 de la ligne aérienne nationale du Mexique — Aeronaves de Mexico — ronronne gentiment, ce sont des adieux touchants dans l'aérogare. Je crois que Chrystine Chartrand laisse son mari pour la première fois depuis leur récent mariage, j'apporte des fleurs à mes compagnes,

Jacques Boulanger et son amie Nicole Nevers sont venus dire au revoir à leur amis.

Sur le plan technique, l'équipe compte une dizaine de personnes : le cameraman René Jammerais, le directeur de la photographie Jacques Villalonga, l'assistant-cameraman Michel Gaumont, l'assistant à la production Normand Mathon, l'ingénieur du son Roméo Pelletier, l'assistant-cameraman Christian Séguin, le costumier Fernand Rainville et le maquilleur Jacques Rivest, sans oublier le grand patron Maurice Dubois. Si j'ai mentionné tous ces noms, c'est justement parce qu'ils sont plus que des noms. Ces gens-là ont fait partie de l'équipe du voyage et sont devenus d'excellents copains pour tout le monde.

Le photographe Jean Mercier et le reporter Richard Constantineau de *Télé-Radiomonde* avaient aussi fait le voyage pour révéler à tous les menus détails de cette aventure mexicaine. C'est en qualité de savant cicérone que j'ai fait visiter plusieurs endroits connus aux vedettes de l'émission et aux journalistes présents. Il y avait aussi Guy Lessonini et Jacques Lina de *TV-Hebdo* comme reporters dans l'équipe et les musiciens « Los Tres compadres ».

En descendant à l'aéroport de Mexico, quelle ne fut pas notre surprise d'apercevoir une vaste banderole de bienvenue avec le nom de l'émission. Il faut dire que ce voyage est un projet conjoint de Radio-Canada et du Conseil national du tourisme mexicain.

Le lendemain de l'arrivée, un jet d'Aeronaves nous dépose à Guadalajara et c'est le début du travail. Nous tournons les premières scènes au bord d'une merveilleuse piscine entourée de palmiers et de fleurs. Pantalon blanc, veste bleue, je chante deux refrains en espagnol pendant que nos beautés sont installées ici et là dans la piscine et autour. Par un truc que j'ignore, Danièle Dorice flottait en surface des eaux sur une feuille de plastique... Toutes portaient des robes de soirée, c'était le décor idéal pour la « dolce vita ». Après le tournage, tout le monde à l'eau. Le journaliste Guy Lessonini fait un interurbain à Montréal pour nous revenir avec la nouvelle :

« Deux pouces de neige à Montréal mes amis ! » Nous

replongeons dans les eaux chaudes de la piscine jusqu'à l'heure du cocktail et du dîner, puis la nuit chaude et langoureuse de ce climat tropical nous envoûte complètement.

Pour le temps du tournage, les ordres sont sévères. Tous les matins, à huit heures, tout le monde doit être prêt à monter dans le car pour se rendre sur les lieux de production. Même le dimanche? Même le dimanche où nous avons tourné des scènes dans les arènes de Guadalajara avant et pendant la corrida de taureaux! Des séquences ont été produites sur la Place de la Cathédrale, une des plus belles du Mexique, aussi devant le Palais national et dans un couvent très typique, vieux de deux siècles.

À Tequila, nous avons tourné dans la distillerie où la boisson du même nom est fabriquée, sur la Place Degollado à Guadalajara, etc... Pour ma part, j'ai fait six chansons dans l'émission, dont deux duos avec Michèle Richard et Danièle Dorice. Denyse Filiatrault a remporté un grand succès en chantant en espagnol devant 3 000 personnes, *La récolte*, une charmante histoire qui raconte qu'il y a une saison pour récolter les fruits mais que la récolte des femmes et de l'amour ne s'arrête jamais....

Pour sa participation, Michèle Richard a chanté, dans les arènes, la chanson de la femme du toréador qui accepte de partager l'angoisse et la peur de son homme qui vit sans cesse entre la vie et la mort... En d'autres circonstances, Michèle s'est dévoilée plus « flyée »... particulièrement lorsqu'elle nous a refait le coup du bikini du Gala des artistes. Personne ne savait qu'elle avait dans ses valises cette toilette... qui n'occupe à vrai dire que peu d'espace dans le creux de la main! Le voyage a souvent été ponctué de moments fort agréables comme celui-là. En coulisses, ces instants deviennent facilement les excellents souvenirs qu'on voudra bien se rappeler avec les amis lorsqu'une bonne bûche flambera dans la cheminée au coeur de notre hiver québécois.

Le chef de l'équipe, le réalisateur Maurice Dubois nous accorde aussi des périodes de congé comme au temps de collège. Justement, aujourd'hui nous ne tournons pas et nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de Puerto Vallarta et du

Pacifique. Le mot d'ordre est rapidement passé : tout le monde à la mer !

Les vagues immenses et fortes nous bouscullaient généreusement et nous rejetaient sur la plage au début de la journée, mais le vent change de côté... au Mexique comme ailleurs. Au cours de l'après-midi, j'ai dû effectuer un sauvetage... bien agréable. Michèle Richard s'était aventurée un peu loin dans les vagues, soudain elle se sentit attirée vers le large... Mouvement de panique, elle crie « au secours »... N'écoutant que mon courage (!) et pensant aussi au reste du tournage à réaliser avec Michèle, je me précipite dans les eaux tumultueuses pour sauver la belle Michèle qui venait de boire quelques litres d'eau salée... je réussis à la saisir par les côtes pour la ramener sur le rivage. Dans ma hâte, je vois bien qu'elle porte une sorte de turban à la Francine Grimaldi, mais lorsque la vague s'est retirée... j'ai bien vu qu'elle portait son costume de bain sur la tête... La mer avait fait son oeuvre... Tout est bien qui finit bien. Le tournage reprenait le lendemain matin avec Michèle et le bikini mieux porté !

Toute bonne chose doit avoir une fin... ainsi l'heure du retour sonne ce dimanche 28 novembre. Montréal et le Québec sont déjà sous la neige, mais la musique des mariachis nous revient quand même à l'oreille. Doux souvenirs !

Le lundi 29 novembre, je suis bouleversé par une nouvelle incroyable à la radio. Olivier Guimond vient de mourir... Ma première réaction : c'est une blague de mauvais goût ou un truc publicitaire. Mais hélas, d'autres commentaires viennent confirmer la triste réalité. Je revois encore Olivier monter en courant les marches de la scène du Saint-Denis lorsqu'il est devenu Monsieur Radio-Télévision en 1966. J'étais là pour lui remettre le trophée. L'accolade fraternelle qu'il m'a donnée, restera un souvenir que les années n'effaceront pas.

À ses funérailles, Denis Drouin fit applaudir les amis dans l'église pour saluer sa « sortie de scène ». Tout le monde pleurait. Olivier emportait avec lui une partie de notre tradition du théâtre de boulevard.

Dans ma carrière, la vie continuait. Histoire de revenir à

cette réalité, je donne un récital le samedi soir 4 décembre au Manoir de Brucy à l'Île-Perrot alors que Roland Legault est maître de cérémonie et Claude Pilon déride les gens avec tout son cortège d'histoires drôles.

Mon samedi 18 décembre est réservé au neuvième gala des Orphelins, organisé par l'Association des Pompiers de Montréal en collaboration avec CJMS et *Photo-Journal*. Une vingtaine d'artistes ont donné de leur temps pour apporter un peu de chaleur à ces enfants sans parents. Au spectacle du Centre Maisonneuve, pas moins de 8 000 personnes s'étaient déplacées pour appuyer cette cause humanitaire.

Pour la majorité des orphelins présents, ils nous voyaient en personne pour la première fois. En donnant nos numéros, nous avons insisté pour aller près d'eux, pour leur parler, leur donner la main. Le grand Tex Lecor était là, Paolo Noël, Jean Nichol, Isabelle Pierre, Chantal Pary, André Sylvain, Jean Malo de Sherbrooke, Pierre Lalonde et bien d'autres.

Avant la fin du spectacle, une surprise. Le sympathique Père Noël apporte avec lui sur la scène une caisse mystérieuse... Tous les enfants attendaient impatients pour voir le contenu du cadeau. Quand on a crevé l'emballage... un immense cri est monté de cette marmaille... un cri de joie, le plus beau merci qu'on pouvait espérer. C'est un petit Prince qui est sorti du cadeau : René Simard, cet enfant qui connaît une carrière fulgurante depuis la fin de l'été.

Dimanche 19 décembre, après les deux millions de téléspectateurs qui ont regardé au petit écran *Viva Mexico, viva Canada*, la semaine dernière nous étions un petit groupe au restaurant de Denise Filiatrault pour revivre intensément les émotions du voyage. Presque toute l'équipe était de la fête. Les vedettes féminines avaient réservé un « spécial » pour leur animateur et seul mâle du groupe, dont « la gentillesse et la galanterie ont séduit tout le monde en voyage » a-t-on écrit quelque part.

Franchement ces 90 minutes de soleil, de rythme et de décors féériques ont séduit bien des Québécois. La critique a

salué avec enthousiasme ce programme de variétés. Je retrouve cette note dans *Écho-Vedettes*:

«Excellente, cette émission de Radio-Canada: *Viva Mexico, viva Canada*. C'était vivant, bien fait, un vrai rayon de soleil en plein hiver. Je ne suis pas toujours d'accord avec les artistes choisis par Maurice Dubois ni avec le genre d'émissions qu'il fait. Mais là, chapeau! Il a su organiser une fiesta convaincante, sympathique et vivante. De quoi vous donner le goût de partir tout de suite pour le Mexique. Il s'agissait d'un bon documentaire sur ce pays, agrémenté de danses, de chansons. Une bonne initiative qui pourra se répéter: souhaitons-le, en tout cas».

Pour marquer la fin de l'année 1971, deux événements dans ma vie, aussi émouvants l'un que l'autre. En décembre je m'inscris pour devenir chevalier de Colomb, un vieux rêve que je caressais depuis longtemps, un rêve où les mots unité, fraternité et charité retrouvent un sens nouveau. L'initiation aura lieu le 23 janvier prochain.

Finalement, je vis mon dernier Noël dans la maison paternelle à Thetford. L'été prochain, mes parents habiteront ailleurs et une partie de mes souvenirs de jeunesse s'évanouira lorsque la maison ne sera plus là...

En guise de carte des Fêtes, j'accorde un entretien à Michèle Thibault de *Nouvelles Illustrées*. C'est un genre de bilan un peu nostalgique; d'ailleurs, le temps des Fêtes me donne toujours le vague à l'âme. C'est peut-être ça le fait de vivre sans enfant, puisque Noël, c'est la fête de la naissance. Après les deux voyages au Mexique, mon absence du palmarès depuis huit mois, le cafard de l'hiver, je me sens un peu bas.

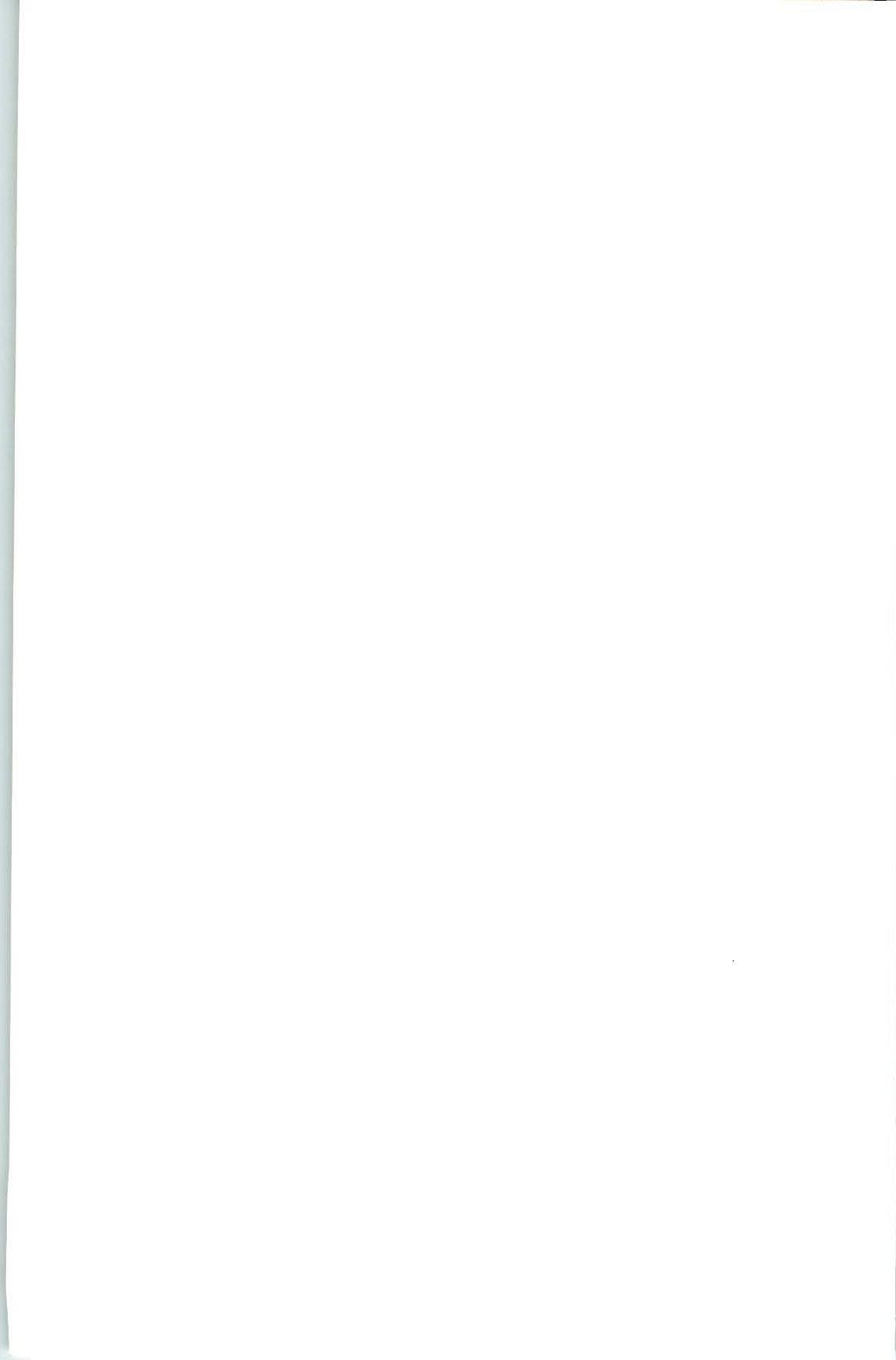
Pour 1972 qui s'en vient, mon quinzième anniversaire de vie artistique, j'aimerais bien faire la Place des Arts, mais ça me fait peur. Après avoir traversé toutes les vagues: rock-n-roll, yé-yé, psychédélique et «je ne sais quoi», je me sens fatigué de la bagarre et pourtant, j'ai besoin plus que jamais de l'amour de mon public.

Michèle Thibault note bien mes dernières émotions: «L'affection de mon public, c'est tout pour moi. J'aime bien

partir, voyager, mais il faut toujours que je revienne au Québec parce que c'est ici qu'on me connaît, qu'on m'aime ».

Dans une lettre que je recevrai après les fêtes, ma «groupie» numéro un, Mme Isabelle Niquette m'avouera qu'elle a pleuré en lisant cet entretien. Elle me lance dans sa lettre : «Je t'encourage beaucoup à faire la Place des Arts. Pourquoi pas toi? D'autres l'ont fait, tu es capable toi aussi ».

Ces paroles me revenaient au coeur lorsque j'ai senti s'ouvrir le rideau rouge de la Place des Arts, devant moi quelques années plus tard... Un coeur, ça n'oublie pas !



## Chapitre 38

# Un mariage... sans consentement... une adoption... sans maman...

Ça commence bien l'année 1972. On me marie sans mon consentement et comme moi, la mariée l'apprend par le journal. Belle affaire ! Il faut dire que dans un métier aussi en vue que la carrière de chanteur, on est plus exposé aux rumeurs de toutes les couleurs, mais quand ça dépasse les limites du bon goût, c'est toujours agaçant.

Dans cette affaire, les réactions de Michèle sont plus vives que les miennes : « Pour moi, le mariage est une chose beaucoup trop sérieuse pour qu'une vedette se permette d'en faire un facteur publicitaire. À tout instant, on marie et on divorce les artistes, et la plupart du temps ce ne sont que des trucs publicitaires. En ce qui me concerne, le jour où j'aurai décidé de me marier, je ferai tout le nécessaire pour qu'aucun journal ne le sache. Devrais-je sortir les griffes pour ce faire, je le ferai. Je sais que les journaux sont toujours à l'affût d'un mariage possible, et lorsqu'ils l'apprennent, ils font tellement d'histoires à ce sujet, qu'on perd presque le goût de se marier... »

Michèle n'y allait pas par quatre chemins. Pour ma part, j'en ai pris l'habitude. Au reporter du *Journal des Vedettes*, j'ai répondu à peu près ceci : « Ah non, pas encore ! Cela fait seulement quatre fois qu'on me marie. Michèle Richard est une excellente compagne de travail, pas une fiancée et encore moins ma future épouse. Je vais encore me faire « acher » par tout le monde maintenant. Vraiment, ces gens ne sont pas honnêtes ».

Depuis longtemps, on avait conclu une entente, Michèle et moi, on voyage ensemble, on sort souvent ensemble, on travaille ensemble, on s'aime bien mais on n'ira pas à la mairie ensemble. Notre différence d'âge est trop sérieuse pour qu'on prenne le risque évident des nombreux conflits éventuels dans pareille union. À nos amis journalistes, nous précisons cette position en espérant que les cloches nuptiales ne sonneront qu'au moment où j'aurai payé le bedeau pour le faire...

Malgré cet incident de parcours, l'année 1972 commence lentement. Très peu de contrats à l'horizon et une bonne grippe pour me clouer au lit. Revenu sur pieds, je participe aux vingt ans de vie sportive du grand Tony Angelo, lutteur professionnel. C'est sa charmante épouse qui avait pris l'initiative de réunir les amis de l'athlète pour marquer l'événement.

Je me prête bien volontiers à un reportage sur les coiffeurs puisqu'on ne dit plus « barbiers ». Il est vrai qu'avec la mode des cheveux longs, les barbiers ne sont plus dans le coup. Ainsi donc, je sers de modèle pour illustrer le travail d'Émile, mon coiffeur installé au Château Champlain. Les autres experts du même salon posent avec nous : Jacques, Pierre et Zago.

Aussi bien parler tout de suite des parades de mode auxquelles je participe comme modèle. En plus de m'occuper, c'est fort amusant. Je sens que ces centaines de dames étudient chacun de mes gestes et je suis certain qu'elles essaient d'imaginer leur époux dans les vêtements que je porte. Surprise, la dernière fois que j'ai « paradé » à Québec : les organisateurs m'ont donné plusieurs vêtements que j'avais portés : des complets, des paires de souliers, des chemises,

etc... Une garde-robe complète... et de la mode qui s'en vient !

Je me laisse un peu tirer l'oreille avant d'accepter une présidence. Une fois que je suis embarqué, les limites du travail sont loin. Il s'agissait du Carnaval d'hiver de Châteauguay. Finalement je donne mon approbation et me voici reparti avec une nouvelle mission : faire de ces célébrations un point d'intérêt pour « ma » municipalité.

Une des sources de revenus : un disque-souvenir. « Bel adon », aurait dit ma tante. Dans les milieux artistiques, on parlait déjà du « disque secret » de Louvain puisqu'on ne voulait pas éventer la mèche trop vite. On me propose une belle chanson. Marty Butler qui a déjà travaillé avec le chanteur américain Nat King Cole, et l'arrangeur Léon Aronson ont travaillé sur la composition et nous voici en studio pour l'enregistrer. Les chanteuses Nicole Scott, Margot McKinnon et Gisèle Poitras me prêtent leur voix et nous produisons sous les directives de Ben Kaye, un grand promoteur de la métropole. Le disque sera sur étiquette Spectrum, si ma mémoire est fidèle.

Autres activités de janvier : de nombreuses réunions de travail comme président du Carnaval, une participation à *Madame est servie* avec Saint-Georges Côté qui revient sur pied après ce qu'il a appelé un « déclin de santé » et la décoration de la Casa Mexico, une boîte qui ouvre près de l'Hôtel Mont-Royal.

C'est probablement l'une des dernières fois que j'ai vu Saint-Georges Côté vivant. Au cours de l'émission, nous avons rappelé de bons souvenirs et particulièrement le Gala des splendeurs auquel il m'avait invité à participer. Et vous connaissez le reste...

Quant à la Casa Mexico, à défaut de retourner dans le Sud, j'avais pris l'habitude d'y aller régulièrement. Le coin était charmant, même que l'Office du Tourisme mexicain à Montréal avait prêté des oeuvres d'art pour créer de l'ambiance. Les décorations que j'avais signées étaient sobres et de bon goût (!) Voilà pour ma publicité personnelle.

Il ne faudra pas se surprendre si cette année, il y a quelques manifestations à l'occasion de mes quinze ans de vie artistique. Justement, à la fin de janvier, lors d'un engage-

ment au Motel Hélène, la publicité utilise bien cet anniversaire. C'est bien difficile d'empêcher un coeur d'aimer... et les gens de Québec veulent être les premiers à souligner l'événement. Le plus beau cadeau de la soirée : la présence de Johanne Quinn, le phénomène de la Côte-Nord. Je deviens son parrain artistique. Dans une longue robe rose fort élégante, la mignonne enfant nous a fait les deux chansons de son premier 45 tours. Elle devient « ma fille » et durant les mois qui suivront, on la verra constamment à mes côtés. Originaire de Sault-au-Mouton, près de Forestville, sur la Côte-Nord, elle n'a que neuf ans, 3 pieds et 10 pouces et pèse 57 livres. Son gérant est André Collin de Charlesbourg. Avec le plus grand sérieux du monde, elle nous raconte ses débuts à six ans alors qu'elle participait à un concours d'amateurs au Club des Quatre-chemins à Forestville. Après trois ans de métier, le succès l'a conduite à Québec et la semaine prochaine à Montréal. Elle ne doute de rien... et pourquoi pas ! Je dois quitter Québec pour « mon » carnaval mais on se donne rendez-vous à Montréal... Elle a tenu parole !

Nous ouvrons nos célébrations le samedi soir 5 février à l'aréna par le couronnement de notre reine Nanon Charbonneau, une ravissante noire aux longs cheveux. Jeudi, il y aura gala au restaurant Rustik sous la présidence conjointe de notre Souveraine qui nous quittera après les manifestations pour deux semaines à Montego Bay ; c'est le cadeau rattaché à son titre.

J'avais promené « mes » duchesses un peu partout pour la publicité et la promotion. Nous avons été vus au Salon de l'auto et à CKVL... quelques fois mon père !

Les copains Pierre Proulx et Robert Rivest ont assisté au couronnement tandis que mes principaux lieutenants étaient Raymond Gravelle, Jean-Paul Bourcier et Jacques Grosleau. Le clou de la soirée : la participation de « ma » fille Johanne. Elle a ravi toute l'assistance... et elle tenait promesse.

Je fais une pose dans mon Carnaval pour participer à un spécial de *Studio 11* animé par Lyse Payette. Pour la circonstance, le programme est diffusé sur tout le réseau canadien et provient de la Place des arts pour le couronne-

ment du « plus bel homme de l'année ». L'élu sera Guy Parent de Chicoutimi, 28 ans, père de famille, membre du personnel d'un Cégep. À la partie « divertissement », Ginette Reno, Yvon Deschamps, Shirley Théroix et moi. Puis on ajoute au programme deux autres numéros : Madame Alys Robi et la basse Jean-Clément Bergeron, le tout sous la gouverne du chef d'orchestre François Cousineau, le préféré de Lyse Payette.

Si je ne peux pas aller au Mexique cet hiver, le Mexique vient à moi. Heureuse surprise, de la visite de la haute direction de la maison Tequila, M. et Mme P.M. Smilgus, Madame « Mimi » est la présidente de la haute direction de la maison Tequila. À leur départ, ils me présentent un cadeau princier : un ensemble de verres incrustés d'or dans un coffret de satin et velours. Chez ces gens-là, la gentillesse ne connaît pas de limites.

Voilà que sort des presses le premier disque de Johanne Quinn et son gérant choisit la discothèque à la mode « Le Marquis de Sade » pour lancer le 45 tours. Johanne est devenue ce jour-là la plus jeune cliente de l'établissement pour adultes seulement. Le monde des vedettes assiste avec un peu de réticence au lancement et les grands noms sont rares. Je me souviens que le camarade Jacques Normand s'est prêté de bonne grâce à devenir « bouquetière » et présenter des roses à la petite, sous l'œil amusé du compère Léo Rivest.

Lorsque paraissent les premiers chauds rayons du soleil de mars, voilà que je reprends un nouveau rythme, une vigueur nouvelle. Comme si c'était une révélation, les journaux annoncent : Louvain sort de son hibernation... Comme parrain, je fais quelques sorties avec Johanne : un spécial à la télévision de Québec, le canal 4 et un « passage » chez Boubou le lundi 20 mars. Une autre de mes filleules, Julie Arel, participe à la même émission. Deux éléments se dégagent de mes apparitions avec Johanne Quinn : tout le monde la trouve exceptionnelle puis plusieurs me demandent si, réellement, je suis son parrain. Il faut bien le dire cette tradition de parrainage n'est pas très répandue au pays.

Celui qu'on a baptisé le « dernier des grands qui a

enregistré chez Apex » — moi-même — retourne en studio pour essayer de revenir au palmarès. Il y a plus d'une lune que je me suis éclipsé de la compétition et le temps serait favorable pour un retour en force, particulièrement en cette année d'anniversaire. En mars, je secoue ma torpeur et j'entre en studio. *Il ne faut jamais pleurer et Reviendras-tu ?* sont les deux produits qu'on réalise et qui verront le jour au début d'avril. Dès la sortie du 45 tours, la critique se montre favorable et même encourageante. *Photo-Journal* écrivait : «Après une longue éclipse, il nous revient sous étiquette Jupiter. Une étiquette qui, comme lui, effectue un retour. Yvan Dufresne, ayant vendu tous ses artistes à Trans-World il y a quelque temps, relance Jupiter avec celui qui fut son premier artiste : Michel Louvain. Ce disque est, dans l'ensemble fort bien fait. Sa production est impeccable ; de l'excellent Yvan Dufresne. Le choix des deux chansons est à la fois bon et commercial... le disque devrait connaître un bon succès de vente et de palmarès.»

C'était plus encourageant qu'une mornifle sur le chignon ! Pendant que le disque, tout chaud, sort des presses, je suis hospitalisé à l'Hôtel-Dieu. Durant la session en studio, j'avais encore eu des petits problèmes de gorge. Il faudrait bien régler cette affaire une fois pour toutes. Le matin de l'opération, il y a grève dans tous les hôpitaux du Québec et je suis littéralement expulsé... juste le temps d'enlever la jaquette ouverte dans le dos et d'enfiler mes pantalons... Le bistouri, ça sera pour une autre fois.

Ça me donne le temps de marier ma sœur Lucie, étant donné que je ne me marie pas. Depuis un bon moment, Jean-Guy Rousseau la fréquentait pour «le bon motif» et le tout s'est terminé par une basse messe. En plus de ma présence «réelle» à la cérémonie, j'avais fourni la décoration florale à l'église et à la réception... sans oublier le bouquet de la mariée. Les tourtereaux nous ont quittés pour une destination inconnue. Lucie devenait aussi la dernière à quitter la maison paternelle. Son départ a créé un grand vide.

Puisque ce chapitre a commencé sous le signe des épousailles, aussi bien continuer dans la même veine. Après une vie sentimentale en dents de scie, Danièle Dorice prendra

époux à New York le samedi 8 avril. C'est final ! Voilà une nouvelle qui mettra un autre point final aux rumeurs de mariage entre nous.

Je suis l'invité de la mariée pour féliciter le marié : un grand américain jeune, riche et beau, Bill Skerczak... ça se prononce comme ça s'écrit, me dira la soeur de la mariée, Denyse Angers-Schultz, comme son nom d'ailleurs.

La mariée portait une somptueuse robe longue en dentelle sur fond de satin. Le diadème avait plutôt l'air d'un turban qui se prolongeait en un voile très long. Danièle était d'une élégance raffinée mais surtout elle était heureuse et c'est ce qui compte. Deux journalistes étaient venus de Montréal pour couvrir l'événement : Richard Constantineau et son photographe Jean Mercier, tous deux d'*Échos-Vedettes*. Ils en profitent pour faire un petit reportage sur Louvain qui se faufile dans Greenwich Village le lundi suivant pour faire des emplettes, ou au Washington Square où des «preachers» improvisés tentent de convertir l'humanité !

À mon retour à Montréal, j'ai un intéressant entretien avec le grand manitou du Club Playboy, M. Brewer. On discute des conditions d'engagement pour juin. M. Brewer avait été innovateur en présentant des artistes québécois dans son club sélect, la politique de la maison exigeait des vedettes américaines.

Comme autrefois, je «cours» les postes de radio pour la promotion de mon disque. Dans ce métier, il faut recommencer au pied de l'échelle à chaque fois. En somme, ses galons on les gagne tous les jours, et tous les soirs. Pierre Lalonde qui avait son émission à CKAC m'a reçu en interview vers la mi-avril. Nous avons blagué et lancé mon nouveau disque... comme le font encore aujourd'hui les nouveaux venus dans le métier.

Pour répondre à un engagement de cœur, et ça devient une heureuse tradition pour moi, je retourne à Québec pour le Salon de la femme du 17 au 24 avril. Le plaisir se veut toujours renouvelé et souvent amplifié quand je descends chanter à Québec. Dans la vie, on peut oublier des dates et des noms, mais jamais des visages. Mon ami Jean-Pierre

Bertrand fait de ce salon de la femme une institution qui deviendra difficile à déloger des traditions des Québécoises. D'année en année, le salon ajoute des attractions et des innovations. Cré Jean-Pierre!

Je n'ai pas le temps de m'amuser bien longtemps à Québec puisque je dois créer la maquette du Salon des fleurs et du jardinage, salon qui sera tenu du 27 au 30 avril à la Place Bonaventure. Mon amie Rita Bibeau, présidente honoraire de cette manifestation artistique, m'avait demandé ce service au nom de l'Association du Québec pour les déficients mentaux, une œuvre de charité qu'elle appuie de toute sa personnalité et de son talent. Lors de la conférence d'information pour promouvoir le salon, son organisateur Bob Charrette m'a présenté à Mme Dunn, une autre charmante dame qui travaille bénévolement pour cette grande cause.

Dans le monde du spectacle, mai semble indiquer un bon départ; il n'y a pas de très grandes manifestations, mais la demande se maintient. On doit faire plusieurs sorties pour aller chercher le cachet qu'on faisait autrefois en un soir. Ainsi donc, alors que Denise Filiatrault co-anime avec Réal Giguère *Madame est servie*, je donne mon numéro, puis je pars en direction d'un autre studio... et c'est comme cela plusieurs fois par semaine. On travaille fort, si la santé et la voix peuvent tenir... on va arriver à Noël en même temps que tout le monde.

À peine revenu du Salon de la femme de Québec, je participe au Salon de la femme de Montréal — aucune parenté entre les deux femmes. Celui de la Métropole me paraît plus intellectuel, il présente plusieurs panels de discussion. Le compère Phil Laframboise anime un atelier sur les « Carrières prolongées » et ses invités sont Alys Robi, Margot Lefebvre et Jen Roger. On cite toutes les opinions: pourquoi ne pas parler simplement de carrière... Il n'y a pas lieu de mettre des normes à la largesse de la Providence envers nos talents. Si ça continue, tant mieux! Si on n'a pas le courage de se voir partir en descendant, ma foi, il est temps de lâcher. Il y a des artistes qui vieillissent plus vite que les années, il y en a d'autres auxquels il est difficile d'accrocher

un âge... C'est le Grand Patron qui a voulu les choses ainsi et ne vous fiez pas sur moi pour lui proposer un plan de rechange.

Dans un autre temps, le Salon présentait un atelier de travail sur le thème suivant : plus d'un artiste ne dédaigne pas le négoce et combine allègrement commerce et art. Aglaé, Lise Watier, Jean-Pierre Masson et moi étions sur la sellette pour répondre aux questions des animateurs. Si je me permets de résumer les opinions émises : exactement comme dans la vie, certains réussissent, d'autres échouent ; d'aucuns ont la bosse des affaires, quelques-uns ont du talent pour les arts, il y en a qui tournent en or tout ce qu'il touchent, d'autres n'ont jamais réussi à planter un clou droit ! Moi, je me classe dans cette catégorie qui a un peu de talent, qui met beaucoup d'effort et qui ne lâche jamais !

J'étais tenaillé entre deux engagements pour la fin de semaine du 13 mai. CFTM m'invitait à participer à *Jeunesse* animée par Jacques Salvail tandis que la compagnie Iberia m'offrait un siège sur son vol inaugural Montréal-Madrid. Comme le vol inaugural me permettrait de rencontrer des gens influents et que *Jeunesse* fonctionnerait encore la semaine prochaine, j'ai opté pour l'avion et un morceau de soleil en Espagne, l'espace de quelques heures seulement.

À mon retour, je ne sais pas par quel diable, déjà circule la rumeur de l'ouverture de mon troisième magasin de fleurs. Je visais le territoire de la Rive-Sud, mais je préférais taire ce projet : c'est toujours plus facile d'obtenir un local à un coût moindre. Autrement, les gens vous voient venir... Je dois concrétiser ce projet plus tard cette année, mais déjà des négociations sont en cours et semblent se diriger vers un heureux dénouement.

Ce qui était une rumeur au début de l'année prend forme de plus en plus : Châteauguay veut souligner mes quinze années de carrière. La date retenue : le mercredi 17 mai ; l'endroit : le restaurant Rustik. Deux amis s'occupent de l'organisation : Pauline Plouffe et Yvon Aubin. Les journaux annoncent qu'une trentaine d'artistes ont manifesté l'intention d'assister à la fête. Lorsque j'entre dans la salle du Rustik, il y a Danièle Dorice, Patsy Gallant et Johanne

Quinn... Comme pour la parabole de l'Évangile, les autres étaient retenus ailleurs. Par ailleurs, la salle était remplie à craquer de bon amis sincères qui ne venaient pas là « pour la parade des photographes ». Le joueur de hockey du Canadien, le grand Serge Savard, était de la fête avec Claude Saint-Jean, Jean-Claude Dumouchel, Yvon Aubin, pour n'en nommer que quelques-uns. Un journaliste présent soulignait l'événement par ses mots : « Louvain a su traverser toutes les modes, tous les styles et aujourd'hui, il est certes l'un des standards de la chanson. Lors de cet anniversaire, nous avons été étonnés de constater que peu d'artistes cependant se trouvaient sur les lieux pour lui rendre hommage. À l'exception de Danièle Dorice, Johanne Quinn et Patsy Gallant, aucun de ceux qui l'ont côtoyé de près ou de loin, ne s'y trouvait. Chose étonnante mais qui n'empêchera pas Michel Louvain de chanter plusieurs années encore... »

Pour être honnête, je dois dire que quelques amis artistes avaient téléphoné pour s'excuser. Surprenant... que tout le monde soit absent en même temps. Il y avait peut-être un gros « show » ailleurs... j'aurais dû y aller !

Sur le moment, pareille situation vous laisse un petit goût amer au fond de la gorge qui vous empêche de sourire complètement, puis vous oubliez... Pour être bien reconnu dans la foule, je portais ce soir-là une veste fleurie... très discrète mais visible à trente mille par temps clair ! J'ai connu ce soir-là des témoignages d'estime qui remplacent bien d'autres choses. Ma groupie numéro un était de la fête, Mme Isabelle Niquette et elle s'est permise une photo avec Danièle et moi. Il faut dire qu'elle adorait aussi la talentueuse Danièle Dorice et elle espéra longtemps nous voir descendre l'allée centrale de l'église bras dessus, bras dessous. Pour Danièle, c'est déjà fait dans la métropole américaine il y a cinq semaines... J'étais moi aussi dans la même allée centrale... mais cinq pieds derrière elle ! La vie est ainsi faite.

Tout en gardant au cœur les joies de cette fête, j'accompagne ma filleule Johanne à *Studio 11* de CBF lundi le 22 mai. Lyse Payette nous accueille avec son charme coutumier et ses astuces traditionnelles. Johanne se tire bien d'affaires, j'en suis fier. J'imagine un peu la joie d'un père de

famille qui se balade avec sa fillette artiste qui connaît le succès. Ce sont des émotions que je ne vivrai probablement jamais et cela sera une des rares grandes peines de ma vie.

Le vendredi 2 juin, c'est la dernière émission de la saison chez Boubou et j'y participe avec Anne Renée et Shirley Théroux. Ce chaud contact avec le public fait toujours du bien. Quelqu'un vous reconnaît, vient vous parler, échange des souvenirs, demande une chanson, requiert de vous un autographe que vous accordez avec un peu de votre cœur. C'est une vie merveilleuse que la mienne présentement. À ce dernier Boubou, nous nous amusons ferme puisque c'est la grande finale des sosies de Jacques Boulanger. Il faut dire que le champion était vraiment exceptionnel. Il aurait pu échanger le chèque de paie de Boubou à la caisse de la Place Desjardins et personne n'aurait découvert le subterfuge. Il était parfait ! Un peu comme on disait, à cette époque, de Réal Giguère.

Dans le cadre des *Beaux dimanches*, ce 4 juin a marqué le couronnement de Mademoiselle Québec 1972 à l'Expo-Théâtre, et ce, devant les caméras de la télévision d'État. Cette grande émission a pris l'allure des vrais couronnements. Spécialiste des variétés à grand déploiement, Maurice Dubois s'est surpassé ce soir-là pour donner au Québec un spectacle exceptionnel. La grande finale particulièrement se classait dans la catégorie des nuits fabuleuses des Valses de Vienne. Nous étions dix couples en scène : robes longues et tuxedos, décor exceptionnel et musique de circonstance, les plus belles filles et les représentants du sexe fort dans leurs plus beaux atours... Voilà l'image qu'on formait au moment pathétique du couronnement. Nicole Labonne était ma partenaire. Elle portait la double couronne de Mademoiselle Québec 1971 et Miss Radio-Canada. Autant de charme dans la même et seule personne, c'est un fait assez unique dans l'histoire de la beauté chez nous. Nicole était aussi doublée d'un talent de comédienne dramatique. Nous avons tourné ensemble des scènes fantastiques et passé des moments savoureux. Nos autres partenaires étaient Michèle Richard, Danièle Ouimet, Louise Turcot et Chantale Renaud. Du côté des mâles, il y avait une excellente brochette : Serge Laprade,

Steve Fiset, Robert Demontigny, Jen Roger, Jacques Boulanger et le père Louvain qui oubliait l'approche de ses 35 ans pour demeurer dans le courant d'air de la jeunesse. Cette production m'a procuré des joies intenses et s'inscrit comme un heureux moment de ma carrière.

Pour Geneviève Mercier, cette soirée marquait aussi un sommet dans sa carrière : elle recevait des mains de Nicole Labonne la couronne qui lui permettait de régner sur tous les cœurs des Québécois pour la prochaine année.

Le journaliste Jean Lafontaine décrit l'entrée en scène des « belles du Québec » : « Alors, accompagnées chacune de nos beaux hommes, elles font leur entrée en scène. Elles sont belles, mais ce n'est encore rien. Qui sont-elles ? C'est d'abord, au bras d'un très élégant Robert Demontigny, Christiane Bernier, professeur de français. Puis, accompagnée de Bruce Huard, Marguerite Blais, mannequin. Déjà le charme s'opère. Michel Louvain accompagne Louise Boileau, étudiante et mannequin. Guy Boucher entre avec une Céline Dubé assez impressionnante : une fille qui ressemble à la fois à Renée Claude, à Louise Forestier et à quelqu'un d'autre. Suivent Serge Laprade et Aniko Gaspar, chanteuse d'opéra... pourquoi pas ? Très jolie, et je n'exagère pas, une amazone de grande classe : Michèle Lafond au bras d'un Pascal Normand. Lise Leclerc, la Québécoise de Québec (je me répète à cause de sa chanson engagée dans... vous savez quoi) avec Steve Fiset, lui aussi de Québec. Mine de rien, Geneviève Mercier et Yves Corbeil font aussi leur entrée. Arrive Jacques « Boubou » Boulanger très fier de sa gentille Natalie Opariek... ils ne font que passer. Alors, sans trop savoir pourquoi, Michel Pilon fait son apparition. Il accompagne une finaliste, la plus jeune, la plus petite... (ça ne fait rien Michel!) mais non la moindre : Louise Savard. »

En relisant son texte aujourd'hui, je comprends mieux le journaliste. Il voulait rendre l'atmosphère qui était faite passablement de nervosité pour ses débutantes dans le grand monde. Pour les artistes qui les escortaient, il s'agissait de jouer les « jeunes premiers » tout frais... pour rester dans la note.

Le mercredi suivant, j'étais l'invité au nouveau disco-

club Baldaquin de la rue Saint-François-Xavier dans le Vieux-Montréal. Grâce au chef Maxime et au gérant Jacques Martineau, nous avons passé une excellente soirée d'inauguration. Le « nous » tient pour Ginette Collin et moi.

Les efforts coordonnés du maire de ma ville natale et de l'organisateur du Salon de la femme de Québec allaient bientôt me réserver l'une des plus grandes émotions de ma carrière. Peut-être direz-vous que je vis souvent de vives émotions, mais cette journée de fête civique à Thetford Mines cachait des surprises bien agréables pour « l'enfant du pays ».

Quand on m'a demandé de réserver le samedi 17 juin pour une fête dans la capitale de l'amiante, j'étais loin de me douter de l'ampleur que devait prendre l'allure des événements.

« Sois disponible de midi à minuit, les gens de la place aimeraient bien avoir l'occasion de jaser avec toi un peu. Quand tu viens à Thetford, on t'appelle le courant d'air... Comme le bonheur, tu ne fais que passer... »

C'est un peu en ces termes que les amis organisateurs m'avaient sensibilisé à la journée du 17 juin. Lorsqu'on m'a remis le programme de la fête, j'ai constaté qu'on s'était un peu « éjarré » comme on dit dans la Beauce. Dès le début de l'après-midi, une parade me promenait de par les rues de la ville, cette ville de mon enfance, de mes premières sorties, de mes premiers amis, de mes premiers chagrins, de mes premières chansons. Comme il faisait beau, contrairement aux prévisions de la météo, nous avons fait la parade, Michèle Richard et moi, sur le toit d'une voiture. Deux fanfares fournissaient la musique : l'Harmonie et les Cadets.

Les organisateurs s'étaient tracé comme ligne de conduite de monter une fête centrée plus sur l'amitié que sur la gloire. L'idée était excellente et l'ensemble des manifestations demeura dans ce ton. Lors de la réception à l'Hôtel de ville, Son Honneur le maire Louis-Philippe Boucher a parlé dans le même sens. Les autorités de la ville m'ont remis des cadeaux princiers : boutons de manchettes en or, des appui-livres taillés dans un bloc d'amiante. Seul le Premier Ministre Trudeau en avait reçu de semblables avant moi. Quel

honneur! J'ai signé le Livre d'or pour la troisième fois. Un hommage a aussi été rendu à mes parents; des fleurs pour ma mère qui nageait dans l'euphorie totale.

Le soir, le spectacle anniversaire a été présenté devant 3 500 personnes. Plusieurs amis artistes étaient de la distribution. Depuis le Père Gédéon jusqu'au jeune Michel Pilon, il y avait de la variété en passant par Julie Arel et Guy Boucher. L'ex-annonceur de CKAC Georges Whellan qui faisait alors carrière à la télévision de Sherbrooke agit comme présentateur. Entre les numéros qu'il annonçait, il trouvait le tour de placer des « hauts faits d'armes » de ma carrière. Au nombre des artistes invités, je crois que c'est Muriel Millard qui a remporté le plus de succès personnel. Elle m'a confié avoir été très émue de l'ovation qui a marqué son entrée en scène.

Michèle Richard a connu aussi le délire de ses admirateurs. C'est une grande professionnelle que les gens de Thetford ont applaudie ce soir-là, eux qui l'avaient vue des centaines de fois comme « petite fille de Ti-Blanc » à la télévision. Mon trio préféré, Los Tres Compadres, a ajouté une belle teinte exotique à la fête avec ses costumes colorés et ses mélodies de soleil.

Mon frère André Roc m'a précédé dans le spectacle et lui aussi a bien réalisé que les gens de notre ville natale l'aimaient beaucoup. André a présenté des numéros de classe et l'on sentait bien son professionnalisme. Il était tard dans la nuit lorsque j'ai pris l'affiche. Un journaliste du *Progrès de Thetford*, dans son compte rendu, m'a rendu un hommage qui voile à peine son enthousiasme.

« Plein de charme, particulièrement en voix, et toujours fidèle à lui-même, Michel Louvain choisit d'interpréter ses succès actuels et un pot-pourri de ses anciens « hits » avec beaucoup de goût. Son magnétisme jugé irrésistible, il y a une quinzaine d'années, ne semble pas avoir perdu de sa force. Le chanteur n'a pas besoin de faire beaucoup de gestes pour susciter la réaction du public. Sa voix douce et chaude, son physique agréable, ses chansons langoureuses font mouche à tout coup dans le cœur des dames d'un certain âge et même celui des plus jeunes... »

Un peu plus loin, le journaliste touchait un point qui m'a fait plaisir lorsqu'il disait qu'en quinze ans, le changement majeur de Michel Louvain, c'est qu'il soit resté tel qu'il était au tout début. Il poursuivait : « C'est quand même un exploit que d'avoir traversé autant de bouleversements et d'être toujours resté chef de file. La rage psychédélique, le rock et la mort des cabarets n'ont pas réussi à ternir la popularité du chanteur de charme typiquement québécois qu'il était devenu. Michel Louvain est un pilier de la chanson sentimentale au Québec et il durera aussi longtemps qu'il le voudra car son public ne se dément pas... on l'a vu samedi soir dernier ».

J'avoue humblement que je suis bien fier de cette fidélité indéfectible d'un public qui n'a pas cessé de grandir avec les années. J'additionne les générations; les dames qui écoutaient mes premiers disques sont devenues grands-mères et ça continue. C'est merveilleux d'avoir une si grande famille!

Au cours de cette journée exceptionnelle dans ma vie, la présence d'un homme est presque passée inaperçue. Une photo à l'Hôtel de ville, une mention dans un discours, puis c'est tout. Je veux parler de mon ami Saint-Georges Côté qui avait fait le voyage de Québec pour être présent à côté du « maigrichon » qu'il avait lancé il y a quinze ans. Saint-Georges Côté avait posé envers moi un geste très gratuit lorsqu'on s'est connu en 1958. Il m'avait entendu chanter, il croyait que « ça ferait très Québec » d'avoir un visage nouveau à l'écran et il m'avait invité. Pour moi, ce fut le grand début. Sans cette performance du 3 mai 58, ça m'aurait pris combien d'années pour réussir à sortir de l'anonymat? Il m'arrive encore aujourd'hui de me poser la même question et toujours, aucune réponse ne me surgit au cerveau. Sur le plan carrière, Saint-Georges est un nom que je garderai éternellement au chapitre de la gratitude. Lorsqu'il est décédé, je l'ai appris sur le tard, il était déjà parti pour le voyage à sens unique. Je suis certain que là-haut, il a fait découvrir à saint Pierre des voix qui attendaient leur « jour » depuis deux éternités. Saint-Georges Côté, c'est plus qu'un homme pour moi, c'est le tremplin de ma carrière.

Pendant tout ce temps à Montréal, de mauvaises plumes

avaient sali du papier : Louvain se fait fêter et il n'aura pas la gratitude de dire merci à son public au Gala Méritas qui aura lieu le même soir que sa fête. C'était faux. Le Gala eut lieu le 25 juin et j'étais là lorsque la grande petite Janine Sutto devint notre Miss Télévision. Yvan Ducharme dorait son blason avec le titre de Monsieur Télévision tandis que les découvertes de l'année Claudine Chatel et Jacques Salvail faisaient tourner toutes les têtes.

C'est avec beaucoup de plaisir et de satisfaction que j'ai présenté le Méritas pour la meilleure production de variétés à Tex Lecor et Claude Taillefer *Sous mon toit*. Ma première Reine Béatrice Picard occupait le podium avec moi. Que de moments historiques pour moi ! C'est une autre soirée qui s'est terminée avec le réveil des poules. D'aucuns avaient pris la direction du Musée d'art contemporain pour fêter. Moi, j'étais dans la bande qui avait opté pour la discothèque Baldaquin. J'étais en pays de connaissance puisque j'avais inauguré ce club quelques semaines auparavant.

La semaine suivante se vit à un rythme diabolique : j'inaugure le jeudi 29 juin ma troisième boutique de fleurs. Cette fois, je ne suis pas parmi les invités, c'est moi qui invite... les préparations sont plus longues. La boutique est installée au 1412, boulevard de Montarville à Saint-Bruno et notre objectif est de servir la Rive-Sud de Montréal. Une femme sensationnelle occupe le poste de gérante : Rosette Donnini. Lors du cocktail d'inauguration, je reçois des fleurs... qui ne viennent pas de chez moi. Quel culot !

Les cérémonies terminées, je passe à la maison ramasser ma musique en feuilles, quelques costumes de scène, deux costumes de bain et « houp la frontière » américaine et je mets le cap sur Wildwood au New Jersey. Les répétitions avec l'orchestre, les éclairages, l'installation à l'hôtel et voici déjà le premier spectacle au Rainbow Club. À cet endroit de villégiature, Pierre Lalonde fait figure de pionnier comme le Père Marquette sur le Mississipi... En 1966, Lalonde y avait chanté et depuis, il y était retourné souvent. Nous marchions dans sa trace. J'occupais la scène du Rainbow du 1er au 10 juillet, puis plusieurs artistes de chez nous suivaient, dont

Steve Fiset qui avait comme présentateur notre nouveau Monsieur Télévision Yvan Ducharme.

Cette première expérience au Rainbow se classe parmi mon album de bons souvenirs américains. Je travaillais tous les soirs, mais le jour Monsieur Soleil s'occupait de ma dolce vita. J'ajoute aussi que j'ai posé sur cette plage plus souvent que tous les culturistes réunis pour le concours de Monsieur Amérique à Atlantic City, située à quelques milles d'ici... En vacances, les gens du Québec adorent se retrouver ensemble pour discuter, boire et s'amuser. Lorsqu'ils découvrent où vous «crêchez» sur la plage, chaque jour vous êtes assailli pour des séances de pose ou d'autographes... Et pourquoi pas? Quand vous êtes du métier, vous appartenez aux gens, ils vous le rendent bien.

Dès mon retour à Montréal, mon agent Pierre Brousseau m'informe que mes services sont réclamés pour deux autres semaines «au bord de la mer». Impossible d'y retourner, je suis «booké» jusqu'au 10 septembre sans interruption. Ça sera pour l'an prochain... si Dieu nous prête vie!

À cette raison, j'ajoute ma fête... qui sera soulignée le samedi 15 juillet. Et puis il y a CKLM qui m'a promis une «Journée Michel Louvain» si j'accepte de passer quelques heures sur la Plaza Saint-Hubert au car de reportage de la station. Les journaux ont rapporté que 5 000 personnes étaient venues me voir à cette occasion. À la radio, tous mes disques y passaient et sur la Plaza, je distribuais des bouquets de corsage aux dames. De midi à trois heures, les animateurs Jacques Marchand et Robert Arcand m'ont littéralement gâté en ondes: les interviews, la musique, les commentaires, les invitations... C'était un feu roulant animé et attisé avec bonne humeur.

Immédiatement après ce bain de foule, je prends la direction de Ville Mercier pour mettre une dernière main aux préparatifs du garden-party de ce soir. Son Honneur le maire Richard Sutterlin a confirmé sa présence ainsi que des dizaines d'amis. Le temps s'annonce fort menaçant mais, après l'orage de l'après-midi, il semble bien que le reste de la journée sera épargné. Du moins, on l'espérait... Cet anni-

versaire, mon 35e, a été ponctué d'incidents qui varient du grandiose au déroutant. En fin d'après-midi, les premiers invités se pointent. Ils seront plus de 200 autour de la piscine dans quelques instants et la fête promet d'être des plus joyeuses.

Pour créer un peu d'ambiance exotique puisque nous attendons la visite du consul du Mexique, un énorme sombrero en fleurs flotte au centre de la piscine. Il a été confectionné par mes artistes avec des centaines d'œillets roses et rouges. À l'entrée du jardin, un «15» en fleurs rappelle aussi l'anniversaire de ma vie de chanteur.

La belle Michèle Richard nous arrive avec une autre toilette qui fera loucher tous les hommes du party. C'est un costume de sultan... qui n'avait rien d'insultant. On y voyait merveilleusement sa nouvelle taille de guêpe. Michèle a ce don de reprendre la taille qu'elle veut, au moment où elle le désire. Muriel Millard porte une de ses vaporeuses robes de soirée qui flottait dans la brise du couchant. Mariette Lévesque était ravissante de même que Danielle Bachand et plusieurs autres. Des amis de la carrière étaient au rendez-vous : Serge Laprade, Pierre Brousseau, Guy Boucher, etc...

La pianiste Denise Cloutier et ses musiciens sont en place et je remercie les gens avec un petit tour de chant. On croit que j'ai orchestré un feu d'artifices pour accompagner mon numéro. Hélas non, ce sont les éclairs qui barbouillent le soir d'été... puis les nuages crèvent et c'est la flotte. Nous rentrons les tables du buffet qui sont déjà détrempées. La pluie a frappé sans crier gare. La fête continue de plus belle à l'intérieur et la discussion tourne autour des «actes de Dieu» qui ne sont imputables à... personne! Quelqu'un qui nous avait déjà laissé le « bonsoir et merci », nous revient avec cette phrase désormais célèbre : « Nous avons dansé sous un ciel menaçant, mangé sous la pluie et resté dans la boue... »

En effet, le terrain de stationnement où plusieurs douzaines de voitures sont garées, est détrempé et de nombreuses autos s'y sont enlisées. La dépanneuse de M. Aubin a besogné dur cette nuit-là... sans enlever la gaieté dans cette fête marquée par quelques «actes de Dieu».

Alors que le jour se lève déjà sur Ville Mercier, moi je

m'endors en pensant à quelques « messages » que des invités m'ont passés au cours de la réception.

« En changeant de compagnie de disques, le succès est plus certain. Trans-World s'est moqué de toi depuis un an... »

« Je te vois très bien dans le cinéma. N'attends pas trop tard. Tu dépasses 35 ans... »

« Bonne nuit Louvain. Repose-toi bien. À ton âge, ça prend plus de repos! »

Le lendemain redevenait une journée comme les autres, où il faut se faire violence un peu pour aller travailler et reprendre le boulot. À Saint-Gabriel, au Manoir de Brucy, au Domaine de la Picardie, et l'été passe trop vite.

Avec son *Émission impossible*, CKVL attire l'attention du milieu artistique. Dirigée par le trio Hélène Fontayne, Jacques Matti et André Robert, l'émission présente un artiste qui offre à l'encan un objet personnel. Au prix de vente, la station ajoute le double qui est versé à des œuvres de charité. J'y vends un magnifique chandail qui pourra à lui seul, réchauffer toute une famille.

Même si l'horaire est chargé, je prends le temps de vivre et de m'amuser. À l'invitation de la journaliste Carmen Montessuit qui a fondé la Confrérie des Cancers avec Claude Girardin et Georges Seltzer, je participe à la deuxième réception de l'Ordre. À la discothèque « Le marquis de Sade », nous sommes quatre cancers à être intronisés : Renée Martel, Guy Boucher, le plus bel homme du Québec, Guy Parent et moi-même. On nous remet notre signe du zodiaque signé de l'artisan Marcel Bronsard. Le professeur Henri Gazon s'acharne à répéter à Renée que Guy « ce n'est pas l'homme qu'il lui fallait »... On s'amuse bien.

Mon juillet se termine avec une participation à *Bonne soirée* à CFTM, le dimanche soir 30 juillet. Je travaille avec Clairette, Isabelle Pierre et quelques autres, le tout présenté par Réal Giguère.

Les journaux m'apportent des nouvelles moins bonnes au sujet de ma petite Johanne. Toute une tempête se déchaîne autour d'elle, de son dernier disque, de son gérant Maurice Collin. Récemment, plus de 6 000 personnes assistaient au stade de baseball de Québec au lancement de son

disque *Une maman et Popsy*. Elle a été proclamée mascotte officielle des Carnavals de Québec, le club local.

Certains journalistes reprochaient au gérant Maurice Collin d'avoir négligé Montréal dans la promotion de la carrière de la petite merveille et de n'avoir dépensé que 350 \$ pour la réalisation du deuxième 45 tours de Johanne. En fait, les frères Collin soutenaient qu'ils avaient investi 67 000 \$ sur la jeune chanteuse. De tels débats publics ne sont jamais de nature à aider la publicité. Au contraire, ils marquent un direct au cœur de tout agent de promotion et annonce souvent le commencement de la fin! En lisant ces lignes, ça m'a fait de la peine. Pauvre petite, elle est bien loin de ses quinze ans de carrière.

À Montréal, la vie du «jet set» connaît une autre inauguration. L'homme d'affaires Lucien Jutras, celui dont la publicité disait : «Ne jetez pas vos vieux meubles, faites-les rembourrer », vient de décider de «rembourrer» les gens eux-mêmes en ouvrant une salle à dîner au 1160, Sherbrooke est, sous la raison sociale «Le ranch à Willie». L'ouverture a vu la rencontre d'artistes et d'hommes d'affaires, depuis Me Frank Shoofey jusqu'au moyen Gérard Vermette qui portait en sus de sa taille le surnom de «gogo punch». Maurice Côté du *Journal de Montréal* côtoyait Claude Poirier, l'as-reporter, Léo Rivest, Émile Genest, Ben Nadeau de Loto-Québec. Sur le plan métier, la musique de cette nouvelle boîte était confiée à mes amis Margot Lefebvre et Rod Tremblay. Comme à chaque inauguration, on souhaite bonne chance au nouveau propriétaire, trois petits tours... et puis on s'en va.

Parlant de «petits tours», il faut vous dire qu'une rumeur vient de se confirmer dans mon cas. Je suis de la distribution du film québécois *Le p'tit vient vite* et les premiers tours de manivelle sont commencés à Montréal et nous sommes à la mi-août. Sur un scénario écrit par Yvon Deschamps, cette production québécoise de Mojack Films est réalisée par Louis-Georges Carrier. L'histoire est classique et bien de chez nous : il faut cacher une grossesse trop avancée. Mariée sur le tard, Denise Filiatrault accouchera avant les «neufs mois réglementaires» à nos traditions...

Deschamps y a incorporé le « bon boss » et la « job steady ». Moi, je suis un des prétendants de Carmen Ladouceur, notre Denise nationale. Une pléiade de vedettes de chez nous sont de la distribution : Janine Sutto, Hélène Loiselle, Denis Drouin, Juliette Huot, René Caron, Juliette Pétrie, Marcel Gamache, Fernand Gignac, Guy Boucher, Robert Demonigny et l'artiste de renommée internationale Magali Noël qui devient une infirmière fraîchement débarquée qui ne comprend pas un traître mot de notre « joual ». Les périodes de tournage ont été marquées par des scènes impossibles, des situations hilarantes. On s'est amusé ferme, croyez-moi.

En tournant les séquences avec Denise, je pensais à ma naissance à moi. Si, dans le film, le p'tit vient vite, dans mon cas, ça n'a pas été la même grossesse : ma mère m'avait porté plus de dix mois... Le p'tit se faisait attendre. Sauf pour quelques scènes extérieures, l'ensemble du film a été tourné dans le studio F de Télé-Métropole sur vidéo. Ce procédé a fait économiser près de 100 000 \$ aux producteurs. Il permettait aussi de sortir le film rapidement pendant que « le fer est chaud »... Cette production n'a mérité à personne une barge d'Oscars, mais elle nous a donné l'opportunité de toucher le cinéma... sans trop de risques tout en couchant à la maison tous les soirs ! La sortie du film : le milieu d'octobre si tout fonctionne normalement. Nous y reviendrons.

Je laisse de côté pour un moment « la vie d'artiste » pour m'occuper un peu de mes affaires. Nous sommes à la mi-août et depuis un an rien n'arrive pour moi du côté disque et pourtant, je suis lié à la compagnie Trans-World depuis le 13 août de l'an dernier. Si j'ai bonne souvenance, à l'intérieur de la même année, on devait produire un disque microsillon et un « 45 tours » en anglais. Mais c'est le néant pur et simple de ce côté-là. C'est un jeune et brillant avocat qui prend en main cette affaire. Il s'agit de Me Pierre Morneau qu'on dit être le fils spirituel de Me Raymond Daoust, le criminaliste célèbre. Le contrat a été résilié à l'aube du 14 août et je redevenais libre comme l'air. La première proposition sur ma table de travail : un contrat de Ciné, l'étiquette de Pierre Brousseau. Nous enregistrons dans les studios de RCA à Montréal *Il est trop tard maintenant*, un texte traduit de *Who's sorry now*, le

succès de Connie Francis. Le disque présente une face française et l'autre en anglais. L'avenir nous dira si la formule était heureuse.

Du côté de Radio-Canada, deux bonnes nouvelles nous arrivent. On reprend à l'écran le *Viva Mexico, Viva Canada* le dimanche 20 août puis on parle déjà d'un grand spectacle que produira Maurice Dubois pour les vingt ans de la télévision canadienne. Deux noms sont mentionnés pour faire partie de la distribution: le jeune René Simard et le « moins jeune » Louvain dans un décor d'un super-club des autographes. Le projet doit passer en ondes aux environs de Noël alors qu'on avoue qu'il « n'y a rien de bon à l'écran ».

Mon expérience de la « Journée Michel Louvain » le 15 juillet dernier à CKLM semble vouloir me rapporter des dividendes intéressants. Voilà qu'on me propose une émission dans la nouvelle programmation d'automne de cette station. Le tout Montréal artistique assiste à la conférence de presse du mardi 29 août à l'Hôtel Lasalle pour connaître les futures « voix » de la station: Lise Payette, André Daveluy, Edith Serei, Me Frank Shoofey, René Homier-Roy, Jean-Claude Lord et Michel Louvain. CKLM veut faire peau neuve et le président Roger Beaulu laisse au nouveau directeur des programmes, Serge Laprade, le champ libre pour réaliser ses objectifs. Aux noms déjà cités, il y aura les autres piliers de la maison: Roger Lebel, Mario Verdon, Yves Corbeil, Jean-Guy Moreau, Robert Arcand, Jacques Marchand, Robert Steingue, Jacques Beauchamp, Gerry Trudel et une armée d'autres personnages chevronnés. Nous entrons tous en ondes le lundi 4 septembre. Nous serons sur le « piton ».

Septembre me réserve à nouveau des émotions de toutes les saveurs. La sortie de mon premier disque sous étiquette Ciné n'est pas saluée avec un délire démentiel... Bien au contraire, les réticences sont très nombreuses. Dans *Photo-Journal*, on a écrit: « Il faudra toute l'éloquence et tout le savoir-faire dans tous les domaines de la publicité du confrère Pierre Brousseau pour vendre ce pauvre 45 tours dont il est responsable. Non ce disque ne nous offre pas du bon Michel Louvain, sa production est pitoyable tant par sa

qualité sonore que par son style qui date beaucoup. Quant au choix de cette vieille chanson de Connie Francis en français et en anglais, il n'est pas très très heureux. Nous sommes de ceux qui croient encore beaucoup aux chances de Michel Louvain, même en 1972 mais nous pensons qu'il était trop bien servi par Yvan Dufresne pour le laisser se retrouver dans des mains beaucoup moins expertes et surtout au flair beaucoup moins aiguisé.»

Cette critique a été, si je me souviens bien, la seule qui ait souligné la sortie du disque. Il fallait bien se rendre à l'évidence, les hautes places du palmarès ne porteraient probablement pas aux nues les accords de cette chanson dont le titre me laissait bien perplexe... *Il est trop tard maintenant...*

Quand rien ne fonctionne, il ne faut pas s'acharner. Je crois qu'il est mieux de jeter son dévolu ailleurs... Je me lance dans l'équitation. Les bêtes sont moins «bêtes» qu'on ne l'imagine. Le dimanche 24 septembre, je suis à un concours équestre à la Ferme Ducharme de Chambly. Pour encourager les jeunes, j'offre même deux trophées à la classe des juniors. Michel Desrochers et Léo Rivest complètent le trio de cow-boys avec moi. Nous nous en donnons à cœur joie. L'organisateur du Rodéo, Guy Provost, photographe du *Journal des Vedettes*, était secondé, par une belle équipe et par la Brasserie Molson comme commanditaire.

Le lendemain, je revenais les pieds bien sur terre, avant de m'envoler pour la Grèce. Ce n'est pas ma carrière de chanteur qui me poussait vers la Grèce mais mon métier de «mannequin professionnel»... Depuis que je participe à des défilés de modes, j'ai attiré certains regards approbateurs, sans doute, et me voici maintenant un expert! Pourquoi pas?

En janvier prochain, nous lancerons la mode grecque lors d'une semaine de manifestations culturelles et commerciales à l'Hôtel Bonaventure. Les armateurs de la Greek Line, les gens de la ligne aérienne Olympic et les représentants de l'Ambassade et du consulat de Grèce à Montréal sont les promoteurs de ces événements. Pour les fins publicitaires et aussi sur le plan purement pratique, il nous faut aller sur place pour les essayages. «Bel adon»... qu'on dit par chez

nous. L'automne est déjà froid au Canada et j'ai un goût fou de bronzer encore un peu avant l'arrivée de l'hiver.

Le tout Montréal artistique et journalistique avait été convoqué à un cocktail à l'Hôtel Berkeley pour souligner notre départ. D'autres détails importants sont confiés aux journalistes. Personnellement, j'apprends encore des choses à cette conférence de presse. Les défilés de modes auront lieu le 24 janvier au Bonaventure de Montréal et le lendemain au Château Frontenac de Québec « sous le haut patronage de l'Ambassade Royale de la Grèce avec le concours du Conseil hellénique de la mode et de la compagnie de navigation Greek Line et d'Olympic Airways ». Le président de ces soirées mondaines est M. Jean Riscalla. Nous présenterons les plus grandes collections des plus célèbres couturiers helléniques : Nikos et Takis, Yannis Travassaros, Athanasides, Tzvani, Calbari et Calypso. Je serais un parfait menteur si je vous faisais croire que je cite ces noms de mémoire. Il m'a fallu fouiller dans des notes de voyage jaunies par le temps.

Je faisais le voyage avec la journaliste Carmen Montessuit et la coordonnatrice de mode Gisèle Jean qui a tout arrangé. Après la réception au Berkely, un autre petit cocktail m'attendait à la maison. Pour une fois, Danièle Dorice était sur place avant moi... Au retour, panne sèche. Pendant que Carmen surveille l'auto, je pars à pied à la recherche d'essence avec un bidon « d'infortune ». Malgré ces avatars, nous arrivons à temps à l'aéroport et nous serons à Noël en même temps que tout le monde ! Danielle Ouimet nous attend à l'aérogare pour un dernier baiser d'au revoir.

Après une envolée transatlantique sans histoire, nous nous posons en douceur à Athènes. Et pourtant, nous étions particulièrement lourds. Tout au long de la traversée, nous avons été traités comme des rois. Au premier menu, champagne, caviar, saumon, langouste et châteaubriand. « Un petit peu de tout » aurait dit ma grand-mère. C'est ce que j'ai fait... quelques fois.

À l'aéroport d'Athènes, photographes et journalistes nous attendaient ainsi que l'attaché commercial de la Grèce au Canada, M. Constantin Haratsaris et le directeur de la

revue *Hellenic Fashion*, M. Georges Koutsoumbelis. Durant notre séjour, ils agiront en cicérones dévoués et fort savants.

Après notre installation à l'hôtel, histoire de prendre le pouls de la ville, nous descendons dans la rue comme de vrais touristes. À quelques mètres de notre hôtel, une dame m'interpelle et me demande un autographe! C'était une Montréalaise en vacances en Grèce. Que c'est difficile de voyager incognito! On m'a taquiné souvent durant le voyage à ce sujet.

Notre Gisèle avait voyagé avec Air France. La voilà qui nous arrive avec du retard et sans bagages. Durant l'escale à Paris, les valises étaient restées sur le sol français. C'est poétique, mais ça commence mal un voyage. Ou plutôt, voilà une occasion en or pour acheter une nouvelle robe de soirée.

Nos hôtes nous amènent dans un chic restaurant du Pirée pour le souper. Gisèle en profite pour « inaugurer » sa nouvelle robe... Au cours du repas, la discussion se promène du régime des colonels jusqu'à l'avortement et la liberté de la femme. Nous terminons la soirée dans une petite boîte typique du pays avec les chants et les danses traditionnels. À l'hôtel, je n'ai pas eu à me faire bercer pour m'endormir.

Je me lève à l'heure de la sieste. Les rues sont désertes comme à Val-Jalbert en automne. Ce matin, les filles ont assisté à des défilés de modes, et il y en a un autre à 17 heures. Moi, je joue le touriste connaisseur qui photographie les ruines avec les bons effets de lumière, les angles recherchés, tout le « kit » quoi. Une fois de plus, quelqu'un m'appelle par mon nom dans la rue. Ça devient une habitude? Les blagues sur le sujet ne tariront pas. Après le souper, nous assistons à une grande manifestation populaire. Je croyais au début que le régime venait d'être renversé... mais c'était la victoire du club national de soccer sur l'Italie. La foule fêtait dans les rues.

Je pourrais vous raconter mille et une aventures survenues en sol grec, mais je me contente de vous dire la sensation que j'ai éprouvée en gravissant les hauteurs de l'Acropole, cette citadelle de l'ancienne Athènes, chef-d'œuvre d'architecture. Dans ces ruines, on revit l'histoire des civilisations et de la démocratie. Et dire qu'aujourd'hui,

en bas de cette colline, la liberté n'est plus ce qu'elle était. C'est dommage, mais le soleil brille toujours et l'espoir est une flamme qui est difficile à éteindre. Heureusement!

Après les ruines antiques, je découvre les plages merveilleuses, le sable fin, le soleil de feu et la musique ensorcelante de la mer Égée...

Je reviens au pays la veille du lancement de notre film *Le p'tit vient vite* dans quinze cinémas du Québec simultanément. Je n'ai pu assister à la conférence de presse qui marquait la première du film. On m'a rapporté que cette rencontre d'information avait été «troublée» par l'arrivée de deux agents de la moralité. Il s'agissait en fait d'un truc publicitaire monté pour surprendre les invités.

J'apprenais aussi que notre *Viva Mexico* venait d'être acheté par la SSR (Télévision de la Suisse romande) et par la RTB (Radio-télévision belge). Les téléspectateurs français l'avaient vu grâce aux antennes de l'ORTF. Notre «spectacoleur» suivait donc la trace de l'émission *Quelle famille* qui a connu du succès auprès des téléspectateurs français, belges et suisses.

Durant mon absence également, le propriétaire du Café de l'Est, M. Dominique Mandanice s'est porté acquéreur de 50% des actions des Disques Ciné, la compagnie qui détenait les contrats d'enregistrement de Jacques Boulanger, Dominique Michel, Mariette Lévesque, Michel Pascal et de mon pianiste-arrangeur-orchestrateur Maurice Baril. Qui vivra, verra! Mes débuts avec cette compagnie n'ont pas été fulgurants. J'attends la suite.

Avec «ma» Johanne, je suis chez Boubou le premier novembre, puis le mardi 7, je participe aux célébrations du 26e anniversaire de CKVL, Verdun. Jack Tietolman fait les choses en grand. Les vedettes sont nombreuses au Salon Renaissance de la Place Westmount où se tient le party d'anniversaire. Même Georges Guétary et Paul Dupuis sont de la fête. Ce dernier pourtant n'est pas reconnu pour être des plus mondains.

Dans le carnet de la société artistique, un rendez-vous qu'aucune vedette ne doit manquer, c'est la présentation des nouvelles boîtes à musique — les juke-boxes — par la maison

Trans-Canada — Laniel Canada. MM. Gaétan Laniel et Jean-Paul Rickner sont nos hôtes. Au nombre des autres invités, il y a les principaux concessionnaires de musique au Québec. Ne pas assister à cette présentation, c'est comme aller à Rome et refuser d'être reçu par le Pape! Vous voyez le genre? Ces boîtes à musique diffusent à des milliers de copies tous nos disques à travers la province. Même dans l'humble gargote, vous retrouvez ces «guiboux» avec les succès du jour. Une partie importante de mes succès est attachée à ce mode de diffusion et je ne l'ai jamais négligée.

Le mardi à 9h au Canal 10, *Vedettes-Vérité*. Nous sommes le 21 novembre. Je tremble de tous mes membres. Je n'ai jamais aimé ce genre d'émissions où n'importe qui peut vous poser, dans l'anonymat le plus complet, au bout du fil, la question la plus stupide. J'ai toujours refusé d'y participer et me voici ce soir, dans le studio avec Jacques Matti et Françoise Faucher. Au dernier vivant les biens, on entre en ondes! Madame d'abord, c'est Françoise qui est sur la sellette. Toute calme, elle répond longuement citant à l'occasion des auteurs. C'est une femme de tête avant tout, une grande dame de théâtre. Elle ne se laisse pas émouvoir par les questions qui pleuvent.

À mon tour de jouer! Je porte le col roulé, je suis en tenue sport. Contrairement à ma collègue, j'entre dans les détails de ma vie, la fortune que j'ai dépensée en futilités, les pires souvenirs de ma carrière lorsque j'ai chanté à Paris, les cadeaux que j'ai reçus et que je conserverai jusque dans la mort... Ce fut une belle expérience, cette émission qui me faisait si peur.

Pour la dixième année consécutive, l'Association des pompiers de Montréal tiendra son Gala des orphelins. La date choisie : le dimanche 17 décembre aux Galeries d'Anjou et au Centre Maisonneuve. Paolo Noël et Boubou en seront les animateurs. Comme je le fais depuis la fondation, je suis au rendez-vous de l'amitié pour tous ces petits sans parents. Les manchettes diront que Louvain, Tex et Patof ont volé le show au Gala... Moi je répète que c'est l'amitié, la tendresse et le dévouement qui ont triomphé une fois de plus. La participation des jeunes est spontanée et tellement chaude. Ils

m'ont bien secondé dans les interprétations de *Kasatschock* et *Kalinka*. Le chef d'orchestre Léon Bernier devait bien tenir les cordons de sa formation pour éviter que le toit du Centre Maisonneuve ne vole en l'air...

Mon année 1972 se termine avec ma participation au gala du 20<sup>e</sup> anniversaire de la télévision de Radio-Canada, diffusé dans le cadre des *Beaux dimanches*. J'ai lu quelque part que l'administrateur de l'émission avait fait signer 749 contrats pour un cachet global qui dépassait 100 000 \$. Le 20<sup>e</sup> ans déjà a été un sommet dans les productions signées Maurice Dubois. Tous les grands noms de notre métier étaient de la distribution: de Jean Rafa jusqu'au petit Simard. Je me souviens de ces longues et si joyeuses répétitions avec Jacques Normand, Donald Lautrec, Jean-Louis Roux, Pierre Létourneau, Henri Bergeron, Gilles Pellerin, Martin Lajeunesse, Lucille Dumont, Claire Gagnier et le père Louvain... évidemment. Durant trois heures, ce grand show a fait revivre les dates importantes de l'histoire de notre télévision nationale: depuis les débuts et dans tous les domaines. Quand je serai vieux, ces souvenirs viendront meubler ma solitude et ensoleiller ma retraite! Qui dit mieux?

## Chapitre 39

### Un grand retour... sans avoir quitté

Ce que la vie est drôlement faite! Il suffit de produire un microsillon pour qu'on annonce votre grand retour. Mais je n'ai jamais quitté! D'ailleurs, comment quitter une carrière après quinze ans? C'est impossible, c'est accroché à vous comme la peau du dos.

En 1972, j'ai travaillé fort mais le succès n'a pas couronné tous mes efforts. Il faut bien laisser une partie du gâteau aux autres. C'est ordinairement ce qu'on dit quand on ne peut pas prendre tout le gâteau! Je suis arrivé à Noël en même temps que tout le monde, mais complètement crevé. J'ai travaillé jusqu'au soir de la messe de minuit dans mes boutiques de fleurs. Ça fonctionnait au pluriel.

Début de janvier 1973: dès le lendemain du Jour de l'An, et pour une semaine, je fais *Madame est servie*. C'est un excellent moyen de sortir de la maison et d'éviter les excès de table... si dommageables pour le tour de taille. N'oubliez pas que les vêtements grecs que je présenterai à la fin du mois ne sont pas extensibles...

J'ai tout un long-jeu à compléter et les délais sont relativement courts puisque le 13 janvier, je dois déjà être à New York depuis la veille pour m'embarquer à bord du S.S.

*Olympia* de la Greek Line en direction des mers du Sud. Encore une fois? Pourtant vrai! La marseillaise Danielle Oderra fait la même croisière et donnera aussi des spectacles pour les vacanciers. Ces joyeux passagers sont, entre autres, une délégation de 600 coiffeurs pour dames de la province de Québec. Vous imaginez facilement les parties qui se sont organisées durant cette balade entre Haïti, Nassau et Kingston en Jamaïque. Mon pianiste Maurice Baril servait d'accompagnateur à nous deux. Pour Danielle Oderra, la sœur de la mère supérieure Clairette, il s'agissait d'un retour au spectacle après une éclipse assez longue. Elle a été adorable durant toute la croisière et ses apparitions en public ont toujours obtenu le succès escompté.

Pendant qu'on avait laissé notre « rafiote » au large de Kingston, nous sommes descendus à l'Hôtel Sheraton et c'est là que j'ai fait connaissance avec Joe Frazier, le fameux boxeur qui devait perdre sa couronne des poids lourds deux jours plus tard aux mains de George Foreman. Au moment de notre rencontre, il se disait confiant de l'emporter mais il avait le regard lointain et un peu mélancolique, un peu du genre *Jamaica Farewell*...

Le temps est bon et nous bronçons merveilleusement sous le soleil des Antilles. Chaque escale donne l'occasion de découvertes de la part des touristes québécois. C'est tout un spectacle de les voir revenir sur notre paquebot de 23 000 tonnes avec toute la camelote des boutiques « authentiques pour touristes seulement ». Des tam-tams haïtiens, des chemises multicolores de Jamaïque, des œuvres d'art des Bahamas, etc... Quelle pacotille!

Nous entrons au sud de Manhattan le 22 janvier et rapidement je regagne Montréal par avion. Le travail m'attend: terminer le microsillon, préparer la parade de mode grecque et penser à la quatrième boutique de fleurs que j'ai l'intention d'ouvrir à Place Dupuis. Lors d'une clinique de la Croix-Rouge, organisée au début de janvier par CKLM, où j'étais invité avec d'autres artistes, j'avais été impressionné par les possibilités multiples de ce centre commercial. J'y signe un bail qui prendra effet dans quelque temps.

Voici qu'arrive le mercredi 31 janvier. J'occupe trois

fonctions bien précises : hôte et maître de cérémonie, mannequin et commentateur, chanteur et danseur. Il aurait mieux fallu dire six « jobs » le même soir. J'oubliais deux autres aspects de mon travail : metteur en scène et décorateur ! Cette soirée était réellement « la mode grecque vue et présentée par Michel Louvain ». N'allez pas croire que j'étais seul pour monter tout ce spectacle, mais, à la vérité, je vous jure que j'y ai mis la main et de très près. Le tout Montréal élégant était sur place de même qu'une foule de personnalités comme les gens de l'Ambassade royale de Grèce, du Consulat de Montréal, de l'Institut hellénique de mode et son président Jean Tsoponelli et le célèbre mannequin Alexandra. Le spectacle a été un feu roulant éblouissant de charme et de surprise. Du complet le plus classique jusqu'au costume du père grec — comme dans la chanson de Georges Moustaki — j'ai défilé au pas de course pour finir la soirée en même temps que tout le monde.

Au lendemain de ces bonnes performances, j'étais toujours très anxieux de lire les commentaires et les critiques dans les journaux. Le succès nous avait souri.

Notre Boubou national, comme tous les humains, méritait bien ses vacances et Radio-Canada imagina une formule de remplacement originale. Durant le séjour de Jacques à Antigua, des artistes allaient faire « à la manière de Boubou ». Pour se partager la tâche, Jacques Lepage, Michel Desrochers, Jen Roger, Guy Boucher et moi, sommes demandés. Je prends la relève le jeudi 8 février. C'est le moment « officieux » de lancer mon plus récent microsillon *Ma vie, c'est l'amour*. J'ai « cassé » quelques chansons en public lors de ce *Boubou*. La réception du public m'a semblé bonne.

Autre clinique de donneurs de sang. Cette fois, dans le hall des studios de Télé-Métropole ce lundi 12 février. Nous sommes plusieurs à y participer. Lorsque les photographes sont passés sur les lieux, Dominique Michel avait réclamé les soins de son infirmier en chef Louvain, sous les regards amusés d'André Lawrence et Jacques-Charles Gilliot, mon ex-réalisateur de *Formi... formidable*. L'objectif de 650 chopines n'a pas été atteint : seulement 573 bouteilles... « Ça

n'a pas de bon... sang!» ont titré les journaux.

À Québec, c'est carnaval et selon la coutume maintenant «antique et solennelle», je m'y rends pour les célébrations. L'occasion m'est donnée d'assister au couronnement de la duchesse de Champlain, Diane Foisy, en présence du président de son duché, M. Léo Leduc. Que les gens de Québec ont le tour de se divertir.

Au retour du Carnaval, Molson et Ronald Corey m'invitent à lancer mon récent long-parcours à leur salon. La cérémonie bien arrosée a lieu le lundi 19 février. Le concepteur de mon album en profitait pour lancer trois autres disques le même jour: *Dis-moi pourquoi* de Daniel Richer, *Je suis revenue* de Danielle Pelletier et *Pour vivre ensemble* des Margeans.

Pour en revenir à mon disque, les orchestrations étaient signées Maurice Baril. Guy Rhéaume et Gaétan Desbiens étaient les ingénieurs du son dans les studios de RCA à Montréal. Je crois que j'ai reçu plus de félicitations pour la pochette du disque que pour les refrains. Les journaux n'avaient pas passé sous silence que plusieurs vedettes «d'autrefois» n'occupaient plus le palmarès. J'étais dans la même brochette que Donald Lautrec, Pierre Lalonde, Renée Claude, Ginette Reno et Isabelle Pierre. Mais pour ma part... je faisais un retour! Disait-on.

Mon ami Jean-Pierre Bertrand présentait son troisième Salon de la femme de Québec pour une période de six jours en avril. Lancé en 1971 avec 50 000 entrées, le Salon doublait ce chiffre cette année. Nous étions au Pavillon des congrès du Parc de l'Exposition et Mme Émilie Allaire agissait comme présidente d'honneur. Plusieurs autres artistes de Montréal figuraient au programme avec moi, comme Yolande Guérard, Karo, un jeune ténor de charme Mario Maltais et Michel Pilon qui a célébré ses 18 ans au Salon sous les projecteurs du canal 10 qui était venu tourner quelques scènes pour Télé-Métropole. Le chroniqueur André Robert animait un genre de *Toute la ville en parle* et voulait présenter des images du Salon aux téléspectateurs de la métropole.

Je présente aussi la mode masculine de la maison Realdo au salon Auto-sport de Québec et une jolie brune

m'escorte pour la circonstance; il s'agit de Judith Côté.

Durant le Salon de la Femme de Chicoutimi, deuxième édition, du 24 au 29 avril, je réponds à une invitation de la station CKRS de Jonquière pour une entrevue. À ma sortie du studio, des manifestants entourent ma voiture. Je quitte en vitesse... pour apprendre qu'il s'agissait de piqueteurs en grève depuis une centaine de jours. On m'avait bien caché le pot aux roses, sans quoi je n'aurais jamais mis les pieds dans cette station de radio en lock-out. Après un communiqué du syndicat, l'affaire resta lettre morte et personne ne m'en voulut par la suite. Du moins, je l'espère.

Dans mon journal intime, je note quelques faits divers qui sont survenus à cette époque. Entre autres, le dixième anniversaire de vie artistique du pianiste Jean Berthiaume qui tenait l'affiche au Motel Métropole du propriétaire Jacques Corbeil, l'ouverture de ma quatrième boutique de fleurs à Place Dupuis la semaine avant Pâques, l'invitation qu'on m'offre d'écrire ma vie. Ma réponse est claire: « Je ne suis pas intéressé. Quand je serai plus vieux, on verra bien... » Vous le voyez bien, il n'y a que les sots qui ne changent pas d'avis...

Comme je prépare mon été 73 et mes vacances en même temps, c'est toujours bien agréable de joindre les deux, je lance un concours pour me trouver des serveuses pour le Club Québec où je passerai l'été. Grâce à cette formule gratuite, le propriétaire de la boîte de Wilwood, M. Tony Vangeles s'est rendu à Montréal pour sélectionner huit de nos beautés québécoises et sept étudiants de l'Université McGill, qui agiront en qualité de barman.

Un peu après la Saint-Jean-Baptiste, je plie bagage et mets le cap sur l'Atlantique. Aux abords de Wildwood, ma surprise est grande. M. Vangeles a fait confectionner un immense panneau-réclame pour annoncer ma venue au Club Québec. Pas un visiteur ne pouvait le manquer! J'installe donc mes quartiers-généraux à l'angle 18<sup>e</sup> avenue et Surf et c'est de là que je vais articuler ma stratégie de combat. Le *French Power* s'imposera en force à Wildwood ou bien mon nom est personne... comme dans le film. Depuis le maire de la place, S.H. Anthony Catanese, jusqu'au dernier Québé-

cois, on va prendre la douce habitude de passer quelques soirs par semaine à mon club. Après avoir embauché du personnel québécois, on vendra des produits québécois. Mes démarches aboutissent : on vend de la Molson, de la Labatt et des cigarettes Du Maurier. Les Québécois ne seront pas étrangers ici : ils sont chez eux. Et tous les soirs de l'été, du 29 juin au 5 août et peut-être jusqu'à la fête du travail, on va s'amuser ferme au Club Québec. Un spectacle de deux heures ne me faisait pas peur ; l'essentiel, les visiteurs étaient heureux et chantaient en chœur les succès de Louvain.

Un jeudi soir, ça fonctionnait rondement jusqu'au moment où tout le personnel s'arrête et s'apprête à envahir la scène. Je me suis dit : les Québécois apportent ici une vieille tradition de chez nous, la contestation ! J'étais « dans le champ de patates » cent milles à l'heure. C'était ma fête. Ils m'apportaient un gros gâteau qui cachait une bouteille de champagne ! Nous étions le 12 juillet et j'avais 36 ans.

Ce Club Québec, j'en ai fait ma cause personnelle. Depuis la sonorisation jusqu'aux éclairages, de la propreté des lieux jusqu'à l'entraînement du personnel, je voyais à tout. Pour les frères Vangeles, j'étais membre de leur famille. À une journaliste du *Photo-Journal*, Yolande Bergeron, Tony Vangeles dira un soir :

*« Michel is so wonderful, and we love him so much that we feel he is a member of our family... We don't want to lose him ! »*

C'est un beau témoignage que je garde précieusement. Inutile de dire que mes services étaient déjà réservés pour l'été prochain. Beaucoup d'amis personnels sont venus à la mer cet été-là et passaient quelques soirées avec moi. Michel Jasmin de CJMS accompagnait la journaliste Yolande Bergeron pour un reportage sur « le malheur qu'on faisait dans les parages ». Un autre soir, Ginette Reno était dans l'assistance. À un moment donné, elle provoque le « standing ovation ». Je la revois encore debout, me criant :

« Louvain, tu l'as l'affaire ! »

Cette soirée-là, après une longue séance de signature d'autographes, une réception avec la superbe Ginette, un brin de causerie, et au dodo ! Il y a de ces nuits où le sommeil est

lent à venir, comme un film, on repasse la journée et la soirée. On revoit les gens heureux qui applaudissent, qui semblent contents de leur soirée... Comme Chevalier, je me redis cette phrase: «Si je vous ai fait passer une belle soirée, vous en retour, vous me faites passer une nuit bien agréable parce que dans ces moments-là, on entre chez soi avec l'impression qu'on a bien fait son métier. Et c'est ça qui compte dans la vie.»

Avec le départ des derniers vacanciers, on replie bagage et c'est le retour... en vacances. Je me retire en Floride avec les frères Vangeles et nous préparons nos plans pour l'été prochain.

À mon retour, je constate que la Boutique de fleurs à Saint-Bruno n'atteint pas les objectifs visés. Au lieu de laisser traîner une situation boiteuse, je mets la clé dans la porte. Je pourrais donner plusieurs raisons à cette fermeture: une seule est suffisante, c'était trop loin et peu pratique pour mes visites pastorales!

Est-ce que je vous ai déjà dit que je n'aime pas «les sanglots longs des violons de l'automne»? Les coloris de l'automne sont fameux, mais pas les pluies. Pourquoi alors demeurer au pays? À cette question, je réponds par une croisière... Mais oui, le club très sélect des restaurateurs de l'Amérique a nolisé le *France* pour une croisière dans les mers des Antilles à l'occasion de son congrès annuel. C'est une croisière gastronomique, s'il vous plaît! Attention aux excès de table. Qui a dit que la table a tué plus de monde que l'épée? Du premier au 13 novembre, je me prélasser sur le *France* qui vogue vers les Îles Vierges. Quelques spectacles, des rencontres avec des personnalités, des chefs célèbres, de la bonne bouffe et du soleil à plein. Quel beau métier que celui que je fais!

Je renoue avec l'atmosphère du cabaret en rentrant de croisière. Je fais une longue fin de semaine au Bout-de-l'Île à l'Hôtel Vannini, complètement au fond de Pointe-aux-Trembles, à la 100e avenue. C'est un peu olympique cette performance de deux spectacles par soir. Je sors de scène complètement trempé et je dois ranger ce complet pour quelques heures et lui payer une visite chez le teinturier.

Plusieurs croyaient que je portais un complet différent à chaque spectacle par vanité... c'était plutôt par nécessité!

Jean Duceppe, un des monuments de notre théâtre national, a animé *Pierre, Jean jasant* et j'y fus invité quelques fois. Ce vendredi soir 16 novembre, il était question de *Charbonneau et le chef*. L'invité de théâtre était Jean-Marie Lemieux, celui qui a personnifié si bien Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau, le «sacrifié du système» au temps de Duplessis. Quant à Jean Duceppe, il a sorti Duplessis de sa tombe... tellement il avait réussi à camper intégralement ce personnage. Durant l'émission, les échanges entre Duceppe et Lemieux m'ont laissé un profond souvenir de deux hommes de théâtre qui venaient de reculer le cadran du temps d'une génération. Quant à l'autre invité, Me Hector Grenon, il nous a ramenés plus loin dans le temps avec un exposé savoureux sur «les lois désuètes». Jen Roger et moi étions les autres invités pour meubler le côté variétés.

Je reviens chez Boubou, aux Galeries d'Anjou, le mercredi 21 novembre avec Lyse D'arcy qui avait chanté «pour moi» à Wildwood; nous échangeons de bons souvenirs de cet été 73 où nous faisons la pluie et le beau temps de la côte Atlantique! Renée Martel et le grand Ovila Légaré complétaient le menu de l'émission.

C'est comme un besoin intérieur: j'ai le goût de faire encore du cabaret, formule que j'avais peu à peu délaissée pour des spectacles plus dans le genre Gala, Club Date, Croisière. De temps en temps, je sens ce besoin de rétablir un contact plus humain, plus chaleureux avec mon public. C'est un excellent moyen de faire sa propre évaluation aussi. Je n'ai pas besoin, comme les politiciens, de savantes maisons de sondage pour savoir comment va ma carrière. Dans le cabaret, les gens sont au naturel... un petit verre aidant, on vous dit vos quatre vérités.

De plus, la technique de la télévision si raffinée et perfectionnée peut faire que l'artiste oublie les rudiments de son métier. Il ne faut surtout pas «se rouiller». Le cabaret me permet justement de prendre des bains de foule et de faire le point sur ma carrière, le choix de mes chansons, de mes costumes, etc... Au fond, c'est le public qui juge, c'est lui qui

a le dernier mot. De notre côté, nous vivons pour plaire... et devons plaire pour vivre! La phrase n'est pas entièrement de moi, mais elle est d'autant plus vraie que je l'ai expérimentée bien des fois.

Début décembre, je suis au Café du Nord, complètement au bout du boulevard Pie-IX. Pour *Vedettes en direct* du 4 décembre, le présentateur Pierre Chouinard, le frère de l'autre, ajoute son esprit aux chansons de Claude Valade et à mes refrains.

L'association des pompiers de Montréal avait mis en doute ma participation au onzième Gala des orphelins puisque plusieurs projets de croisière «flottaient» dans l'air... Ce rendez-vous annuel avec les orphelins, je ne voulais pas le manquer pour «une terre en bois debout» comme disait mon grand-père. J'y étais avec une foule d'autres artistes: Boubou et Paolo dirigeaient le spectacle et nous étions à leur disposition au moment utile. Une fois de plus, j'ai vu dans les yeux de ces enfants au regard si pur, cette lueur de bonheur et d'espoir. Il n'y a pas de plus grand salaire pour un artiste que cette vision de joie chez ces tout petits.

Comme un habitué de la maison, je suis de retour chez Boubou le 19 décembre, mais cette fois pour chanter en grec. Jusqu'à date, j'avais dans mon journal des «Boubou» en français, en anglais, en italien, en espagnol, en portugais. Suite à mon voyage en Grèce et aux parades de modes grecques, Boubou m'avait fait jurer d'y revenir avec une chanson grecque... dédiée à Melina Mercouri. Une promesse, c'est une promesse! Je ne suis pas en politique pour faire trois élections avec la même promesse de bâtir le même pont!

La vieille 1973 se termine en douceur... mais avec un paquet de projets pour l'an nouveau. Le premier en liste: remplacer Boubou — j'en ai pris l'habitude, je suis presque de la maison — et mon partenaire sera Guy Boucher. L'ami Boulanger sera absent du pays du 26 décembre au 10 janvier prochain avec la femme qui partage sa vie depuis sept ans, Nicole Nevers, maintenant script-assistante à son émission.

À l'an prochain!



## Chapitre 40

# J'aurais donc dû

N'allez pas croire que ce chapitre est destiné à brailler un «dix onces». C'est simplement une constatation que je fais à chaque fois que je connais plus de succès au sud du 45e parallèle qu'au nord de ce dernier. Au cours de 1974, à plusieurs reprises, j'ai travaillé aux États-Unis et ça semblait plus facile qu'au Québec. Chaque fois, je me répétais la phrase célèbre : j'aurais donc dû... opter pour une carrière américaine alors que j'étais encore «jeune et beau»...

Je l'ai déjà dit : probablement que j'ai été mal conseillé ou tout simplement pas conseillé du tout. Toutes les fois que mon métier m'a conduit aux U.S.A., le succès semblait au rendez-vous. En analysant le programme de l'année 1974, je me rends bien compte d'une vérité : si j'ai gagné mon pain au Québec, j'ai payé mon beurre avec les cachets américains.

Au début de janvier, puisque je suis un habitué du programme, on me demande de remplacer notre Boubou national... qui est encore parti vers les mers du Sud. J'alterne avec Guy Boucher. Les journaux diront que je suis moins

nerveux, que l'émission se déroule bien, que je pourrais un jour remplacer définitivement Boubou et une longue querelle de papier commence entre les journalistes chroniqueurs pro-Boulangier, les pro-Boucher et les pro-Louvain. Radio-Canada laissait filer le conflit dans l'espoir de mieux connaître l'opinion des gens. Je n'aimais pas ce genre de «lutttes fratricides». Pour certaines personnes, le débat était alimenté par l'un des trois «princes» aspirant à la couronne. Une autre dimension s'ajoute à la discussion lorsque Jacques, à son retour, annonce qu'il ne veut pas brûler son image et a l'intention de se retirer... Ma façon de me retirer du dossier, c'était de quitter le pays. J'accepte un engagement de deux semaines au Motel Suez de Miami Beach dans le cadre d'une promotion menée par Hélène Fontayne et Jacques Matti de CKVL. Notre Miss Music-hall, Muriel Millard voyageait avec moi... et 250 personnes auditrices de la station de Verdun. Les cocktails alternent avec les réceptions, le plaisir danse avec la gaieté, et le «ciel se marie avec la mer». Pourquoi pas?

De retour à Montréal, le 6 février, je travaille à nouveau avec «le diable musicien» Pierre Nolès. Il a conçu l'idée d'une série *La grande kermesse western* et ses trois premiers cow-boys seront Pierrette Beauchamp, Jen Roger et Louvain. Une première coupure en 45 tours doit précéder le lancement du microsillon. On prédestine à cette fonction *La plus belle femme du monde*, traduction de *The most Beautiful Girl in the World*. Comme on me reproche d'être encore absent du palmarès depuis deux ans, c'est ce que les journaux rapportent et il faut croire les journaux, j'espère que la plus belle femme du monde va réussir à se tailler une place de choix dans les hautes sphères du hit parade.

Je participe à deux *Boubou* en février le 11 et le 21, mais le 21 s'inscrit dans une classe à part puisque c'est la 500e édition de Boubou et quelle fête de famille on a fait. Tout le monde a mis la main à la pâte: des scripts jusqu'aux réalisateurs. Pour Jacques, cette 500e doit être encore bien gravée dans son cœur pour plusieurs raisons... puisque l'émission l'a poussé de surprise en surprise. Au moment de la répétition avant la mise en ondes, seulement un artiste était

arrivé: Michel Louvain. Avant de commencer l'émission, Jacques avisa la direction que, dans pareilles circonstances, il ne pouvait répondre de la qualité de l'émission. À midi et trente, il commence nerveusement à chanter le thème, puis le «allo, allo» et l'interview d'une présidente d'un groupe. Cette dame lui arrache le micro des mains et se lance dans une déclaration interminable... Jacques n'a jamais reconnu en cette personne Christiane Larin, chef de ses recherchistes, tellement elle était fardée et maquillée. Pendant ce temps, les autres recherchistes envahissent le plateau et interprètent une chanson à la plus grande déconfiture de Jacques. Tout le long du spectacle, Jacques a été baladé de surprise en surprise car non seulement ses recherchistes ont donné une chanson, mais aussi ses scripts, ses chefs d'orchestre et ses réalisateurs. La seule présence sur laquelle Jacques pouvait se fier, c'est celle de sa compagne Nicole Nevers qui y est allée de son refrain.

Après l'émission, comme j'avais été le seul artiste invité, les rumeurs ont commencé de plus belle: Michel Louvain succédera-t-il à Jacques Boulanger?

Le 23 février, je présente *La plus belle femme du monde* à *Jeunesse*, puis je prends la direction de Toronto avec une autre belle femme talentueuse: Danièle Dorice. Nous devons participer à l'enregistrement de quatre émissions de la série *Everything goes* pour le compte de Global TV et une chaîne américaine. Nous partageons la distribution avec Frankie Layne et Norm Cosby.

Je pique une pointe vers le Motel Hélène de Québec pour remplacer à pied levé Julie Arel, tombée malade subitement puis je participe à un amusant *Pierre, Jean jasant*. Nous sommes invités en paires: Danièle Dorice et sa soeur Denyse Angers, Anne-Marie Provencher et Jean Guénette du film *Bingo* de Jean-Claude Lord et les deux petits frères Poulin de Thetford, André Roc et Michel Louvain. Cette émission du vendredi 15 mars s'est avérée un feu roulant de bonne humeur, d'humour et de rappels de souvenirs cocasses.

Puis me revoilà au centre d'un autre conflit engendré par la mesquinerie. Le sacro-saint comité d'audition de CJMS-

Mutuel vient de décréter l'anathème contre *La plus belle femme du monde* et faisait monter sur les autels en vue de sa canonisation le disque de Dick Rivers : *Si elle te disait oui*. Les deux disques s'étaient inspirés de l'original américain.

Dans cette histoire, ce qui m'a semblé le plus « fendant » c'est que Mutuel m'avait lancé avec fracas en « nouveauté » et voici qu'il se ravise lorsque le français Dick Rivers fait surface avec sa toune. J'étais furieux et même je pétai le feu ! Non pas que je sois xénophobe (je viens de trouver le mot dans mon Larousse), mais je crois que Radio-Mutuel manquait le bateau avec sa politique de sélection. D'ailleurs, Jos Public avec son gros bon sens avait relégué CJMS loin en deuxième place, derrière le poste de base qu'est CKAC. Ça, c'est un jugement de valeur beaucoup plus sérieux que le verdict de quelques bonzes intouchables qui n'ont pas grimpé bien des gammes dans leur vie !

Dans ma colère, une sainte colère mauve pâle comme dirait probablement le Capitaine, je n'étais pas ultra-doux pour la « gang de la rue Berri ». Voici un extrait de ma colère : « ... tu te forces pour faire du bon travail mais t'es fini si un Français fait la même chose que toi, car on choisira encore le Français. Ils ont toujours été comme ça. Ils jugent eux-mêmes. Tu as quelques « experts » et pseudo-experts autour d'une table qui décident de ce que le public aimera. Ils ne consultent jamais ce public qui n'a rien à dire, pour lequel ils n'ont même pas de respect. »

Plus loin dans ma déclaration aux journaux, je me disais même « écoeuré du métier » et je menaçais de me retirer prochainement... La colère est toujours mauvaise conseillère. Je me disais dans le fond : « S'ils n'aiment pas une chanson du disque qu'est-ce que ça sera à la sortie du microsillon ? » Mon disque western est lancé en même temps que celui de Jen Roger. La pochette nous montre avec des chapeaux de circonstances... et en avant toute, pour la kermesse !

Pendant que la guerre gronde dans les officines de Mutuel, je retourne au soleil et je chante au Motel Suez du 20 mars au 2 avril. Là, il y a des gens qui m'apprécient et savent me dire bonjour avec un sourire. Et puis, il y a le soleil qui contribue à faire oublier bien des tracasseries administra-

tives. On me rejoint au cœur de la Floride pour me parler de projets pour l'été 1974 à Wildwood. Là aussi, j'ai reçu un accueil formidable.

Selon le propriétaire du Motel Suez, même si l'engagement d'artistes canadiens lui crée quelques difficultés avec l'Immigration américaine, l'expérience en vaut la peine. Bob Lucas se dit prêt à reprendre l'affaire l'an prochain. L'idée de cette entreprise avait germé dans le cerveau de Huguette Levert, une Québécoise qui a déjà travaillé à l'agence André Norman à Montréal. Elle connaissait bien la cote des vedettes du Québec, mais elle avait également le poulx des gens de chez nous en vacances. Comme plusieurs ne sont pas bilingues, ils aiment bien trouver des spectacles qu'ils comprennent. D'où l'initiative de «faire descendre» des artistes du Nord. On parle déjà de contrat pour l'an prochain. Ça augure bien.

À mon retour, dans la deuxième semaine d'avril, je fais un peu de négoce au nouveau Dupuis, l'endroit même où j'avais vendu des fleurs dans le passé. L'ouverture officielle de la boutique, c'est pour bientôt.

Invité de Jacques Salvail à *Jeunesse*, le dimanche 21 avril, je participe avec le jeune Michel Stax et le troubadour moderne Michel Fugain. À trois «Michel», ça swing au pluriel.

Au carnet mondain, je note le 40e anniversaire d'existence du célèbre restaurant Piazza Tomasso. Les frères Tomasso nous déroulent le tapis rouge pour une réception digne de leur établissement.

Au début de mai, c'est l'inauguration d'un restaurant ukrainien, La Steppe, et je m'y rends avec notre prince des annonceurs, Roger Baulu. Nous échangeons d'excellents souvenirs et faisons bonne chair.

À l'occasion du dernier *Boubou* de la saison, j'assiste à la présentation du Trophée Olivier Guimond à Jean Duceppe. L'hommage du public souligne la contribution de l'artiste le plus sympathique dans ses fonctions.

Pour sa millième heure de vol, j'accompagne le reporter Denis Niquette au-dessus de Montréal puis sa mère nous invite à souper. Sa mère Isabelle est justement cette groupie

qui me chérit tant depuis quelques années et qui signe Mammy II lorsqu'elle m'envoie des albums de photos pour mes archives. Le soir même, 17 juin, je participe à l'inauguration du Château Martineau à Valleyfield. Robert Vachon redonne vie à ce château qu'on disait hanté et qui couvrait ses cendres depuis longtemps.

Avec Marthe Fleurant, quelques personnalités et des journalistes, je quitte Montréal à destination de Témiscaming à bord d'un vol nolisé de Nordair. Nous allons inaugurer le moulin de papier Tembec. Le beau monde politique se félicitait de l'événement : Réal Caouette, Kevin Drummond, Marcel Prud'homme. À les entendre parler, ils avaient tous le mérite de la cérémonie. Les travailleurs de la forêt et les employés d'usine sont demeurés les ignorés de la fête... de même que les journalistes qui ont dû se faufiler à la table d'honneur pour pouvoir manger.

Au retour à Châteauguay, aux petites heures du matin, je prépare mes bagages pour la plage et le spectacle. Je serai de retour à Wildwood pour un mois du 25 juin au 21 juillet. À mon départ, la santé de mon père m'inquiète passablement. Soudain son état de santé se détériore et il est transporté aux soins intensifs de l'hôpital Laval de Québec. Âgé de 64 ans, papa est à sa retraite depuis deux ans et l'ennui semble sa principale préoccupation. Il fait partie de cette génération d'hommes actifs qui ne peuvent pas s'asseoir cinq minutes sans se sentir coupable d'inactivité. Je prends donc la direction de l'Atlantique un peu à reculons. Quelques fois par jour, je téléphone pour obtenir les derniers bulletins de santé.

On m'appelle à Wildwood pour commenter la mort du réalisateur Jean Claveau de CFTM-TV. Cette nouvelle me bouleverse totalement. Jean n'avait que 45 ans, c'était un travailleur et l'un des piliers du 10 depuis l'ouverture. Ses derniers séjours à l'hôpital, son opération à cœur ouvert nous avaient donné la frousse, mais ça semblait se replacer dernièrement. Jean a été retrouvé mort dans son appartement, victime d'une crise cardiaque. Il est parti seul, lui qui aimait tant la joyeuse compagnie des camarades de travail. Nous avons travaillé ensemble. Je le respectais beaucoup, il

connaissait son métier à fond, il m'a donné de précieux conseils. Incroyable, un départ si rapide!

Après les plages de l'Atlantique, je décide de travailler dans les centres de villégiature du Québec pour le reste de l'été. Je serai plus proche de Thetford, au cas où...

*Notre paradis* est un nouveau titre que j'enregistre sur l'étiquette « Le diable musicien ». Le 45 tours sort des presses à la fin de juillet. Ma mini-tournée du Québec me conduit à Saint-Eustache, à Saint-Gabriel de Brandon. Au Manoir du Lac, je donne 14 spectacles en sept soirs. Les nouvelles de Thetford Mines sont plutôt sombres. Étrange coïncidence, mon ami Fernand Gignac travaillait ici, il y a quelques semaines, et avant de monter en scène, on lui a annoncé le décès de son père.

« Les archives du disque québécois » lancent un super-microsillon avec 21 de mes anciens succès. J'ai eu un drôle de sentiment en apprenant cette nouvelle. Quand vous entrez dans les archives, ce n'est pas parce que vous rajeunissez. Les années passent... c'est plutôt nous qui passons dans le corridor des ans.

Il semble bien que les mauvaises nouvelles ont pris le chemin de chez nous. Pendant que je visite mon père à l'hôpital où il vient de subir une grave rechute, deux de mes cousins se tuent dans un accident d'auto lors d'un voyage dans les Laurentides. Nous paradons du salon funéraire à l'hôpital. Ce n'est point gai à la maison, vous pouvez me croire. Durant ces journées d'épreuve, j'ai admiré le courage de maman qui voyait là la volonté de Dieu.

Entre deux séjours en Estrie, j'entre à Montréal pour le travail et les affaires. Ma petite Johanne Quinn refait surface avec un nouveau 45 tours : *Dany* et *Le roi du Rock*. Plusieurs avaient prédit sa disparition, d'autres l'avaient souhaitée, mais elle tient bon et continue sa petite carrière.

Je fais *Les Coqueluches* du 19 septembre avec Melody Stewart. Avec un tel nom, sa voie était tracée dans la musique. Au fait, je n'ai pas dit un mot de l'émission *Les Coqueluches* à l'antenne depuis le début de septembre avec le duo L'Heureux-Boucher. Cette nouvelle formule semble

plaire à toutes les dames qui s'arrachent les billets pour assister à ces émissions.

Le prestigieux paquebot *France* sera retiré des mers. C'est la nouvelle-choc de septembre. Comme si j'en étais l'armateur, plusieurs me demandent mes commentaires à la suite de la publication de cette primeur. La seule alternative pour moi : c'est d'accepter l'offre qui vient de m'arriver du bateau de croisière *Maxime Gorki*... Avec le départ du *France*, c'est toute une époque qu'on va amarrer au quai de Saint-Nazaire, en France; l'ère des géants des mers est révolue.

En écoutant les palpitants matches de la série Canada-Russie, le samedi 5 octobre, quelle ne fut pas ma surprise d'entendre aux intermissions, directement de Moscou, des chansons d'artistes canadiens: Aglaé, Danièle Dorice et Louvain! Pour ma part, il s'agissait de vieux disques comme *Buenas noches* et *Lison*. Ma voix n'a pas été assez forte pour aider l'équipe nationale à remporter la victoire. Il faut dire aussi que c'était un vieil enregistrement!

L'ami Boulanger revient à la télévision nationale avec des spéciaux *Monsieur B* qui seront vus et entendus dans le cadre des *Beaux dimanches*. Je fais partie de la distribution du premier numéro avec Renée Martel, Alain Dorval, Sabina Lory et Los Calchakis, un charme à entendre. C'est l'émission du 6 octobre.

Café du Nord, Montréal. Pendant que je négocie des contrats pour l'hiver 1975, je me tiens à Montréal ou tout près. *La Presse* du samedi 12 octobre donne le programme des artistes du Motel Suez avec cette note : « Faites coïncider vos vacances avec votre vedette préférée ». Les chambres du Suez ne coûtaient à cette époque que 7 \$ par personne durant la « grosse saison ». Roméo Pérusse, Norman Knight, Rose Ouellette et moi occupons le calendrier du 21 décembre au 13 avril. Il y en avait pour tous les goûts: à partir des histoires grivoises jusqu'aux ballades sentimentales, de la dernière blague comique jusqu'à l'ultime succès du disque.

Cette publicité lancée, je continuais mon travail au cabaret. Cette fin de semaine du 19 octobre, je suis à Saint-Eustache. Comme tous les jours, j'appelle à la maison à

Thetford et je n'obtiens aucune réponse. Ils sont partis... probablement.

Au cours de la répétition de l'après-midi, les musiciens sont d'une gentillesse peu ordinaire avec moi, même si je suis plus nerveux que d'habitude.

Mon amie Thérèse Riopel qui habite Saint-Eustache m'a invité à souper. Il y aura plusieurs amis. Au cours de l'après-midi, sa fille Ginette m'offre une balade en moto. Nous allons par monts et par vaux dans la campagne. Je sens bien autour de moi, au retour, un certain empressement, un surcroît de gentillesse, on m'offre un verre, puis un autre. Lorsque je m'inquiète des nouvelles de Thetford, la conversation dévie rapidement. Chaque fois que je veux téléphoner, il y a quelqu'un en ligne.

Après le souper qui a été joyeux et fort détendu, j'occupe les appartements de Thérèse pour me préparer au spectacle que je donnerai dans une couple d'heures. Soudain, j'aperçois un téléphone libre dans la chambre. Je place un appel à Thetford... j'avais des vibrations inquiétantes. C'est ma sœur Thérèse qui est au bout du fil.

« Comment, on ne t'a pas prévenu ? Oui... Cet après-midi à 3 h 45... »

Je suis demeuré sidéré, immobile, complètement parti hors du temps. Mon père Ernest n'était plus. Je devenais orphelin. Thérèse Riopel, réalisant qu'elle avait laissé son téléphone branché dans la chambre, entre en coup de vent pour retirer l'appareil. Il était trop tard...

Tous les gens de mon entourage avaient appris la triste nouvelle au cours de l'après-midi et la consigne était : on le mettra au courant après le spectacle. D'ici là, pas un mot. D'où l'attitude un peu bizarre de tout le monde envers moi.

Je suis resté dans ma loge jusqu'au moment du spectacle. Tous les gestes, tous les moments, tous les souvenirs de mon père ont défilé devant moi. J'étais écrasé par la douleur. Mon père m'aurait probablement dit :

« Ce n'est pas parce qu'on perd un mineur dans une galerie souterraine, qu'il faut fermer la mine ! »

J'ai rapaillé tout ce qui me restait d'énergie et de courage et je suis monté en scène. Les clients de l'hôtel ignoraient le

drame que je vivais. Il m'est venu l'idée de chanter *Ne t'en va pas, je te dis adieu*. Durant la chanson, j'ai littéralement craqué. Écrasé sur le piano de Maurice Baril, j'ai vidé le trop-plein de mon cœur, puis je me suis excusé auprès du public leur expliquant l'événement de l'après-midi. Les 600 personnes ont compris mon message.

Dès le lendemain matin, je quittais Châteauguay pour Thetford Mines. Aux salons Lavallière, le tout Thetford a défilé devant mon père depuis S.H. le maire Boucher jusqu'au plus humble mineur. Le maire de Châteauguay-Centre, M. Sutterlin est aussi venu. Les télégrammes, les gerbes de fleurs, beaucoup de témoignages de mes confrères de travail!

Les derniers moments au cimetière ne sont pas prêts d'être oubliés. C'est pénible à vivre et aujourd'hui, même avec le recul des années, je suis très ému par ces souvenirs.

Mais la vie doit continuer pour les vivants et le clan des Poulin s'est regroupé autour de maman. À la mesure de nos capacités, nous avons tenté de lui procurer le réconfort nécessaire dans ces heures si difficiles.

Rentré à Montréal après cette lourde épreuve, je me remets au travail. Durant *Les Coqueluches* du 28 octobre, on apprend que Boubou devient le parrain du Douzième Gala des Orphelins qui sera diffusé le 8 décembre prochain. Je promets à tous d'y être cette année encore. Je n'ai pas manqué un seul Gala depuis sa fondation il y a douze ans.

Quelques jours plus tard, mon nom est mentionné en Cour provinciale. Les faits établis devant le juge Paul Verschelden sont les suivants: Pierre Nolès aurait signé la chanson que j'ai endisquée *Pourquoi donc as-tu brisé mon cœur* et le véritable auteur serait Normand Turgeon. L'ami Pierre devra verser les redevances de 1 740 \$ au collègue Turgeon, et l'affaire est close.

Pour me remonter le moral, j'accepte une autre croisière dans les Caraïbes. Embarqué le 2 novembre avec une centaine de personnes gagnantes d'une promotion de CKVL, je donne quelques spectacles à bord du *Michelangelo*. Le capitaine Narcisso Fossati aurait pu remplacer le capitaine Stubbing de *Love Boat*, tellement il a été aimable pour tous

ses passagers. Nous avons navigué jusqu'à Saint-Martin, île perdue dans les Antilles et divisée entre la France et les Pays-Bas. Muriel Millard a voyagé quelques jours incognito parce qu'elle était l'invitée mystère pour un concours entre les passagers. Imaginez Muriel habillée comme tout le monde... pour ne pas se faire remarquer!

En mettant les pieds à Montréal, au retour de voyage, mes secondes étaient comptées. J'inaugurais deux boutiques de fleurs. Ma première boutique déménageait au 3666, boulevard de la Concorde à Laval, le mercredi soir, avec Janine Sutto comme présidente d'honneur et le samedi 16, chez Dupuis, j'ouvrais officiellement la boutique numéro trois celle-là même où j'avais fait des affaires sporadiquement. Ma mère était à mes côtés pour ces cérémonies.

Immédiatement après mon engagement au Manoir des Rapides dans la Gatineau, je rentre à Montréal pour remplir une promesse d'honneur : le Gala des orphelins. Durant plus de deux heures, les enfants ont oublié qu'ils étaient seuls au monde. Tous les participants étaient costumés : j'étais Monsieur Bonbon. Il va sans dire, durant ma chanson, j'ai distribué des friandises dans la salle. Le spectacle était féérique. Marthe Fleurant en Pierrot, Jacques Salvail et Patrick Zabé en Dupont et Dupont, Serge Laprade en Pirate souriant, Gaston L'Heureux en Roi Tonton, Christine Charbonneau en Fée des étoiles, etc... Radio-Canada avait mis le paquet pour éblouir les petits orphelins.

Je ne serais pas totalement honnête avec mes lecteurs si je ne parlais pas de *Fesses*. Entendons-nous bien, il s'agit d'un disque. J'admets volontiers que c'était une quêtainerie monumentale. Je voulais « choquer » un peu les gens de la censure après les incidents de *La plus belle femme du monde*. Aussi, certains disaient que c'était la suite logique de *Tes mon amour, t'es ma maîtresse*. Le disque a connu une très brève carrière, il va sans dire... et c'était tant mieux.

Avant de terminer l'année, un autre petit geste de charité pour me faire pardonner mes *Fesses*. Une évocation de deux heures à l'Institut Pinel. Le dimanche 19 décembre à 2 heures, nous sommes au rendez-vous avec orchestre et vedettes. Michèle Richard, Willie Lamothe, Julie Arel,

Pierre Labelle, Roméo Pélusse et les musiciens sous la baguette de Jimmy Davis. Yvan Ducharme dirigeait le spectacle qui a été retransmis par CKLM le jour de Noël. Il me semble qu'on respire mieux de ce côté-ci de la barrière.

## Chapitre 41

# J'habite un pays sans frontière

Au fur et à mesure que j'avance en âge, je réalise qu'avec la musique comme passeport, j'habite un pays sans frontière. L'an dernier, j'ai grimpé presque autant sur des scènes américaines que canadiennes et mon intention ferme pour l'avenir : continuer dans la même direction. J'aurai 38 ans cet été et je ne renonce pas encore aux nouveaux défis. Autour de moi, surtout quand je chante en Floride, j'entends des gens rêver tout haut de retraite fleurie dans le Sud. Comme j'adore le soleil, j'y ai pensé souvent à cette retraite bien méritée, à l'ombre d'un palmier, sirotant un fraîche limonade, en écoutant des vieux disques de mon époque. Pas les miens, quelle horreur !

Pour tester vraiment et honnêtement les possibilités de vivre dans le Sud pour une retraite, rien ne vaut l'expérience personnelle. Aussi, en ce début de 1975, je séjourne neuf semaines en Floride, le tout entrecoupé de courtes visites à Montréal pour le métier et les affaires.

Je vous assure qu'on s'habitue facilement à la belle vie... Pas de pneus d'hiver, pas de calcium, pas de pelletage

d'entrées de garage, pas de manteaux de poil, de tuques, de mitaines... Seulement une lotion quand on s'est endormi au soleil!

À quatre artistes, nous avons occupé la scène du Motel Suez de décembre à avril; là-dessus, je prenais neuf semaines en trois séquences de 5, 2 et 2 semaines. Histoire de changer le menu!

Les Québécois en vacances — c'était près de 80% de notre clientèle — savent s'amuser et ne demandent qu'à se «faire embarquer dans le party». Et Dieu sait que nous avons eu des célébrations pour tous les motifs et, je m'en confesse, souvent pour aucune raison valable!

Un de ces soirs, j'étais bien bas. Durant la journée, on m'avait volé ma voiture dans le stationnement de l'hôtel. Entre les deux spectacles, j'étais assis au bout du bar, l'air piteux, les yeux dans le vague. Je cherchais une solution pour remplacer mes cartes de crédit, mes «papiers officiels» et tout le tralala. Soudain, le barman me sert un verre de la part «du monsieur qui est assis avec la dame là-bas». Je l'en remercie d'un signe de la main et pour toute réponse, il me lance:

«T'as l'air ben bête! Change de face pour le prochain spectacle ou bedon, tu vas vider la place!»

Je m'approche de sa table pour lui expliquer ma situation que je trouvais bien pénible. Il me dit tout de go:

«Y'a rien là, viens me voir après le show. On en reparlera mais d'ici là, change de face...»

L'homme était dans la cinquantaine à peine, son teint cuivré m'indiquait qu'il vivait dans le Sud mais son accent demeurait typique du Québec malgré les expressions américaines qui émaillaient son discours. Son épouse est une charmante personne qui aime rire et qui cache dans son regard un esprit fort taquin.

Avec cette manière d'encouragement, j'aborde mon deuxième spectacle avec plus de fougue et de bonne humeur. Les gens s'amuse et moi aussi. Sur les derniers applaudissements, mon inconnu de tantôt est toujours à sa table et me fait signe de me joindre à son groupe.

Les présentations sont faites sans cérémonie. Nous prenons une consommation tout en jasant de tout et de rien.

Puis à l'heure du départ, il me dit :

« Monte avec nous, viens nous conduire à la maison et tu garderas le char le temps de régler tes problèmes. »

Et cette nuit-là, je suis entré à l'hôtel au volant d'une Mercedes. Le nom de mon « bienfaiteur » écrit sur un bout de papier avec son adresse. Il s'agissait de Marcel et Marielle Cantin, originaires de Victoriaville dans les Bois-Francs. Ils sont établis en Floride depuis une trentaine d'années et lui exerce la profession d'entrepreneur en construction.

Cette rencontre banale au bout d'un bar de Floride marquait le début d'une longue amitié qui dure toujours. Je ne peux mettre un pied en Floride sans arrêter chez les Cantin et eux, quand ils piquent une pointe dans le Nord, Châteauguay demeure le premier arrêt. Je suis devenu le deuxième fils de la famille. Quelques années plus tard, alors que je présentais Marcel à l'un de mes collaborateurs, ce dernier lui demanda :

« Vous avez prêté votre Mercedes sans connaître ce chanteur plus que ça ? »

— Si je l'avais connu comme aujourd'hui, je la lui aurais jamais passée... »

Vous voyez le genre d'homme qu'est Marcel Cantin. Un pince-sans-rire hors pair. Il peut vous tricoter un bas de laine autour de la tête... et vous ne le verrez pas faire. C'est tout un numéro avec un cœur gros comme la terre. J'en reparlerai certainement puisqu'il m'a fait de nombreuses surprises durant ma carrière.

Lors d'un voyage-éclair à Montréal en mars, je fais *Les Coqueluches*. C'est le jour où mon amie Carmen Montessuit dévoilait les mises en nomination pour les prix Orange et Citron. Les gagnants du prix Orange mériteront cette année un voyage en Tunisie. (Je fus le premier prix Orange en 1964-65) Le délégué commercial de la Tunisie, M. Ferid Mouldi assiste à l'émission pour parler de son pays tandis que les sœurs Angers — Danièle et Denyse — chantent avec moi. On a vu ma nouvelle tête à la télévision et les journaux de la semaine suivante portaient un nouveau débat : « Êtes-vous pour ou contre la nouvelle tête de Louvain ? » Il n'y avait pas de quoi battre un chat. Dans le Sud, il m'arrive à l'occasion, de demander au coiffeur de me faire une permanente... Le

mot le dit : c'est permanent ! Après les journées à la plage, à la piscine, les cheveux reviennent à leur position idéale sans avoir à passer par le peigne. Voilà !

La compagnie Sélection se lance dans la musique de chez nous en produisant un coffret de 9 disques avec 66 interprètes québécois. Je suis évidemment du nombre avec les Lautrec, Leyrac, Martel, Renée, Michel, etc... La sortie de ces albums m'a moins surpris que les Archives du Québec ! Je fais un *Appelez-moi Lise* le 26 mars et je retourne en Floride pour mon dernier engagement de deux semaines.

À la mi-avril quand je suis entré au pays pour l'été, le printemps m'accompagnait au Café du Nord, probablement l'un des rares cabarets où le public était si attentif durant un spectacle. C'est un charme de travailler devant une salle aussi respectueuse de son invité.

En mai, je prends mon rôle de fleuriste au sérieux ! Durant trois jours, je donne des démonstrations pour le grand public. Ma foi, ce n'était pas si mal. Depuis le temps que je travaille dans les fleurs, il faudrait être gauche des deux mains pour ne pas réussir ! Ces cours, je les donne au Campus de Pont-Viau, dans un foyer à Châteauguay et au centre-ville, chez Dupuis. Le samedi 17 mai, CKAC dévoile sa nouvelle programmation d'été et l'on annonce un « spécial » avec Louvain. Le dimanche suivant, Danièle Dorice me demande d'être son invité spécial pour le Gala de fin d'année de ses élèves. Les enfants ont littéralement volé la vedette dans ce spectacle à la Polyvalente La Madeleine à La Prairie. Une centaine d'enfants en scène, c'est bien du petit monde ! Pour le professeur Danièle, après avoir dépensé une tonne de patience, elle récoltait ce soir-là deux tonnes de satisfaction tellement c'était excellent. Chapeau Danièle, le Music-hall te revaudra ça un jour !

*Les Coqueluches* du 27 mai sont consacrées aux fêtes de la Saint-Jean sur le Mont-Royal. Lise Payette, la présidente était entourée d'Yvon Deschamps, Ti-Jean Carignan, Louise Forestier, André Gagnon, Serge Laprade, Andrée Boucher, Véronique et moi. Les célébrations commençaient le 20 juin pour se poursuivre jusqu'au soir du 24 ; une centaine d'artistes étaient au programme. Avec sept autres chanteurs, je donnerai le 23 juin *Le spectacle de charme*. Puisque nous

sommes dans l'Année internationale de la femme, il faut bien les gâter un peu...

*Monsieur B en Tunisie*, voilà une manchette qui pique ma curiosité. En lisant l'article, j'apprends que Pierre Lalonde qui avait été pressenti pour participer à l'émission, s'est désisté. On me fait une proposition... que je ne pouvais pas refuser. Cette émission sera du genre *Viva Mexico* en ce sens qu'elle sera faite en collaboration avec l'Office national du tourisme tunisien et en co-production avec la Radio-télévision Belge.

On s'envole pour la Tunisie le vendredi 30 mai, jour des 36 ans de Jacques Boulanger. L'équipe : Michèle Richard, Diane Juster (qui revient tout juste de ce même pays, grâce à son prix Orange), Nicole Nevers, le réalisateur Maurice Dubois, Monsieur B et Louvain qui ne refuse jamais un voyage au soleil... même pour travailler. *Monsieur B en Tunisie*, c'est une émission exotique avec une chanteuse berbère, Souad Mahassen dans le décor de son pays, c'est Salwa Mohamed avec sa danse du ventre, filmée dans la médina de Tunis, c'est Jean Vallée, un auteur compositeur belge qui interprète *Des mots simples* et *Entre nous* en se promenant entre les dunes de sable et parmi les palmiers d'un oasis, c'est Diane Juster avec ses chansons *Hé ! le monde* et *Il fallait bien s'y attendre* dans le décor désertique de Gabès, c'est aussi Michèle Richard, plus belle que jamais, avec *Besoin de vivre* et *Le soleil sur la peau*, c'est Sabrina Lory, jeune tunisienne qui interprète *Alors, chante* sous l'éclairage naturel de son soleil à elle, enfin c'est Louvain avec une couple de chansons interprétées à Kairouan, ville réputée pour la beauté de ses tapis.

La Tunisie, c'est la beauté de l'Afrique du Nord, l'exotisme de ses souks bigarrés, les mosquées et les plages de sable blanc. L'émission est passée en ondes le 7 décembre, mais nous avons eu le droit à une première au cours de l'été, en présence de l'ambassadeur de la Tunisie au Canada, M. Taieb Slim. Les magnifiques images lui ont donné du vague à l'âme et il éprouvait de la difficulté à cacher son émotion lorsque l'éclairage du studio fut rétabli au niveau régulier. Nous étions rentrés de Tunisie vers le 20 juin, juste à temps pour les fêtes nationales.

Quelle température magnifique pour le *Spectacle de charme* : 32 degrés Celcius. Tous les charmeurs de ces dames sont en excellente forme : Gignac, Noël, Laprade, Boucher, Normand et Louvain évidemment. Sauf Fernand, tous sont en tenue sport. Par contre, un défi de coulisse m'oblige à chanter torse nu, en culottes courtes et pieds nus. Paolo, emporté par cette vague de « nudisme », se présente en scène le torse « recouvert » de sa médaille du zodiaque. C'est un vrai party et toutes les femmes présentes se sont payé notre tête plus d'une fois. Ces fêtes à la montagne marquaient un nouveau départ dans les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste. Le monde ordinaire redevenait « propriétaire » de sa fête nationale qui quittait les banquets officiels pour descendre dans la rue et grimper la montagne. Ces manifestations populaires voyaient battre le cœur de tous les Québécois. J'étais très heureux d'être associé à ce « vibrato » de toute une génération.

Vers la fin de juin, Jean-Serge Turcot de *Nouvelles Illustrées* me consacre un grand « papier » sur la carrière. Si la première partie de son reportage ressassait un peu du « déjà connu », la deuxième moitié présentait une interview qu'il avait intitulée : « Une belle histoire d'amour entre Michel Louvain et son public ». Cette page m'a plu beaucoup et j'ai failli en emprunter le titre pour ce volume. Il citait mes paroles :

« Le public d'un certain âge, ça c'est agréable. Eux, ils te regardent vraiment. Ils te demandent de vieilles chansons qu'ils aiment : ça me fait plaisir. »

Plus loin, je lui expliquais que j'avais résisté aux différentes vagues à la mode : « Je ne me suis jamais plié à la mode. J'ai passé à travers les styles : le twist, le go-go, le rock, tout ça passe. Moi je suis resté et je chante toujours ». Depuis cet entretien, d'autres styles ont voulu prendre le marché et ils sont disparus... et le père Louvain chante encore ! Grâce à une fidélité indéfectible d'un public au cœur si généreux, je poursuis une carrière bien remplie. Quand je m'arrête pour y penser, je deviens ému parce que je réalise la dette de reconnaissance que je dois à trois générations d'admiratrices.

Au cours de l'année, il m'a été donné de présider plusieurs manifestations dans le cadre de l'Année inter-

nationale de la femme. Au début de juillet, Claude Godin, l'oiseau de nuit de CJMS, recevait au Bar Horizon tout le personnel féminin de l'Hôpital de la Reine-Marie. Elles étaient nombreuses et fort charmantes. Quelques jours plus tard, les dames étaient invitées à Terre des Hommes. Une invitation particulière s'adressait aux secrétaires. Sur les coups de midi, Zabé, Demontigny et moi avons sérénadé ces charmantes personnes. Dans l'après-midi, Claude Dubois donnait cinq spectacles tandis qu'en soirée, l'ami Ferland complétait le programme avec un grand gala. Un feu d'artifices couronnait la manifestation.

Cette année, ma fête passe inaperçue ou presque. *Écho-Vedettes* titre « Masson et Louvain vieillissent ». Jean-Pierre, moins avare qu'on ne le croit, touchait les 57 ans tandis que moi, j'atteignais le cap de 38 et le journal ajoutait : « Il est donc plus vieux que Jacques Desrosiers qui vient d'avoir 37 ans. » Ah les commères !

En plus des engagements habituels, en août, je participe à trois Balconville. Le plus spectaculaire a ramassé 6 000 personnes en face de l'Hôtel de ville de Longueuil. Paul Vincent nous a damé le pion... en apparaissant vêtu d'une bure de franciscain !

Début septembre : Balconville à l'Expo de Québec et lancement de la programmation nouvelle de CJRP. Un avion nous transporte dans la Vieille Capitale. Le voyage d'aller, copieusement arrosé de champagne, s'est avéré plus bruyant que le retour alors que plusieurs vedettes étaient littéralement vannées.

Depuis cinq ans, je ne vous ai guère parlé de ma maison. J'en suis déjà à ma deuxième décoration... de fond en comble. Mais ce matin de la mi-septembre, j'ai un pépin. La fosse septique n'a plus l'appétit qu'elle a déjà eu... Il faut donc la localiser.

« C'est par là, j'en suis convaincu », de dire un voisin.

« Absolument pas, c'est juste ici. J'y étais quand ils l'ont installée il y a quelques années », de préciser un autre avec le geste à l'appui.

On creuse un peu partout comme pour une course au trésor. Mon parterre ressemblait à un terrain de golf où Gignac aurait pratiqué à ses débuts. En désespoir de cause,

durant l'après-midi, j'appelle les anciens propriétaires en Californie.

« Pour l'amour du ciel, voulez-vous me dire où se trouve cette maudite fosse septique ? »

— Hum, nous sommes à table pour le dîner. Ça va bien au Québec ?... »

J'avais complètement oublié le décalage horaire et j'interrompais leur repas avec mon problème de puisard...

« La fosse septique de votre ex-maison de Châteauguay, où est-elle ? »

— Sous terre... pas loin de la haie... Je la vois d'ici. C'est bien expliqué sur le plan. Oh, j'ai le plan ici... »

... Et blablabla, j'apprends la clé du mystère.

« Bon appétit, excusez-moi pour cet « emmerdement »... »

Ces incidents-là se classent parmi les petits plaisirs du propriétaire. J'ai éprouvé des sensations bien différentes quand les voleurs se sont acharnés sur la maison. Pas un carreau ne résistait, seuls les systèmes d'alarme sophistiqués avertissaient la police et faisaient déguerpir les intrus.

En septembre, Mme Juliette Béliveau nous quittait après une longue maladie qui l'avait retenue loin de son métier et des siens. Quoiqu'elle avait perdu l'usage de la parole au cours des derniers temps, elle demeurait très consciente des attentions que tous et chacun lui accordaient.

Régulièrement, je lui expédiais des fleurs pour égayer ses vieux jours. Elle, qui avait déridé toute une province pendant des générations, retrouvait le calme et la paix dans une fin bien tranquille.

À son décès, la colonie artistique a été unanime à lui rendre hommage. Les gerbes de fleurs arrivaient de partout. Personnellement, j'avais préféré lui en envoyer de son vivant. Ça me paraissait plus sincère.

De cette dame comédienne jusqu'au bout des doigts, je garde une leçon de courage et l'exemple d'une professionnelle accomplie. Malgré la mort de son époux, le même soir, elle est montée sur scène et a donné son spectacle devant un public qui lui rendit un hommage formidable.

Quand je rencontrais Mme Béliveau, elle me répétait que je la faisais beaucoup rire avec mon air de cabotin et de grand bébé gâté. Elle n'avait qu'à dire cela pour que je lui

serve mes pires pitreries... Comme elle n'était pas grande, j'ai posé assis à terre à côté d'elle parce que je lui disais toujours que, dans mon cœur, elle restera toujours la plus grande !

Au cours de l'automne 1975, nous allons revivre à Montréal les belles nuits d'autrefois grâce à l'ouverture d'une nouvelle boîte au 856 est, Sainte-Catherine : La Portugaise. À l'inauguration les 26, 27 et 28 septembre, Claude Valade est en vedette et on refuse l'entrée à 300 personnes. Alors que je suis en tournée sur la Côte-Nord, les journaux m'apportent cette excellente nouvelle. Je fais un gala de troisième anniversaire de l'Hôtel Pierrefonds des propriétaires Claude Lacombe et Bernard Leduc, la fin de semaine du 5 octobre puis le jeudi suivant, j'entre à La Portugaise.

Il y a longtemps qu'on n'avait pas vu ça à Montréal, des lignées de monde attendant sur le trottoir. Dès le premier soir, la direction doit refuser 350 personnes ! Les belles nuits de Montréal allaient revivre ! Le vendredi soir, Marcel Bouillard, celui qui a lancé La Portugaise, me fait signer un contrat supplémentaire pour la prochaine semaine. Bravo, c'est parti !

Voilà que je me concurrence moi-même ! Comment ça ? me direz-vous. Le dimanche 19 octobre, pendant que je chantais sur la scène de La Portugaise, j'étais Rudolph Valentino et Al Johnson à la télévision dans une émission rétro *Comme nous étions*. Julie Arel, Jacqueline Barrette, Marie-Paule Bell et Dalida étaient aussi de la distribution. Je ne me souviens pas si Dalida personnifiait un « feu de forêt » ou une « fusée », mais je me rappelle qu'il lui en fallait grand pour évoluer !

À travers cette activité fébrile, je prends le temps d'enregistrer *J'attendrai* dans les studios de RCA à Montréal. On doit la lancer à la fin du mois. Cette chanson s'accrochait au style rétro qui avait été apprécié à la télévision.

Puis-je ajouter qu'en fin d'octobre, André Robert m'a passé au crible dans son émission *Vedettes... à nu*. Il s'agissait d'une émission où l'invité devait répondre aux questions les plus insolites et intimes.

La mère supérieure revient en force cet automne même si elle est bien loin de son soleil de la Méditerranée. Clairette ouvre une nouvelle boîte au 50 ouest, Saint-Jacques, dans le

Vieux-Montréal. Une pléiade de vedettes vont lui faire la bise et lui souhaiter une chance en or : Mouffe et Charlebois, Vigneault et son épouse, Claudine Chatel, La Poudre, Rita Bibeau, Pierre Jean, Guilda et moi-même. Dans un discours de circonstance avec l'accent du pays, Clairette a qualifié sa boîte d'endroit d'amour et de fraternité. Notre Clairette était rayonnante ce soir-là.

Ma copine Michèle Richard me téléphone une nouvelle atroce : sa mère vient de mourir du cancer. Nous sommes le 31 octobre. Depuis sept mois, Michèle portait ce secret dans son cœur et ne l'avait pas fait partager même à ses intimes. Âgée à peine de 50 ans, Mignonne avait été emportée par le mal, même si une récente opération avait laissé croire au miracle. Lorsque Michèle partait récemment pour Cuba avec sa mère pour des vacances au soleil, elle savait très bien que les jours étaient comptés.

Ce lundi matin, 3 novembre, nous n'étions pas nombreux à l'église et au cimetière de la Côte-des-Neiges. Michèle était soutenue par Ti-Blanc, son père et Jimmy Davis, son copain. Mon frère André Roc, qui avait voyagé avec eux à Cuba, était là, Marthe Fleurant et Guy Lepage, le couturier Yvon Duhaime, le réalisateur Maurice Dubois et John Dzafarov à qui on a déjà prêté une idylle avec Michèle. Je fermais le défilé avec la journaliste Carmen Montessuit. Bien peu de monde pour témoigner du réconfort à Michèle dans ces circonstances tragiques !

Quel contraste avec les belles images de la blonde et radieuse Michèle tournées en Tunisie, qu'on voyait à la télévision d'État ce dimanche 7 décembre. L'émission datait de six mois plus tôt.

Le mois de décembre s'annonçait très chargé. On devait enregistrer le *Bye bye 75* avec 75 artistes en scène. Les textes étaient signés par Marc Favreau en Sol Meilleur dans une réalisation de Richard Martin. Je faisais partie d'un groupe de chanteurs « les archisecs » et nos rivales étaient « les archisexes ». L'émission s'ouvrait avec une Muriel Millard avec boa et paillettes tandis qu'à ses côtés, Jean Duceppe jouait de l'orgue de Barbarie. Tout le monde recevait son coup de griffe : y compris Drapeau et Taillibert. L'émission a été présentée deux fois : le 31 décembre et le premier janvier.

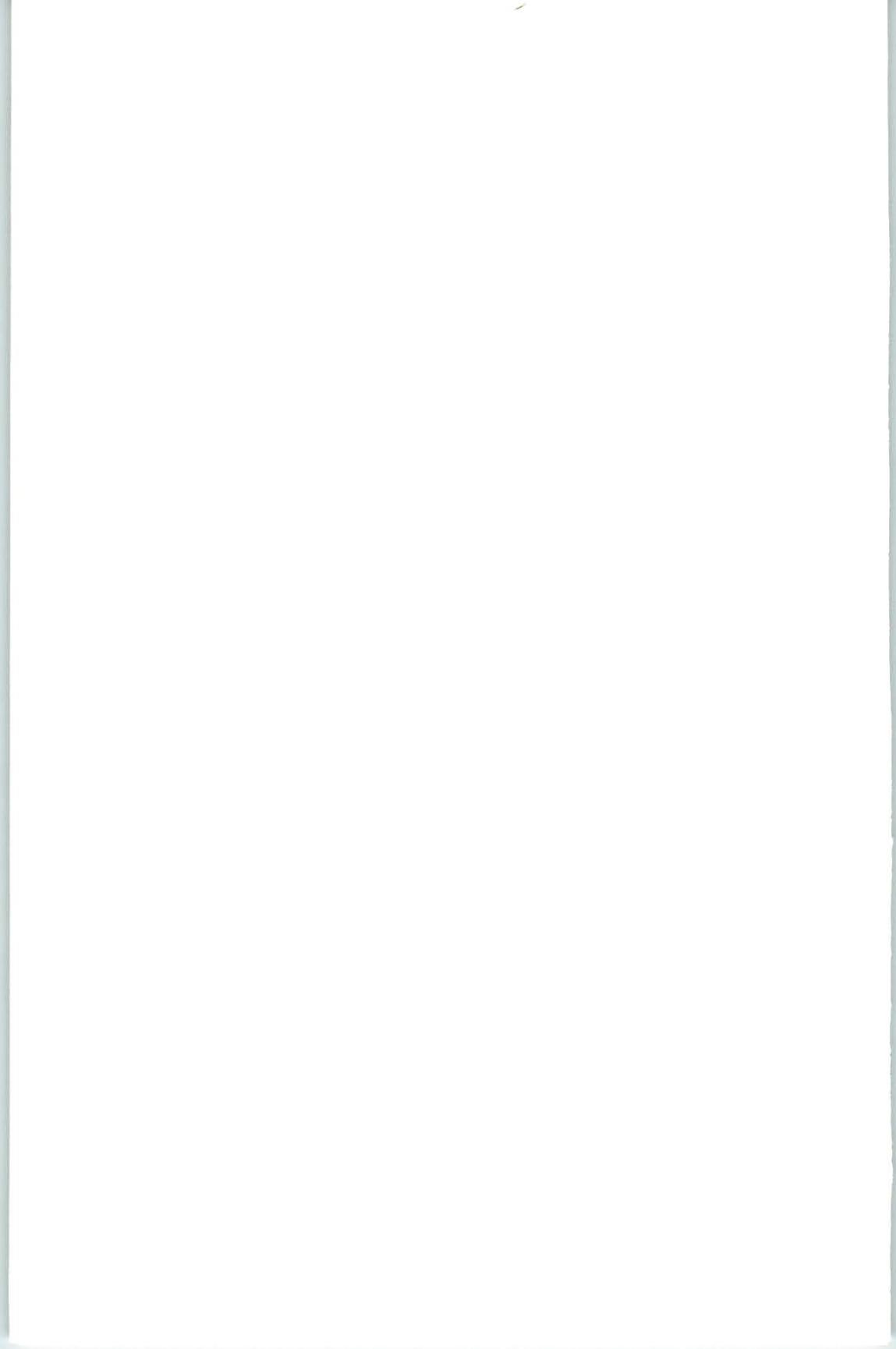
La joyeuse période des Fêtes a été marquée une fois de plus par le Gala des orphelins. Cete année, nous diffusons de la Place Desjardins, le 14 décembre. Dans un conte de fée, de la plume de Marie Perreault et Roger Harvey, les artistes personnifiaient des fruits et des légumes : France Castel en belle tomate, Marthe Fleurant en citron, Dany Aubé en orange, Monique Vermont en pêche ; avec Danièle Dorice, j'étais une carotte. Je vous assure que ce n'était pas facile de danser dans pareil costume. Les enfants ont adoré le spectacle.

Pour une treizième fois, j'étais de la fête de l'amour. On m'a appelé l'habitué ! Mais je dois dire qu'on ne se lasse pas de voir des enfants heureux, on ne peut s'habituer à un tel bonheur.

À Place Dupuis, j'ai participé également à l'arrivée du Père Noël avec des antennes sur la tête, ou une couronne de carton doré... pour faire rire les enfants. Un dépouillement d'arbre de Noël à l'École Saint-Clément, organisé par l'annonceur Claude Godin, s'ajoute à ma liste de sorties « charitables », pour effacer quelques-uns de mes péchés !

Pour les Optimistes du Plateau Mont-Royal, j'ai accepté également de donner un petit coup de pouce pour les enfants pauvres. Le Premier ministre Robert Bourassa, qui collaborait à la fête, a voulu poser avec moi. À qui l'honneur ? Quand les politiciens commencent à sortir... les élections approchent ! C'est peut-être méchant... mais vrai.

Bon hiver à tous, je pars pour le soleil.



## Chapitre 42

# Venez donc chez moi... en Floride

J'en veux souvent à Jacques Cartier, ce navigateur malouin qui n'avait qu'à modifier sa course d'un ou deux degrés en quittant la Bretagne, et il aurait sûrement accosté quelque part en Floride et Voltaire aurait pu garder ses «trente arpents de neige»...

Pour remédier à ce problème de climat, je dois chaque année remplir les valises et descendre dans le Sud. Je n'ai pas à le redire : je suis allergique à la neige et au froid.

Mon ami Marcel Cantin le savait depuis qu'il me connaissait et souvent il me répétait :

« Michel, c'est grandement temps que tu t'installes dans le Sud. D'abord, t'es toujours ici... Au lieu de vivre dans tes valises, tu devrais avoir ton petit «home» bien à toi... »

Des phrases du genre me faisaient rêver. Avoir une propriété en Floride, pouvoir dire aux gens : « Venez donc chez moi... en Floride. » Ça sonnait comme une grande musique à mes oreilles. Après trois semaines de décembre bien froid, je quitte Montréal en auto pour Miami. Je veux

passer la Noël chez les Cantin puis le 31 décembre, je commencerai un engagement de deux semaines au Suez. Je serai donc en scène au moment où l'an nouveau nous arrivera.

Comme je suis devenu un enfant de la famille, Marcel me traite un peu comme son fils. Non seulement il me donne des conseils en affaires, mais il me gâte aussi à l'occasion. Mon cadeau de Noël : une enveloppe très mince. Même le Pape aurait été curieux de voir à l'intérieur ! Marcel m'offrait une clé ! Une clé qui ouvrait une porte au Meadow Brook Lakes !

Dans l'enveloppe, il y avait aussi une petite note m'expliquant les conditions de la transaction ; il m'offrait un condominium à un prix « que seul un père peut faire à son fils ». Moyennant des conditions extrêmement intéressantes, je devenais propriétaire d'un condominium tout neuf, où personne n'avait jamais habité ! Vivre de telles émotions, c'est presque invraisemblable. J'étais fou de joie. Cette nuit de Noël, je n'ai pas dormi. J'ai dessiné dans ma tête tous les plans d'aménagement qu'on peut imaginer, toutes les décorations les plus exotiques qui se réalisent de ce côté-ci du ciel.

Depuis longtemps, je rêvais d'un appartement en Floride mais j'attendais une « occasion » à la portée de mes moyens. Marcel Cantin venait de me donner le coup de pouce nécessaire pour la réalisation de mon rêve.

Alors que le soleil se levait tout rouge sur la Floride en ce matin de Noël, alors que les derniers fêtards rentraient chez eux, je me suis levé sur la pointe des pieds pour me rendre à « ma nouvelle adresse ». Marcel Cantin sirotait déjà son café dans la cuisine en faisant la causette à son immense chien Bruno.

À la barre du jour, j'étais déjà au Meadow Brook, à Dania. Il n'y avait vraiment que la décoration du condominium à compléter et je pourrais y transporter mes pénates. Assis à terre, sur le béton, je pleurais de joie et dans ce mirage de larmes, je voyais les formes les plus fantastiques, les couleurs douces du pastel et les contrastes violents des couleurs de soleil. Je vivais des instants qu'il est bien difficile à décrire mais si intenses qu'on voudrait les voir se prolonger indéfiniment.

Au Meadow Brook Lakes, un peu au sud du Dania Beach Boulevard, c'était la colonie artistique des Québécois hors Québec. Muriel Millard, Roland Chenail, Louise King, Raymond Berthiaume, Jen Roger, Jean-Pierre Rondeau, Gérard Paradis possédaient aussi des appartements dans ce vaste complexe résidentiel. Mon «home» comptait cinq pièces bien éclairées, au quatrième étage avec vue sur la piscine. Un magnifique balcon pour le soleil et la détente complétait l'ensemble.

Dans la cuisine, les appareils électro-ménagers étaient de couleur blé moisson, les armoires blanches avec des touches de vert et le papier-tenture offrait des fleurs aux mêmes tons. Dans la salle à dîner, attenante au salon, le blanc et le jaune dominaient. Le mobilier de salon exhibait des tons de vert avec des rappels de blanc et jaune. Je crois que mes notions de décoration, apprises sur le banc, alors que je travaillais à la Ferronnerie Ferland de Thetford, ne sont pas complètement oubliées.

Le condominium, avantageusement situé dans une zone de verdure, se trouvait quand même à proximité des centres de commerce comme la Dania Bank, le Liquor Store et le Jai Alai. Par le Dania Beach Boulevard, on atteignait la plage en cinq minutes et le parc national U. Lloyd en sept minutes. Dania, petite municipalité sise entre Fort Lauderdale et Miami, se trouvait à moins de dix minutes de l'aéroport international de Hollywood-Fort Lauderdale, avantage majeur pour qui veut profiter des vols directs de Montréal vers la Floride. Même avec son titre ronflant, cet aéroport «international» présentait toutes les caractéristiques des petits complexes aéroportuaires: embarquement rapide, livraison des bagages en cinq minutes, formalités de douanes réduites au minimum, etc...

Après l'excitation des premiers moments, suivit la période intense de la prise de possession des lieux et de l'aménagement définitif. Que c'est merveilleux de s'installer dans ses meubles dans un coin de pays qu'on adore. Les journées étaient consacrées à l'appartement, les soirées réservées à la carrière et au public.

Mon premier engagement s'étendait du dernier jour de décembre au 10 janvier, Jen Roger suivait avec son contrat.

Au Suez, les délégations de Québécois se remplaçaient joyeusement. Claude Mailhot, fidèle accompagnateur des artistes, était accroché à son piano comme les notes au clavier. Du côté de la direction, j'avais surtout des contacts avec Huguette Martineau qui occupait plusieurs postes sans en avoir les titres.

Comme mes trois engagements étaient entrecoupés de périodes libres, je pouvais rentrer à Montréal et vaquer à d'autres occupations. Ainsi je fais *Vedettes en direct* le mardi 27 janvier, sous la direction musicale d'Yvan Landry. C'est une date importante pour moi parce que j'ai lancé ce soir-là une chanson qui me laissait légèrement indifférent : *La dame en bleu*. À travers tout le bouquet de chansons au programme, j'ai testé ce refrain seulement pour voir si... Après l'émission, tous les collaborateurs parlaient de la chanson en bleu... On disait qu'elle allait faire un malheur. Je ne sentais pas ces vibrations positives qui laissent présager les grands succès de carrière. C'était ma façon à moi de «casser» cette chanson en public. Même en studio, on sent toujours une réaction de la part de l'équipe technique. Ces gens, qui en ont vu bien d'autres, nous donnent souvent un écho intéressant de ce que sera l'impression du grand public dans quelques semaines.

Fin janvier, début février, je suis convaincu que vous pensez déjà au Carnaval de Québec. J'avais un engagement pour l'enregistrement d'un Balconville sur la Place du Carnaval. Avec tous ces changements brusques de température, je suis retourné en Floride passablement grippé. Mon engagement du premier au dix février a été largement compromis. Heureusement que Jen Roger était encore sur les lieux pour me remplacer à pied levé. Moi, j'étais dans un état piteux : fièvre, et même début de pneumonie, a dit le docteur. Pas question de chanter, le paquet de nerfs doit demeurer au lit... seul ! Deux ou trois jours ont suffi pour me remettre sur pied... à cause du soleil. Comme Jen Roger devait prendre la relève après moi, j'ai compensé pour les soirs que je lui devais.

Le reporter Denis Niquette se baladait en Floride avec la blanche voiture de CJMS-1280 et courait les interviews au coin de chaque rue du «petit Québec». J'ai été l'un de ses

sujets. Sa mère, ma fameuse groupie aux albums, m'a rendu visite le 20 février et elle en a profité pour photographier ma première résidence du Sud. Ce sont les seules photos qui me sont restées de cet appartement.

À cause de cette maladie qui m'a tenu hors scène quelques jours, j'ai dû contremander un engagement au Concorde de Québec pour la Saint-Valentin. Je n'ai pas eu de réactions négatives de cette annulation. J'espère que les gens ont compris ma situation.

Comme le froid et moi, ça ne fait pas bon ménage, avant d'entreprendre la troisième séquence de mon contrat au Suez, à la mi-mars, j'ai le temps et le loisir d'accepter une croisière sur le *M.S. Mikhael Lermontov*. Ce bateau sillonnait la mer des Antilles et son port d'attache pour l'hiver était Baltimore dans le Maryland. Je m'y rends au moment où Michèle Richard termine un engagement à son bord. Elle se dit très enchantée de sa croisière et me souhaite une mer aussi calme... et des passagers aussi turbulents.

De fait cette croisière s'est avérée très agréable et même reposante. Lorsque je mis le pied à terre le 9 mars, ma condition physique s'était améliorée de façon évidente et le moral était excellent. Ça fait du bien de revenir chez soi... en Floride. Je me surprends à employer de telles phrases. Ce qu'on s'habitue rapidement à être bien!

Je termine mon travail au Suez, du 16 au 26 mars, et je retourne à Montréal en avion, laissant ma voiture en Floride. À mon arrivée, *La dame en bleu* avait dépassé les 25 000 copies et les connaisseurs prévoient les premières places du palmarès Mutuel d'ici quelques semaines. Il était grand temps que je connaisse un succès de cette taille... pour annoncer la fin de la «période des vaches maigres».

Il n'en fallait pas plus pour que les projecteurs se braquent sur moi et ma carrière. J'ignore par quel calcul savant les journalistes ont réussi, dans le même titre, à mettre en grosses lettres : ses débuts en 1957, il fête cette année son 20e anniversaire de carrière... Et les reportages sur «mes 20 ans de vie artistique» s'étalent dans plusieurs journaux. Personne n'avait additionné 57 à 20 pour faire 76! Je ne me plains pas de cette tonne de publicité, mais comment pourrai-

je fêter mes véritables « vingt ans » l'an prochain ? Les gens ne me croiront plus.

Le vendredi soir 2 avril, c'est le début de la soirée, je regarde la télévision à Châteauguay, juste avant de me diriger vers le nouveau cabaret de Claude Blanchard « La cravate blanche ». Soudain une détonation ! Je grimpe à l'étage pour voir ce qui se passe. La porte de la maison a été criblée à la chevrotine ! Si j'avais eu le malheur d'être là à ce moment précis, la carrière de Louvain aurait connu une fin abrupte. Ce coup de feu marquait une autre page dans la série noire. À l'automne, des cambrioleurs s'étaient introduits par effraction chez moi et avaient fait main basse sur le téléviseur, le système de son et quelques bijoux, souvenirs de tournées ou cadeaux remis à l'occasion de réceptions officielles. Trois jeunes avaient été arrêtés par la suite et condamnés.

Récemment, le téléphone avait causé des inquiétudes à un copain qui gardait ma résidence durant mes nombreux voyages dans le Sud. Lorsque pareille chose se produit, on est porté à voir là l'œuvre de mauvais plaisantins, mais lorsque des voix inconnues exigent de l'argent, sinon la baraque va sauter... Il faut avertir les autorités policières. Puis le coup de fusil dans la porte, ça c'est le bouquet ! On voulait m'intimider ? Ou bien donner du poids aux menaces ? Une manière de chantage ? Je l'ignore encore aujourd'hui, mais mon attitude s'est rangée du côté de la fermeté : si je dois de l'argent à quelqu'un, qu'on me produise un compte et le bureau de mes comptables y verra... J'ai la conscience tranquille et qu'on me laisse la sainte paix. Rapidement, la manchette a fait le Québec à la une et ma mère, qui se meurt d'inquiétude, craint pour ma vie. Même si les policiers avaient préféré que je ne me présente pas à « La cravate blanche » pour toute la fin de semaine, je me suis dit : « Si quelqu'un veut me rencontrer, avec toute la publicité qui entoure mon passage à ce cabaret, il viendra bien et là, on pourra se parler nez à nez, et non pas à coup de fusil dans le noir. Je me souviens d'avoir vu Claude Blanchard un peu préoccupé durant ce week-end mais c'en est un qui n'a pas froid aux yeux et lui aussi aurait bien aimé rencontrer « l'homme à la carabine ». Peut-être y avait-il des policiers en civil dans la salle pour faire le guet ? Je l'ignore. Aucun

incident n'a perturbé l'entrain de cette fin de semaine.

À son émission *L'univers de Yoland Guérard*, notre grand chanteur de comédies musicales nous invitait. L'autrec et moi, le 5 avril pour «reconstituer la belle époque» comme il disait. Un journaliste de TV Hebdo avait eu ce commentaire: «on devrait l'un de ces jours réunir ces trois vedettes.» C'était comme une prophétie puisque «les 3 L» en tant que spectacle autonome seront réunis pour les fêtes de Laval dans quelques années, puis à la Place des arts. Au même programme, Pierre Jean, l'homme des cirques, personnifia quelques noms célèbres comme Hitler et Guilda. Il y avait une vedette féminine à l'émission. Je vous le donne en mille, c'était? Danièle Dorice évidemment!

Pour moi, la deuxième fin de semaine d'avril commença le jeudi 8 par une participation aux *Coqueluches* puis dans l'après-midi, je me rends à Mirabel pour le vol Superstar d'Air Canada qui marque le vingt-cinquième anniversaire de la liaison Montréal-Paris. Les invités à ce voyage avaient été désignés par un scrutin chez le public, vote organisé par Télémédia, Télé-Métropole et la revue *TV-Hebdo*. J'étais l'un des 150 élus. Merci à mes électeurs de tous les comtés du Québec!

De Gratien Gélinas à Monsieur Pointu, de Pierre Proulx à Pierre Nadeau, de Lucille Dumont à Claude Ferragne, de René Simard à Roger Baulu, d'Yvette Brind'amour au père Louvain, on y voyait des représentants de tous les secteurs d'activités. À Paris, plusieurs réceptions ont marqué notre passage et les personnalités se sont déplacées pour nous saluer: Son Excellence M. Gérard Pelletier, notre ambassadeur, M. Jean Chapdelaine, délégué général du Québec, des vedettes françaises comme Michel Fugain, Raymond Pellegrin, et l'incomparable Lucienne Boyer. Une émission de télévision a été enregistrée à Paris et monsieur Pointu a volé le spectacle. Son principal admirateur: Gilbert Bécaud en personne. Les téléspectateurs du 10 ont vu cette «sauterie» le 26 avril sur leur petit écran.

Vers la mi-avril, dans le secret le plus total, le commentateur et chroniqueur André Robert prend épouse pour la troisième fois. Le mariage pour lui, c'est devenu une habitude. J'étais parmi les intimes qui avaient été mis au

parfum des événements puisque les Robert passeront leur lune de miel à mon appartement de Dania. Le voyage de noces a pris place entre deux enregistrements de *Bon dimanche* et une autre émission.

Mon ami Jean-Pierre Bertrand tient toujours son Salon de la femme de Québec à la fin d'avril et je suis un abonné de sa distribution. Je suis en spectacle le 27 avril et le Salon se poursuit jusqu'au deux mai.

Pendant que je complète ma saison au Suez du 30 avril au 9 mai, en mon absence du Québec, *La dame en bleu* prend ses aises au premier rang du palmarès. Sa montée vertigineuse tient du miracle. Très vorace, elle a grugé les positions du hit parade comme le font les termites des pays chauds. Vers le 15 mai, nous dépassons les 62 000 copies vendues. Les commentaires me sont favorables. On retrouve les phrases du genre : «Louvain revient en force». «On reconnaît le Louvain des beaux jours.» » C'est un retour triomphal avec la dame en bleu à son bras... » Et pourtant *Lady in blue* dans sa version originale n'avait pas mené une carrière célèbre. On doit au flair d'un annonceur de CJRP de Québec la sortie de ce disque de la poussière d'une discothèque. Il aurait dit à Christine Charbonneau :

«Voilà une chanson faite sur mesure pour Louvain!»

Ça été le début, et vous connaissez la suite. Durant son règne, «la dame en bleu» n'a pas rencontré que des succès. Vous ignorez peut-être qu'elle s'est retrouvée en cour comme celles qui font le plus vieux métier du monde! En effet, un monsieur de Fabreville se faisant le défenseur de la veuve et de l'orphelin décida de récupérer les droits d'auteur de cette chanson et intenta des poursuites. Cependant, le brave avait oublié que le producteur Pierre Nolès qui s'est déjà fait taper sur les doigts à cause des droits d'auteur, avait eu la précaution de communiquer avec la maison d'édition aux États-Unis, maison qui représentait en Amérique les droits de «Red Bus Music» de Londres. Et voilà toute cette sombre affaire expliquée au grand jour! L'affaire juridique a tourné court ...et «la dame en bleu» a continué sa carrière ...la tête bien haute.

Pour les quinze ans du 10, je suis mis à contribution à la fin de mai. Particulièrement aux *24 heures du 10* alors qu'une

programmation toute spéciale s'incorpore aux célébrations. Je suis de la distribution d'un *Parle, parle, jase, jase* qui dure de 11 heures le soir à 3 h du matin, avec les Gaube, Lefebvre, Dumont, Lalonde, Daigneault et autres. C'est le moment rêvé de rappeler avec un peu de mélancolie les temps forts de cette jeune télévision qui a bousculé bien des châteaux forts depuis sa mise en ondes. Je suis très heureux d'y être considéré comme un enfant de la maison.

Par ailleurs, Danièle Dorice remporte un autre succès avec son mini-gala à son école de music-hall. Le spectacle de cette année s'intitule *Tour du monde avec Danièle Dorice et ses élèves*. Ils sont maintenant 150 à fréquenter ses cours.

On dirait que mai ne veut plus finir. Autre manifestation : l'élection des sept personnalités féminines du Salon de la femme de Montréal. Je participe à l'émission diffusée du Salon sur les ondes de CJMS avec André Robert, le nouveau marié, comme présentateur. Les élues : Renée Claude, Renée Martel, Nicole Martin, Chantal Pary, Ginette Reno, Shirley Théroux et Claude Valade.

Pour terminer le plat, Maurice Baril, mon pianiste, demande d'être libéré pour travailler plus régulièrement avec d'autres artistes. Comme j'entre prochainement à l'hôpital St-Joseph de Lachine pour une opération, vaut mieux le laisser gagner des sous ailleurs. Quant à ce mois de juin, pour moi, il n'entrera pas dans l'histoire : je séjourne deux fois à l'hôpital. D'abord pour une hernie, puis une deuxième fois... pour autre chose. Dans le temps, je disais que l'opération pour l'hernie n'avait pas très bien réussie... La vérité ? Hémorroïde ! Par pudeur, je n'osais pas employer ce mot-là. Les temps ont changé ! Moi itou !

Après quelques jours de repos, je prends la route pour North Wildwood. J'y serai jusqu'au 8 août. Lorsque je suis monté sur scène pour la première fois de la saison, c'était mon premier spectacle depuis « les opérations » que vous connaissez ; ça tirait de toute part ! Puis les applaudissements aidant, j'ai oublié le mal mais des sueurs froides me coulaient de la tête aux pieds en prenant le dos pour rigole.

Le soleil, le sable chaud, la mer, le vent du large sont autant de facteurs qui ont contribué à me remettre dans une forme splendide. Cependant, j'avais perdu 13 kilos au cours

des dernières semaines et d'aucuns semblaient dire que je m'en portais mieux.

Club Québec, le 12 juillet 1976 : la date est fort banale pour tout le monde. Je sais que j'ai 39 ans aujourd'hui ou depuis hier soir et que j'entre dans ma quarantième année. Tout semble se dérouler normalement au club et, comme tous les soirs, « les réfugiés des Olympiques » (c'est le nom que les Américains donnaient aux Québécois qui avaient fui Montréal à l'occasion des Jeux olympiques d'été) arrivaient nombreux pour s'amuser en agréable compagnie. Mon trio attaquait l'intro de la chanson d'ouverture et je sautais sur la scène pour une heure et demie ou deux heures. Le spectacle filait bon train lorsque les projecteurs me font découvrir en toute première rangée mes amis les Cantin et Thérèse Riopel, une copine de toujours. C'était une surprise très agréable, moi qui pensais célébrer seul mon anniversaire de naissance, voilà que tout un party est déjà organisé. Marcel et Marielle Cantin passaient des vacances dans leur ranch de Maggie Valley, dans les Blue Ridge Mountain aux frontières de la Caroline du Nord et du Tennessee. Leur maison du Nord se trouvait à proximité du fameux parc national de Great Smoky Mountain. Pour atteindre la côte Atlantique, ils devaient franchir plusieurs centaines de milles. Voilà un moment que je n'oublierai pas de si tôt. Le champagne a coulé à flot ce soir-là puis j'invite tout le monde à souper tard dans la nuit avec... aucun sou en poche ! Un autre événement que je ne suis pas près d'oublier.

Mes amis ont passé quelques jours à la mer avant de retourner dans leur domaine du Nord. On se quitte en se donnant rendez-vous pour l'automne.

La chanteuse montréalaise Anita Funaro passait en vedette américaine au Club Québec. L'après-midi, la plage nous attendait régulièrement. L'air salin me fait du bien. Depuis les séjours à l'hôpital, j'ai l'impression d'avoir moins de résistance au travail. La fatigue se fait sentir plus rapidement. Alors, le repos va me retaper une santé de fer pour l'automne.

Rentré à Montréal vers le 10 août, je reprends le collier avec un enthousiasme nouveau. Ça fait toujours du bien de partir un certain temps pour revenir avec des idées nouvelles.

Lors d'un entretien avec le journaliste Jean Lorrain, je fais un peu le point dans ma vie. Il faut admettre que j'ai un peu vieilli et c'est normal. La coupe Stanley porte plusieurs égratignures et ça prouve qu'elle date... mais on se la dispute toujours avec la même fougue. J'ai aussi droit à mes rides... et j'y tiens. C'est la marque de commerce de l'expérience. Jean Lorrain reprend une phrase de Ginette Reno qui voulait que je sois le «Sinatra d'ici». Ce genre de comparaison me flatte beaucoup. Si je suis devenu un «classique de la chanson», pourquoi pas? J'aime ce métier et j'entends bien continuer à le respecter encore longtemps, lui et son public.

Je lance un nouveau 45 tours le 18 août : *Ma belle gitane*, c'est une cousine de la dame en bleu... Connaitra-telle un succès identique? C'est à souhaiter, mais on ne sait jamais l'allure que prendra un disque à son départ. Cet enregistrement possède deux points communs avec *La dame* : Christine Charbonneau a écrit les paroles et il est sous étiquette Papillon.

Saint-Gabriel de Brandon, l'Expo-Québec, la Cravate Blanche... et ainsi va septembre. Le palmarès place *Ma belle Gitane* en 29e le 5 septembre et en 14e le 3 octobre. C'est plein de promesses! Qu'est-ce qui se passe au Théâtre National? Mon engagement de deux semaines en octobre tombe à l'eau, le théâtre a fermé ses portes, mais les nouvelles se répandent vite dans le monde artistique et deux propriétaires de cabaret «sautent à pieds joints» sur l'opportunité. Ainsi donc, je fais Saint-Eustache et la Mauricie... et tout le monde est content.

Fin novembre et début décembre, je suis en studio ; l'une des chansons au menu : *Ta place est toujours là*. On presse un 45 tours de cette chanson dès la deuxième semaine de décembre. Il faut profiter du momentum... disent les experts.

Comme je m'apprête à quitter le Québec pour quelques semaines, autant laisser des traces profondes un peu partout. Je fais un grand *Showbizz* avec des vedettes comme Bécaud, Anka, Lama, Simard, Dubois, Gagnon, Sainte-Croix, Valade.

Les apparitions publiques se multiplient encore : le Gala de la nuit des rêves au Loews La Cité, un spectacle pour handicapés à l'aréna de Hull, *Les Coqueluches*, etc. Une fois

de plus, je vais arriver complètement crevé à Noël. Mais, je m'enlign sur la Floride avec ma mère Jeannette. Je ne veux pas la laisser seule pour les Fêtes. Elle n'a jamais vu la Floride. C'est l'occasion rêvée!

En 1976, quel bilan! *La dame* s'est classée dans les «géants de l'année», trois mois dans le Sud, 22 fois l'avion, une bonne semence de disques pour l'an prochain, quelques visites à l'hôpital et le bonheur total!

Sans doute ma meilleure année depuis l'élection de Monsieur Radio-Télévision, il y a onze ans. Il ne faut pas désespérer, comme dit la chanson de Claude Gauthier: «Le soleil brillera demain, ses rayons forceront ta fenêtre...»

## Chapitre 43

# Vingt ans déjà ? Toujours vingt ans !

Depuis un an que les journaux l'annoncent, je commence bien à m'y habituer. Vingt ans de carrière cette année. Il y a des moments où je dois me pincer pour me convaincre de cette réalité pour laquelle et contre laquelle je n'y peux rien. Jusqu'à maintenant, dans l'ensemble, ma carrière a été une suite ininterrompue de jours et de soirs heureux — certains plus que d'autres — mais en moyenne, j'affirme sans difficulté et même avec conviction que la Providence a été bien bonne pour moi. Évidemment, il y a eu des périodes creuses ! Qui n'en a pas ? J'ai connu aussi durant ces vingt ans des sommets que je n'espérais jamais toucher. Et pourtant, grâce à des marées hautes et des vents favorables, j'ai été porté vers des horizons au lever de soleil exceptionnel.

J'ai trimé dur pour obtenir certains succès et des succès certains. Souvent j'ai hypothéqué ma santé pour donner l'effort supplémentaire qui manquait pour atteindre le but visé. J'ai été chanceux mais aussi, des gens m'ont aidé dans diverses circonstances. En ce début d'année de mes vingt ans de carrière, toutes ces idées-là me passent dans la tête via le cœur et la mémoire.

Même sous le soleil de Floride, comme un spectre, comme une ombre s'accroche au tableau du futur. La carrière file une vitesse de croisière mais la santé accuse un ralentissement, provoque des ratées. Ça m'inquiète un peu, puis beaucoup et même énormément. Comme autrefois c'est ma voix qui me laissait tomber au mauvais moment, aujourd'hui ce sont les problèmes de digestion. Probablement que mon paquet de nerfs internes a du mal à se dénouer. Plus je vieillis, plus je suis conscient de la tension de mon métier et les effets néfastes apparaissent plus désastreux.

Même les tisanes de maman, celles qui guérissaient tous les bobos du jeune âge, ne réussissaient pas à vaincre le mal. Entre mes engagements au Suez et même au cours du deuxième, je suis hospitalisé au North Miami Biscayne Medical Center. Pour me remplacer en scène, on a du mal à localiser Paolo Noël qui réside dans un parc de maisons mobiles.

Malgré ces inconvénients que j'espère « temporaires », je travaille de mon mieux, je profite de tous les instants de repos et je savoure tous les bons moments que la vie m'offre sur un plateau d'argent. Je me souviens aussi d'une fête, le gala en l'honneur de cette grande comédienne du Québec, Mme Juliette Pétrie. Ce soir-là, au Petit Québec du Castaway, on a refusé 300 personnes. C'est vous dire l'amitié et l'admiration que vouent les Québécois à cette dame qui dépasse de plusieurs coudées toute une génération de comédiens. À cette fête, n'eût été des marques de bière sur les tables, on se serait cru quelque part dans la Belle Province. Il y avait plein de beau monde du Québec et plusieurs artistes comme Robert Demontigny, Michel Dary, Claude Dubois, Jean Beaulne, Jean Simon, Michèle Richard, le peintre Yvon d'Anjou, et bien d'autres.

Je garde aussi le souvenir de cette émission *En direct de Miami* sur les ondes de CJMS avec André Robert et Edward Rémy. Les animateurs n'ont jamais réussi à récolter une once de sérieux pour leur programme. Ça devait être beau en ondes à Montréal!

L'hiver, le sud de la Floride, se transforme en véritable « extension » de la province. Au fur et à mesure, je réalise que je ne suis pas le seul qui n'apprécie pas particulièrement

l'hiver. Près du Castaway, tous les soirs, c'est la parade des autos immatriculées de la fleur de lys et les joyeux vacanciers qui se cherchent un club pour fêter. Un de ces soirs où je ne travaillais pas en janvier 1977, j'accompagne les Cantin au Hawaiian Isle : Huguet Rayno y était en première.

Comme sa sœur, Huguet possède une voix superbe. Les musiciens qui n'étaient pas trop habitués à travailler avec elle, attaquent la première chanson. Les Québécois, dans la salle, en attendant de se faire séduire par l'artiste, racontent leurs dernières aventures de voyage, les histoires et les potins du jour. En somme, c'est un peu le tohu-bohu dans l'assistance et la brave Huguet qui se débat sur scène comme « un diable dans l'eau bénite ». Au moment où elle allait paniquer, je saute les marches de l'estrade, j'embrasse Huguet qui est au bord des larmes et je lance tout de go à l'auditoire...

« Mes amis, il faut aider une petite Québécoise qui fait son chemin dans la chanson. Elle commence ce soir, il faut l'encourager... »

Mon attitude outrancière venait de secouer les Québécois et leur cœur. Plusieurs ont applaudi, d'autres ont pleuré dans la salle. Ce petit coup de pouce, Huguet en avait besoin pour avancer plus loin dans sa carrière. Qui sait ? Un jour, j'en aurai peut-être besoin moi aussi !

Dès le début de mars, *Échos-Vedettes* émet l'opinion ou propage la rumeur que la Place des Arts figure à mon tableau de chasse de cette année. Coïncidence étrange, cette semaine en Floride, alors que nous prenons du soleil ensemble, maman, qui ne se mêle jamais de mes engagements ou de mes projets artistiques, me lance cette réflexion :

« Michel, forces-toi donc un peu. Fais la Place des Arts. C'est tellement prestigieux cet endroit. Te vois-tu seul au beau milieu de cette scène immense ! J'aimerais bien ça te voir là. Tu chantes les mêmes chansons qu'ailleurs, mais il y a beaucoup plus de monde. »

À la seule pensée de faire la Place des Arts en solo, j'avais déjà les mains froides... même sous le soleil de la Floride. Je paniquais, un point c'est tout. Au fond, je ne risquais pas de faire la P.D.A. cette année puisqu'il faut réserver les dates plus d'un an d'avance pour être « programmé » au calendrier de cette salle de prestige. Pour me

donner bonne conscience, je me disais qu'un anniversaire, même le 20e, peut se fêter n'importe où. Dans une salle paroissiale s'il le faut !

Je fais un saut au Carnaval de Québec pour mon rendez-vous annuel. Dans *Le Soleil*, le journaliste Yves Bernier, sous une excellente photo de moi, en manteau de fourrure, écrit ce qui suit :

« Le super Balconville de CJRP, à Place Carnaval, nous a démontré encore une fois que le chanteur Michel Louvain est toujours une grande vedette québécoise aimée du public. Avec une douzaine d'autres artistes, dont Jacques Labrecque, un des plus grands folkloristes que nous ayons, Chantal Pary, Patsy Gallant, Pierre Lalonde, Patrick Zabé, Robert LeNormand et Jacques Lepage, l'animateur de la soirée, Louvain est venu expressément de Miami, où il passe tous ses hivers à divertir les Québécois, pour faire le Balconville. Vieux succès ou nouveaux, les « fans » étaient là, des plus jeunes aux plus fidèles. Environ 7 000 personnes ont assisté, enthousiastes, à ce spectacle qui a duré 2 heures. C'est Michel Louvain, tout bronzé, qui a clôturé la veillée en descendant du Palais du Bonhomme vers les barricades au devant des mains tendues. « À part ça, y faisait-y assez beau, hier soir ? »

En plus de ce spectacle, j'ai donné une soirée au Château Frontenac et quelques petites sauteries à droite et à gauche. Durant ce bref séjour dans la Capitale, le téléphone arabe fonctionne. La nouvelle qui arrive à mes oreilles : au Salon de la Femme, du 11 au 20 mars, le 14 sera réservé pour souligner mes vingt ans de carrière. Quand Jean-Pierre Bertrand s'embarque dans quelque chose, tenez bien vos tuques, ça va donner un grand coup ! Et quel coup !

Disons d'abord que le Salon de la Femme remportait, cette année-là, un autre brillant succès. Le lundi 14 mars m'était réservé. Quelques heures avant le moment prévu pour la célébration, déjà la foule s'entassait dans le Pavillon de la Jeunesse à Québec. L'accueil que m'a servi cette foule ce soir-là résonne encore autant à mon cœur qu'à mes oreilles. Les années ont passé mais la même ferveur anime toujours ces admiratrices inconditionnelles ou presque ! Les pleurs, les cris, les rires et les larmes se sont succédé ainsi que les

émotions les plus diverses. Un journaliste avait conclu son reportage par ces deux phrases qui résument la soirée.

« Michel Louvain demeurera pour bien des années à venir dans le cœur de la gent féminine. Qui sait si on ne le célébrera pas encore dans 20 ans ? »

Au cours de la soirée, le chroniqueur Jean Gravel et le président Jean-Pierre Bertrand se sont appropriés le micro. Pas de questions, le spectacle est lancé et puis la parade des cadeaux continue : d'un voyage à la Barbade jusqu'à un four micro-ondes, d'un splendide chandail fait main jusqu'à un complet dernier style, tout y passe. Les gens de Québec — ils n'ont pourtant pas à le faire — veulent me rappeler qu'ils étaient là à mes débuts et qu'ils y sont toujours. Montréal viendra ensuite... qu'ils disent.

À mon retour à Montréal, après un engagement à l'Hôtel Aviation de Saint-Hubert, et une émission des *Coqueluches* avec Christine Charbonneau, je fais *Vedettes en direct* le 12 avril avec un mal de gorge atroce. Dites-moi, quel saint doit-on invoquer pour obtenir un rapide retour à la santé totale ?

Au début de mai, avec Danièle Dorice, je participe au 15<sup>e</sup> anniversaire de spectacle de Michel Girouard, le tout Montréal des arts est présent. Le party a lieu au Bar Horizon.

D'après une entente conclue avec Claude Blanchard, je dois lui assurer ma disponibilité pour trois semaines à la Cravate Blanche de Saint-Sulpice. Le premier engagement, les 6, 7 et 8 mai, remporte un excellent succès.

J'en profite pour parler de mon plus récent microsillon sur étiquette Mirabel. Le nom était facile à choisir : *La dame en bleu*. Enregistré au cours du printemps, le disque présentait une nouvelle version de *Un certain sourire*, puis les dernières productions : *La dame en bleu*, *La belle Gitane*, *Ta place est toujours là*, *Il faut chanter l'amour*, etc... Jerry de Villiers avait signé huit arrangements tandis que le jeune Daniel Hétu, deux. Pierre Boudreau avait supervisé la production au Studio Son-Québec et l'ingénieur du son était Philippe Espantoso.

En coupure 45 tours, nous sortons : *Il faut chanter l'amour* et *Un certain sourire*. Je crois que c'est là du bon matériel.

D'abord une rumeur, c'est confirmé maintenant, le 25 mai, je serai la *Coqueluche du mois* et Radio-Canada en profitera pour produire un spécial Louvain par la même occasion. Par ailleurs, pour dissiper tout malentendu, j'annonce qu'il n'y aura pas de Wildwood pour moi cet été. J'en profite pour dire que Robert Demontigny y sera pour deux mois.

Pour en venir à l'anniversaire que nous célébrons cette année, dans le *Journal de Montréal*, Jean-Paul Sylvain n'y va pas avec le dos de la cuiller : « Michel Louvain célèbre ses 30 ans de carrière. » Dans son enthousiasme, l'ami Sylvain insiste pour écrire que j'ai commencé bien jeune, que j'étais précoce. Disons qu'il a poussé un peu fort ! Ce que l'admiration peut inspirer quelques fois.

Ce mercredi matin 25 mai, alors que je filais en auto vers le Complexe Desjardins, j'étais loin de m'imaginer qu'un drame allait se jouer dans ma vie ce jour-là, un drame dont les répercussions m'affectent encore cinq ans plus tard. Au contraire, j'étais très heureux. Dans quelques heures, je retrouverai une partie de ma famille et plusieurs amis intimes de la carrière. Rare privilège, Radio-Canada m'avait demandé de choisir moi-même les invités à ce spécial *Coqueluche*. Ma liste comptait maman et quelques membres de la famille, des artistes comme Danièle Dorice, Margot Lefebvre, Michèle Richard, Monique Gaube, Paolo Noël, mon ex-gérant Yvan Dufresne, le réalisateur Maurice Dubois, un ex-patron Gérard Thibault de Québec.

Dès midi et trente, l'orchestre de Léon Bernier attaque les premières mesures de *Un certain sourire* et j'apparais en scène au Complexe Desjardins. J'ai pensé que les trente étages du building allaient me tomber sur la tête. Quel accueil d'un public qui renouvelle constamment sa fidélité. Les animateurs Guy Boucher et Gaston L'Heureux pétaient la bonne humeur et l'émission roulait « tempête ». Vers la fin, on présente un bref documentaire sur film, des scènes tournées à Thetford et ailleurs. Lorsque mon père est apparu à l'écran, j'ai bien senti que le choc émotionnel serait dur pour maman, mais les applaudissements scandent ma dernière chanson et j'interprète ce refrain avec ma mère dans mes bras. Elle est bien émue et très belle. Soudain, je la sens

défaillir, elle me glisse des bras, j'éprouve de la difficulté à la retenir debout. La chanson se termine, l'émission aussi et maman tombe évanouie. On demande d'urgence le médecin du Complexe Desjardins, maman est étendue dans ma loge, ma sœur est prise de panique. Enfin, un ambulance arrive et l'on transporte ma mère à l'hôpital le plus proche. Elle demeura près de deux semaines dans le coma. Lorsqu'elle fut hors de danger, on l'amena à Thetford où ma sœur s'en occupa avec tendresse et chaleur.

La convalescence s'est avérée longue et pénible. D'abord paralysée, puis amnésique, maman n'est jamais redevenue comme avant. Certains moments de lucidité, puis c'est le grand trou noir dans sa mémoire. Ce que la santé peut tenir à peu de choses. Dans un des albums que madame Niquette m'a fait parvenir, j'ai retrouvé récemment cette prière : « Bonne sainte Vierge Marie, je vous demande en grâce au nom de Michel Louvain, si c'est la volonté de votre fils Jésus, la guérison de sa mère... Merci mille fois ». La sincérité de cette prière de madame Niquette m'a toujours impressionné.

Pour une autre raison, le 25 mai demeure aussi une date importante dans ma carrière. C'est la deuxième fois que je rencontre mon actuel gérant Guy Roy. Récemment, à *Jeunesse d'aujourd'hui*, j'avais rencontré ce petit homme aux yeux vifs. Il discutait avec mon gérant de promotion Jean-Pierre Lecours. Soudain, il me dit :

« Serais-tu intéressé à faire la Place des Arts ? »

— Monsieur, la Place des Arts, ce n'est pas pour moi ! »

Dans ce studio du canal 10, ma réponse avait résonné comme un coup de cymbale qui termine un grand morceau de musique. Mais aujourd'hui, Guy Roy revient à la charge avec la même question. À cause des circonstances tragiques que j'ai expliquées, je ne peux accepter l'invitation de discuter de cette affaire avec lui mais je lui laisse mon numéro de téléphone... par curiosité. Comment s'organise un spectacle à la P.D.A. ? J'aimerais bien le savoir même si je ne suis pas intéressé à faire cette salle. Ce n'est pas pour moi, je l'ai déjà dit !

Un de ces soirs, je dîne au Château Champlain avec Guy Roy. C'est la troisième fois que nous nous voyons. Lui, connaît une carrière comme producteur de spectacles comme

Music-O-rama et aussi du théâtre avec la troupe de Jean Duceppe. La première fois qu'il a entendu parler de moi remonte à une vingtaine d'années. Il me l'a raconté :

« Je sortais avec une fille de Sainte-Élisabeth, dans la région de Joliette. On veillait tranquillement, soudain la mère de famille exige de tous le silence le plus complet. Louvain chantait à la radio, imaginez... La première fois que je vous voyais en personne, c'est l'autre soir au canal 10 alors que je discutais avec Hugues Aufrey et Jean-Pierre Lecours. Au fait, voici le projet que j'ai préparé pour la Place des Arts.

— Mais, il faut retenir les dates un an à l'avance !

— Justement, monsieur Louvain, j'ai en main une excellente fin de semaine à la PDA : les 23, 24 et 25 septembre prochains... »

Ces dates précieuses avaient été retenues pour Claude Léveillé, mais à la suite d'un conflit avec son producteur, le chansonnier s'était désisté ou avait déclaré forfait si vous préférez. Guy Roy possédait ces dates et me les offrait sur un plateau d'argent.

« Même si la Place des Arts, ce n'est pas pour moi, j'aimerais bien voir les chiffres que vous avez préparés, juste par curiosité... »

À la vérité, j'avais déjà un pied sur la célèbre scène qui me faisait peur depuis toujours. Guy Roy reprend.

« Je m'occupe de toi à une seule condition : après la PDA, finis les cabarets. Ta carrière doit se diriger vers les salles de prestige. C'est entendu ? »

En juin, je retourne en Floride régler quelques contrats pour la prochaine saison puis c'est une tournée en Gaspésie. À certains endroits, on ne m'avait pas vu depuis 18 ans. À compter du 28 juin, et à raison de trois soirs par semaine, je tiens l'affiche à l'Aquadélices de la Ronde. Le mardi 12 juillet, j'entre dans la quarantaine avec une quarantaine de « cancer » qui ont accepté l'invitation. Enfin, je pourrai constater moi-même si c'est vrai que la vie commence à 40 ans ! Jusqu'à maintenant, ce n'est pas si mal.

Au cours de l'été, j'ai le loisir d'accepter quelques engagements de fin de semaine puisque je ne travaille que les lundis, mardis et mercredis à Terre des Hommes. Ainsi, je fais *Y'a du soleil* à deux occasions, l'Hôtel Pigalle de St-

Jérôme, le Noël en juillet au Domaine Frontière enchantée, etc...

Le premier août, commencent les répétitions pour la Place des Arts. Jerry de Villiers dirigera une formation de quinze musiciens et de quatre choristes. Je veux que le spectacle soit sans prétention, mais de bon goût.

Il fallait bien s'y attendre, l'été ne pouvait se dérouler sans problème. Depuis que le mauvais sort s'acharne sur moi, il a trouvé une victime idéale. Pour ajouter à la liste des malédictions, voici quelques incidents : épaule gauche disloquée en tombant sur le bord de la piscine. Quand on a 40 ans, il faut arrêter de penser qu'on a seulement 15 ans ! À moins de deux semaines de la fin du contrat d'Aquadélices, la Guilde des musiciens m'annonce que l'ensemble qui m'accompagne à la Ronde n'a plus le droit de travailler avec moi à cause d'une formalité de juridiction. M. Claude Pilon, le gérant de l'Aqua., n'avait pas engagé des musiciens membres de l'Union, alors...

Devant cette situation, quoi faire ? Prenant mon courage d'une seule main, l'autre étant immobilisée à cause de mon accident de piscine, je suis monté en scène pour expliquer aux clients la situation qui prévalait. Pour ne pas trop décevoir les noctambules, j'ai pris le micro et j'ai chanté sans accompagnement. À la guerre comme à la guerre ! Tous ceux qui écrivent que Louvain fausse souvent en chantant, auraient dû être là ce mercredi soir. J'étais seul en scène, sans effet de musique, avec ma voix. Les gens ont même reconnu *la dame en bleu* !

À cette liste maléfique, j'ajoute la fermeture de l'aéroport de Dorval, à cause d'une autre grève. À mon retour de Floride où j'avais passé quatre jours pour négocier un contrat, l'avion s'est posé à Burlington et je suis rentré à Montréal en autobus... Quand on est pressé, c'est fatigant ! En route, je bavarde avec Clément Roy, le proprio de ma première chambre à Montréal, rue St-Hubert. J'apprends aussi, puisqu'on parle de musiciens, que l'hiver prochain, je n'aurai droit qu'à un seul musicien canadien en Floride ; les autres musiciens devront être américains. Concernant mes prochains engagements en Floride, je ne retourne plus au Suez pour ne pas « brûler » mon nom. Il est important que je

change d'endroit. Le célèbre Castaway me fait des propositions après m'avoir vu à l'œuvre quelques années presque en face de chez lui. Le défi à relever : prendre le Inner Circle et en faire un club rentable. C'est le cabaret situé à l'étage supérieur du fameux Wreck Bar. Ma réponse leur sera donnée après quelques jours de réflexion. Pour me donner «bonne bouche», le club s'appellera «La vie en rose», imaginez donc !

La radio a pris beaucoup de place dans nos vies. Pour connaître la météo, on écoute la radio. En revanche, quand la radio vous apprend une mauvaise nouvelle, vous en doutez immédiatement.

«Voici un bulletin spécial. Le comédien Gilles Pellerin est décédé la nuit dernière. Il était âgé de 51 ans...»

Quelques minutes après, un autre bulletin spécial :

«Le chanteur de rock Elvis Aaron Presley vient de mourir à sa résidence de Memphis au Tennessee. Il était âgé de...»

À la stupeur fait place l'incrédulité. Dans un réflexe naturel, vous syntonisez une autre station de radio et la même nouvelle revient avec plus de détails. Vous devez faire face à la réalité. C'est à ce moment-là que vous retracez des souvenirs. Pour Gilles Pellerin, mon ex-voisin de l'Île des Sœurs c'est facile. La semaine précédente, j'avais été à Radio-Canada avec lui pour essayer des costumes pour un numéro dans l'émission des 25 ans de la télévision d'État. Gilles était dans une forme superbe, il avait blagué comme il blaguait toujours. Ce départ si brutal m'a donné un choc terrible.

Mais la vie continue... Nous sommes à un mois de mon premier spectacle à la Place des Arts. Le mardi 23 août, c'est la mise en vente des billets.

La journée même, Guy Roy m'a caché la vérité. Je l'ai apprise quelques jours plus tard. Les responsables des billets ont dû ouvrir les guichets une heure plus tôt à cause de l'affluence de la foule. Il y avait des dames qui attendaient depuis 5 heures le matin ! À 4 h 30 dans l'après-midi, tous les sièges avaient été enlevés. Guy Roy obtient la salle Wilfrid-Pelletier pour une supplémentaire le lundi suivant, soit le 26 septembre. Les billets partiront aussitôt l'annonce faite.

D'autre part, le Grand Théâtre de Québec était réservé pour le premier et le deux octobre suivant et le Centre National des Arts d'Ottawa pour le 30 octobre. Avec Guy Roy, ça marchait au pluriel. Il avait aussi dans sa poche quelques dates pour une éventuelle tournée... si ça marchait !

Mais avant ces dates historiques dans ma vie, il faut continuer le travail quotidien et les autres engagements. Le jeudi premier septembre, après avoir hésité un peu, j'ai accepté d'être l'objet d'une fête à l'Aquadélices. Plus de 500 personnes sont venues pour me souhaiter bonne chance pour la P.D.A. mais aussi pour marquer à leur façon mes 20 ans de carrière. Quelques artistes ont participé à la soirée: Monique Vermont et Jean Faber, les animateurs Jacques Salvail et Gaston L'Heureux, Monique Saintonge, Michel Girouard, Georges Coulombe. Sur le gâteau d'anniversaire, une dame en bleu...

Pour me reposer les nerfs et apprendre parfaitement mes textes de présentation de chansons, je fais un saut en Floride pour une dizaine de jours. Les premières fois, ça fait curieux d'arriver en Floride et de trouver une porte qui s'ouvre avec votre clé. C'est ce genre de satisfaction que j'éprouve quand j'entre chez moi à Dania. En dix minutes, je me retrouve dans mes meubles, il y a du jus frais au réfrigérateur, quelques bières, des steaks congelés, du pain... et le reste chez le dépanneur du coin de la rue.

Durant ce bref séjour, je revois les Cantin et je passe mes journées sur la plage. Lorsque j'entre à Montréal, le 19 septembre, tout semble prêt pour la Place des Arts. Les journaux consacrent des pages entières à l'événement.

Quelques heures avant le lever de rideau à la PDA, CKVL m'honore en me remettant le trophée d'appréciation du public. Toute cette affaire avait commencé en juin et tous les dimanches matin, sur les ondes de CKVL, Pierre Luc invitait ses auditeurs à lui téléphoner dans le but de savoir quelles étaient les plus belles chansons d'hier et d'aujourd'hui. Ce sondage a été publié la veille de la première à la PDA. *La dame en bleu* se classait en tête des « géants » avec 151 votes puis suivaient deux succès de Mme Reno: *Un enfant* 78 votes et *Des croissants de soleil* 71 voix. D'autre part, il est ressorti de façon aussi claire que Ginette Reno

demeurait l'artiste la plus en demande avec 200 bulletins et Louvain en deuxième avec 185. Joe Dassin, René Simard, Nana Mouskouri et Claude Valade arrachaient les positions suivantes.

Pour la présentation du magnifique trophée, Pierre Luc avait choisi le lieu : une terrasse du Méridien pour que la Place des Arts apparaisse en fond de scène dans toute sa splendeur. Ce que les journalistes possèdent des tours dans leur sac. Le photographe Normand Jolicœur a tiré de nous d'excellents clichés. Le *Journal de Montréal* me consacrait deux articles à la veille même du grand saut. À Pierre Luc, un collaborateur dévoué de mes débuts, je livrais des impressions très personnelles.

«Après tout ce qui m'est arrivé cette année, j'ai l'impression de revivre ma période de gloire de 1965, l'année où on m'avait nommé Monsieur Télévision et où j'avais reçu le Prix Orange. Je suis heureux et j'ai conscience que la vie me choie.

«J'ai du plaisir dans la vie, j'en jouis sans me compliquer l'existence, j'ai un peu le trac devant tout ce qui m'arrive, mais je vais donner tout ce que je peux et même davantage à mon public qui le mérite. Après 20 ans, le public me garde en son cœur.»

Puis le vendredi 23 septembre arriva ! Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit répétant cette présentation, revoyant cette mise en scène, reprenant les paroles du dernier refrain que j'ai tendance à oublier, etc... Depuis hier, mes vêtements de scène sont accrochés dans «ma» loge à la PDA, à la porte : mon nom en grosses lettres noires. Sur ma table de maquillage, un petit crucifix et une photo de maman. Ces deux «personnages» m'ont donné l'inspiration et le courage pour me rendre si près du but visé. Leur «présence» m'aidera à toucher le but.

L'avant-midi semble interminable et le téléphone qui sonne sans arrêt...

- « — Bonne chance, on va être là ce soir.
- Notre commande de roses est en retard...
- Un des musiciens ne trouve pas de tuxedo...
- Aurais-tu des billets pour madame Unetelle...
- Oublie pas de nous chanter ton premier succès...

— À Duvernay, le camion de livraison est en panne...

— Excusez, j'm'ai trompé de numéro...»

À l'heure du lunch, mon producteur Guy me donne un coup de fil pour me rassurer.

« Il y aura plein de journalistes ; tes invités ont reçu leur billet ; repose-toi cet après-midi ; à ce soir ! »

Doucement les minutes s'écoulent, trop doucement à mon goût. Puis un téléphone du réalisateur Guy V. Robillard concernant *Têtes d'affiche* qu'on enregistre aussi en fin de semaine pour mardi 20 h 30. Le canal 10 qui désire une émission de choix, n'a pas lésiné sur les moyens. En plus de l'orchestre, trois choristes m'appuieront durant l'émission. Ce sont les plus belles voix de Montréal, les voix les plus en demande dans tous les studios d'enregistrement : Louise Lemire, Margot McKinnon et Pière Sénécal. Ce programme du 27 septembre compte parmi les excellentes productions auxquelles j'ai participé.

Six heures : je quitte Châteauguay pour Montréal. La circulation est intense en direction de la Rive Sud et particulièrement sur le Pont Mercier. Déjà l'automne a coloré le paysage de son pinceau magique. Je me surprends à fredonner : « Les feuilles mortes se ramassent à la pelle... » J'arrête brusquement la chanson. « On ne ramasse jamais les feuilles à la pelle ici... » Pour dire l'influence des chansons. Jamais, je ne m'étais arrêté au sens de ces paroles de Prévert. On dirait qu'une force toute spéciale me pousse vers Montréal. À sept heures, je suis dans ma loge de la Place des Arts. Dans les coulisses, une activité fébrile indique qu'un événement se prépare... On dirait l'appareillage d'un grand navire... on transporte des choses, on vérifie les cordages, le rideau rouge ondule légèrement pour indiquer que le vent va se lever tantôt....

Comme dans la chanson de Lama, « je prends mon visage à deux mains comme si ce n'était pas le mien » pour l'éternel maquillage, pour donner aux éclairages les effets voulus. Dans mon esprit, les secondes se précipitent comme mon rythme cardiaque. C'est le silence dans la salle, les accords de l'orchestre de Jerry de Villiers et moi qu'un projecteur vient chercher à la porte des coulisses. C'est comme le saut en parachute, une fois libéré de l'appareil, on

devient libre comme l'air, on peut évoluer dans les trois axes. La scène de la Place m'appartient comme une nuit nuptiale revient de droit aux amoureux. Les minutes qui ont suivi me paraissent aujourd'hui hors du temps. J'étais bien sur cet immense plateau. Après la première chanson, j'aurais échappé cette phrase : « C'est fait... mes bibites sont parties » ! Puis le rythme du spectacle s'amplifie, de part et d'autre, on ouvre son cœur, c'est comme des retrouvailles, il n'y a aucune réserve.

Sous le titre *Public en délire*, la très belle Pascale Perreault du *Journal de Montréal*, analyse la soirée en termes très positifs. « Il s'agissait là de l'une des plus belles manifestations de tendresse de la part d'un public à un artiste de la chanson « dite » populaire. C'était quelque chose à voir et à entendre... » Après quelques remarques personnelles, Pascale continue :

« Cependant, le public, lui n'avait aucune réserve. Il était de tout cœur avec Michel et cela du début à la fin. Une fin délirante. De la première rangée du parterre à la dernière du deuxième balcon, les fauteuils ne se trouvaient plus occupés. Depuis belle lurette, les gens, debout, applaudissaient à tout rompre ».

« Sûr, hier soir, toutes ces demoiselles et ces dames se sentaient, pour Michel Louvain, une dame en bleu ».

Dans la grosse *Presse* de la rue Saint-Jacques, Pierre Beaulieu produit aussi un papier fort sympathique, même si je réalise qu'il n'a jamais été membre actif de mes fan clubs. Au début de sa critique, il brosse un tableau en rétrospective des années 1957-58, « C'était l'époque où les filles perdaient connaissance, où elles braillaient et s'arrachaient les cheveux pendant les shows ».

« Michel Louvain, tout frais, tout beau, la larme à l'œil et les chats dans la gorge, provoquait alors des émeutes. C'était le star. On l'escortait dans ses déplacements. Il chantait des chansons comme *Lison, Louise, Linda...* et provoquait le délire ».

« Vingt ans plus tard, il fait encore des disques, en vend toujours par milliers, donne des spectacles dans les cabarets, va chanter ses hivers en Floride... et remplit la Place des Arts. Même qu'il joue à guichet fermé et qu'on a dû ajouter une

supplémentaire à Wilfrid-Pelletier. Et c'est vendu. Depuis au moins trois semaines.»

«Hier soir, le monde était content d'aller lui rendre hommage. On allait le remercier pour tous ces beaux moments. C'était soir de gala, le moment tant attendu, la consécration. «Je réalise un vieux rêve, a-t-il dit avec le même moton dans la voix, et je sais que ma mère, si elle était ici, serait fort heureuse. C'est elle qui, l'hiver dernier à Miami, m'a convaincu de faire ce grand saut».

«Michel Louvain a donné le spectacle que les gens attendaient de lui, le spectacle qu'il donne dans les clubs et aussi simplement. Il était gentil, il était beau, il était tout frais, tout grillé, il riait, il parlait de sa maman, de son papa, il se promenait parmi le monde, faisait chanter les gens, leur disait qu'il était heureux, qu'ils étaient beaux; il dansait, le yaya, le yéyé, se trémoussait, s'excitait un peu, parfois, et le monde était content. Vraiment, Michel Louvain était gentil. Et il parlait de sa vie, de sa carrière, disait aux gens ce qu'ils avaient le goût d'entendre, il leur faisait un beau show. Certes, il a aussi faussé, mais il a toujours faussé».

«Hier encore... et il a versé une larme. Les gens ont vraiment passé une bien bonne soirée».

Je n'ai que peu de choses à ajouter à ces critiques, sinon qu'elles me rendaient justice et à moi et à mon public. C'est comme cela que ça s'est passé. Concernant ma voix, je dirai : «Que celui qui n'a jamais faussé, me lance la première note !»

Après de nombreux rideaux, je regagne ma loge complètement vidé, épuisé mais tellement heureux. Les gerbes de fleurs bloquent l'entrée, sur mon miroir de maquillage, les télégrammes sont collés et la photo de maman qui me regarde avec son même sourire rempli de tendresse et d'affection. Pourquoi faut-il qu'elle soit paralysée ce soir, loin d'ici ? Sa présence me porterait au sommet du bonheur, mais dans la vie, il y a toujours des ombres au tableau... pour nous rappeler que le paradis n'est pas sur la terre.

À la vérité, je n'étais pas complètement satisfait de ma performance. Il y avait quelques petits accrochages avec l'orchestre et Jerry de Villiers m'a promis qu'on répéterait demain après-midi pour aplanir ces difficultés.

Quelle nuit merveilleuse j'ai passée ! Refusant de m'endormir tout de suite pour jouir davantage du bonheur qui est le mien, je repasse dans ma tête le film de la soirée, avec tous les détails. J'entrevois déjà des idées nouvelles pour le spectacle de l'an prochain ! C'est vous dire jusqu'à quel point j'en menais large cette nuit-là. Pourquoi ne pas rêver ? Ce sont les voyages qui coûtent les moins chers et sont tellement merveilleux !

Samedi, dimanche et lundi ont vu un spectacle « baigner dans l'huile »... si je peux me permettre l'expression. Le trac dominait la scène, mais j'en imposais un peu au trac... pas beaucoup. La Place des Arts marquait un grand virage dans ma vie. Un vent nouveau soufflait sur ma carrière. D'ailleurs, Guy Roy l'avait exigé : ne faire maintenant que les grandes salles. C'était le début. L'avenir se dessinait à l'horizon.

Le samedi premier octobre, Québec. Le plus bel automne que la province avait connu depuis longtemps était des nôtres. Du Château Frontenac, on voyait au loin les Laurentides à la palette des plus belles teintes de la saison. Depuis quelques jours je savais que les billets s'étaient envolés rapidement et qu'il nous faudrait revenir en novembre pour une supplémentaire.

Il me semble que je serai encore plus nerveux à Québec qu'à Montréal. Ici, je connais personnellement des milliers de visages, les gens de Québec m'ont adopté comme leur fils depuis vingt ans et cette « parenté », avec les années, a développé des liens profonds d'estime et d'amitié. Les gens de Québec peuvent être plus exigeants avec moi que les citoyens de Montréal. Ici dans la Vieille Capitale, on ne me pardonnerait pas une faiblesse. Je dois me surpasser pour que l'image qu'ils se sont fait de moi demeure la plus conforme à la réalité.

Du vendredi au samedi, je n'ai pas réussi à fermer l'oeil de la nuit. Je crois que je serai moins nerveux le matin de mes noces. À six heures ce matin, je faisais les cent pas dans ma chambre en attendant l'ouverture du casse-croûte de l'hôtel. Un café n'attendait pas l'autre. J'étais tendu comme une corde de violon doit l'être pour donner la note la plus aiguë. Au cours de la matinée, très peu d'appels. Les gens devaient se dire : « On va le laisser dormir pour qu'il soit en grande

forme ce soir... » J'essaie de manger à l'heure du midi : rien ne passe. Au souper, même phénomène. Je me rends au Grand Théâtre pour placer mes « choses » dans ma loge. Les musiciens répètent, les choristes vocalisent, les machinistes ajustent les projecteurs, les gens de la sono répètent les interminables : Testing, one, two, three, testing... Dans dix minutes, ils vont me rendre complètement dingue.. je n'en ai pas très long à parcourir... Les minutes avancent doucement. Je retourne dans ma loge pour revêtir mon costume de scène et me concentrer pour le grand combat. Près des crèmes à maquillage, la photo de maman et un éléphant porte-bonheur que Danièle m'a remis à la Place des Arts.

Lorsque les projecteurs sont venus me chercher dans le noir de la scène, je sentais bien que Québec m'aimait, mais dans le tonnerre d'applaudissements qui a précédé la première chanson, j'ai découvert une chaleur et un enthousiasme que je n'avais jamais rencontrés dans toute ma carrière. Tous les sièges du Grand Théâtre étaient occupés par des admiratrices et des admirateurs qui avaient décidé d'être présents à cette première, et d'y participer activement.

Le spectacle, bien rodé, a mieux marché qu'à Montréal. J'ai dû reprendre quelques fois *La dame en bleu*. À toutes les chansons, la salle éclatait de joie, d'applaudissements, de bravos. Aujourd'hui, c'est presque gênant de rappeler tous ces détails, mais ils sont authentiques. D'ailleurs, le *Journal de Québec*, sous la signature de Claude Robert m'accordait toute la première page de son édition du lundi 3 octobre avec quatre photos et un titre en couleur : Louvain, c'est le délire ! À la section spectacles, deux pages entières étaient consacrées à cette grande fin de semaine Louvain. Les titres : « Une ovation monstre, Pour Michel Louvain, un triomphe incroyable... » Treize photos illustraient les articles; ce chiffre 13 m'a été très chanceux.

Dans ses textes, Claude Robert me révélait des aspects du spectacle qui m'avaient échappés. Il y raconte qu'une vieille dame de 80 ans, n'ayant pu obtenir de billet, s'en retournait en sanglots dans le foyer du Grand Théâtre. Un monsieur qui accompagnait son épouse, a donné son propre billet à la brave octogénaire et il est retourné tranquillement chez lui attendre sa femme. Imaginez la joie de cette vieille

dame qui ne m'avait jamais vu en spectacle et qui désirait depuis longtemps ce moment choisi pour rencontrer sa vedette...

J'emprunte quelques lignes à Claude Robert : « Personnellement, je ne me souviens pas d'avoir vu un artiste faire autant l'unanimité au Grand Théâtre. C'était du délire. Il fallait voir ces dames avec leurs jumelles, leur appareil-photo avec lampe-éclair dissimulé dans leurs sacs à main (La photo est prohibée au G.T.) les pleurs, les ho, les bravos, entendre les commentaires fort élogieux de ces dames, toutes pâmées devant celui qui est en voie de devenir une sorte de symbole de la chanson sentimentale, comme peut encore l'être Tino Rossi, en Europe... Oui, Michel Louvain a ému et plu...

« Un spectacle qui restera marqué dans les annales du Grand Théâtre de Québec » de conclure Robert. Mon premier patron de Québec, Gérard Thibault vivait lui aussi des moments très agréables et il a accordé un entretien au *Journal de Québec* : « À cette époque, on présentait de grands artistes comme Jacqueline François, Les Garçons de la rue, etc. Mais Michel avait toujours la manie de vouloir chanter. Il faut dire qu'il avait toujours des chansons qui plaisaient et il est vite devenu la coqueluche du public. Je me souviens que je le payais 75 dollars par semaine. Bien des fois, il m'a sauvé des spectacles. Il chantait tout le temps ; je me demande s'il ne le faisait pas en dormant. Pour moi, c'est un grand artiste et je suis fier qu'il en soit là où il vient d'arriver. Il le mérite, car il a travaillé très fort ».

Merci Monsieur Thibault, voilà un autre témoignage qu'il faudra ajouter au grand livre de votre vie.

Alors qu'il restait deux chansons au spectacle, la foule a réussi à m'avoir ! J'ai eu la surprise de ma vie. Tout le monde s'est levé dans la salle pour m'ovationner. Devant les cris des admiratrices, je n'ai pu qu'éclater en sanglots. C'était trop pour mon cœur. Jerry De Villiers a repris quelques fois l'intro d'une chanson pour me permettre de « retomber sur mes pieds » tandis que les choristes Gisèle Poitras, Louise Lemire et Margot McKinnon fredonnaient des « ou ou » en attendant que je « chausse » les dernières mélodies.

Les nombreux rideaux ont salué la fin de la soirée, des dames sont montées sur la scène pour m'embrasser, d'autres

m'offraient des gerbes de fleurs, on me donnait la main. Que de moments sublimes dans la vie d'un artiste de variétés!

Devant les résultats de cette fin de semaine, le Grand Théâtre nous offre sa première date libre: le vendredi 4 novembre.

Le poste CJRP avait préparé une promotion pour mes *Toujours vingt ans*. Des auditrices «risquaient» de dîner avec moi. C'est dimanche midi que je reçois ces dix dames au Château Bonne Entente à Sainte-Foy. Mon gérant Guy Roy est de la fête et nous «cassons la croûte» avec ces charmantes personnes qui assisteront au spectacle le soir même.

Au cours du week-end suivant, je surprends un peu le milieu artistique en réservant une pleine page dans *Échos-Vedettes*, pour dire merci à la population. Le texte était celui-ci: À un public en or, merci à vous tous pour mon premier passage à la Place des Arts qui m'a prouvé votre fidélité. Je ne vous oublierai jamais. Je continuerai encore 20 ans juste avec vous! En vous disant encore merci! Et la page reproduisait ma signature à la main.

Sur la même portée de spectacles, je fais le Centre National des Arts à Ottawa. C'est une autre soirée merveilleuse. Les échos de Montréal et de Québec avaient été entendus dans la capitale de la nation. Au soir de la première à Ottawa, le poste CJRC et l'Hôtel Skyline me font l'honneur d'une réception et me présentent un immense gâteau de 36 pouces de diamètre pour marquer mon anniversaire de vie artistique. Dès le lendemain, après des arrangements pris en vitesse par mon gérant, j'apporte le «gros gâteau» au Foyer du Bonheur et je le partage en 300 morceaux avec les vieillards de la maison. En plus du gâteau aux couleurs de *La dame en bleu*, mes nouveaux amis aimeraient aussi déguster quelques mélodies... Le père Louvain s'exécute sans autre forme de procès. Ces gens-là m'ont donné plus de bonheur que j'en apportais. Je devrai y retourner avec toute une cargaison! La date est choisie: c'est le 9 novembre.

En octobre et novembre, je continue de promener mon spectacle au pays du Québec; de Drummondville jusqu'à l'Habitat Saint-Camille de Montréal-Nord. En tournée, j'apprends le décès du plus grand crooner américain Bing Crosby à l'âge de 73 ans. Il est décédé en Espagne au moment

où il allait entreprendre une ronde de golf. Crosby n'a jamais vraiment arrêté de chanter et ses disques continueront encore longtemps. Son éternel *White Christmas* est chanté dans tous les pays et on doit l'entendre toutes les nuits de Noël au paradis.

Pour ma part, je réussis à placer au palmarès une autre mélodie de mon dernier microsillon: *Une larme d'amour*. Lors de mon passage à Drummondville, cette chanson occupait le sommet du hit parade de CHR.D. Ailleurs au Québec, la mélodie «prenait du poil de la bête» comme on dit dans le métier.

«Aux Élégants»! Avec Patsy Gallant et Guy Boucher je récidive comme mannequin. Le clou de la soirée: un superbe manteau de phoque noir confectionné en France. J'avais presque envie de l'acheter, mais, comme je dois passer trois mois en Floride, ce serait folie pure et simple! Mais il était bien beau!

Au carnet mondain, j'avais une date sacrée: les 65 ans de vie artistique de La Poutine à l'Hôtel Bellevue de Saint-Eustache. Imaginez: 65 ans de carrière! Lorsque j'ai commencé, elle avait déjà 45 ans d'expérience! Les amis de la Poutine formaient un cercle de chaleur et de fraternité autour d'elle. De madame Juliette Pétrie à Louis Armel, de Léo Rivest à Raynaldo, d'Alys Roby à Claude Valade, de René Caron à Michel Louvain, c'était la rencontre de plusieurs générations, Michel Stax étant probablement le plus jeune du party avec La Poutine qui nous a caché ses 74 ans jusqu'à la fin de la soirée. De la coquetterie à revendre, Madame Rose Ouellette qui affirme que ce nom, elle ne l'utilise qu'en affaires! La Poutine c'est plus amical, familial.

La Poutine continue à être une légende vivante dans le show biz. Elle fait partie de ceux qui ne seront jamais remplacés.

Novembre demeure rempli d'activités: une supplémentaire à Québec, le tournage d'une émission à la maison avec André Robert *Les indiscretions d'une caméra*. En ondes: le lundi 21 novembre. Justement à cause de la présence de caméras dans la maison, j'ai fait installer un hyper-super-ultra perfectionné système d'alarme... Lorsque les gens verront les collections, la verrerie, les tableaux, des filous

auront peut-être le goût de faire ce que d'autres ont fait auparavant. Je profite de l'émission pour expliquer le système à André Robert. Ainsi tout le Québec saura qu'il faut être bien malin pour entrer par effraction chez Louvain.

Je fais aussi la Boîte à chansons du Méridien, dirigée par Pierre Calvé, du 23 novembre au 4 décembre, avec mes musiciens. Puis le 19 décembre, une dernière *Coqueluche* et j'accroche mes patins pour l'hiver... ou presque!

Cette année de mes vingt ans... me semble la plus belle depuis 1965! Certainement la plus remplie. Comme mon image a été passablement exposée, il serait temps de faire éclipse quelques mois. Le côté santé doit aussi être considéré. Je fête donc le 20 décembre au Bar Alexandre, rue Peel, la suspension de mes activités. Le champagne coule à flots et les bons mots aussi.

Du côté de Thetford, les nouvelles sont plus encourageantes. Maman prend du mieux après une convalescence sur la Côte-Nord où l'air salin lui a fait du bien.

Avant que je quitte pour la Floride, Mirabel sort des presses mon microsillon *Une larme d'amour*. C'est le vingtième de ma carrière, si on fait exception de certains disques de collection ou de promotion.

Je dis au revoir au Québec avec beaucoup d'émotion, me rappelant tous ces grands moments que j'ai vécus au cours de cette année 1977. Merci à tous.

Déjà la frontière est loin derrière moi, je roule à travers les Caroline, la Georgie, et enfin la Floride. En laissant le Florida Turnpike, c'est à gauche, Dania... Bon hiver aux gens du Nord!



## Chapitre 44

# Quand frappe le destin...

Dans ce volume, je ne parle pas souvent de spirituel; cependant, il m'arrive à l'occasion de vous souligner que j'ai accepté une présidence d'honneur ou deux, pour des bonnes causes. À la demande de mes amis de CJRP, avant la fin de l'année 1977, j'avais présidé un radiothon pour le « Noël du Bonheur », une initiative de l'abbé Jean-Marie Brochu. Les fonds servaient aux malades chroniques de l'Hôpital Saint-Augustin à Courville.

En 1978, chaque fois que des organismes charitables m'offriront de telles « responsabilités civiques », je dirai toujours oui parce que je crois réellement « que la charité couvre la multitude des péchés... » Coyez-vous que je suis en retard dans ce domaine? N'allez pas croire que je vais me confesser ici, moi qui n'use pas particulièrement les confessionnaux de mon église...

Pendant que j'avais les orteils dans le sable en ce premier janvier 1978, le Québec me revoyait à la télévision. Les meilleurs moments du *Jardin des étoiles* présentaient au petit

écran plusieurs artistes qui avaient connu du succès au cours de l'année précédente : on y a vu les Nicole Martin, Johnny Farago, le groupe Toulouse et Louvain, c'était fatal !

Sous le froid de janvier, Radiomutuel faisait tourner à tout rompre deux disques qui semblaient partager la faveur du public : *Le King n'est plus* de Farago et *Une larme d'amour*. Pendant que je me dorais en vacances, mon disque travaillait pour moi... avec mes boutiques de fleurs.

Pourtant, il semble encore qu'en décembre, j'avais bien promis de ne pas travailler de janvier à mars inclusivement. Mais les invitations pressantes, la nostalgie du pays et des promesses qu'on m'arrachait souvent... faisaient que je piquais des pointes vers l'hiver à l'occasion. Ainsi le 11 février, bien emmitouflé, me voici en plein Carnaval de Québec. Apparemment, c'est comme la grippe ; on ne peut passer un hiver sans l'avoir ! Puis je fête la Saint-Valentin au Hilton de Québec, le même soir, à Radio-Canada, je faisais *Vedettes en direct*. Le lendemain, je donnais un spectacle aux Trois-Rivières et le 16 à Cornwall avant de rentrer à Dania, les pieds gelés !

Dans ma colonne des B.A. (bonne action comme chez les scouts), je place le Radiothon de la fibrose kystique du 29 avril à Hull. Comme président d'honneur, je peux vous affirmer que les objectifs ont été atteints et que plusieurs artistes sont venus appuyer notre cause. Vous remarquerez que je change de langage quand je parle en qualité de président !

Pour les gens de Montréal, la belle époque de la Casa Loma devait revivre l'espace de quelques heures en ce dimanche sept mai. À la grande salle Wilfrid-Pelletier, sous un ciel d'étoiles avec les célèbres palmiers de la Casa, un groupe d'artistes voulait rendre un hommage particulier à Andy Cobetto, celui qui avait personnifié le « Montreal by night » des belles années du cabaret. « Casa Loma Plus » se voulait un super-spectacle avec les têtes d'affiche qui ont attiré le plus de foules à ce cabaret de la rue Sainte-Catherine est. La mise en scène intelligente était signée par Charlemagne Landry, le père des Jérolas, et Laurent Larouche, le réalisateur bien connu. Margot Lefebvre, Robert Démonigny, les Tune-Up Boys, Ti-Gus et Ti-Mousse, Pierre

Labelle, Jacques Desrosiers, Alys Robi et Paolo Noël formaient la carte des artistes avec mon nom en plus.

Madame Robi a ému la salle en soulignant l'absence de Denis Drouin qui venait de mourir tandis que Paolo Noël touchait tout le monde en interprétant *Le plus beau tango du monde* en duo avec M. Cobetto. Pour ma part, entre deux chansons, j'ai dit merci à Andy pour la magnifique chance qu'il m'avait accordée au début de ma carrière. M. Cobetto était ému, moi aussi. Après mon passage en scène, je disparaissais en direction de Saint-Césaire où je donnais un autre spectacle le soir même. Les gens de la P.D.A. ont réalisé mon absence lorsque tous les artistes sont venus à l'avant-scène saluer le public et le héros de la soirée.

En vue de la fête des mères, je me rends à Thetford avec mon amie Thérèse Riopel. Maman semble miraculeusement guérie. Pour sa première sortie sur la terrasse, elle s'appuie sur mon bras et sur sa canne, la paralysie n'étant pas complètement partie. C'est émouvant de constater le chemin parcouru depuis près d'un an. Dans la famille, c'est la joie discrète ; on espère et on prie pour que la guérison soit totale. *Le Journal des vedettes* publie un grand reportage pour la fête des mères et maman Jeannette en première page en magnifiques couleurs. Je suis très heureux.

À peine rentré à Montréal, la direction des Jeux pan-américains de karaté me demande d'être le parrain de la prochaine compétition, Denise Filiatrault agira comme marraine. Devant l'ampleur que prend la manifestation, je m'inscris aux cours du professeur Ari Anastasiadis, directeur technique des Jeux. Attention aux agresseurs maintenant ! Les compétitions se tiennent les 20 et 21 mai au Vélodrome olympique et j'y... assiste.

En lisant les journaux ce matin du jeudi 25 mai, on annonce le décès de la journaliste Lyne Bourgeois, jeune et brillante femme que mon métier m'a fait rencontrer souvent. Depuis quelque temps, elle agissait comme attachée de presse d'un ministre. C'est toujours un choc d'apprendre le décès d'une personne qu'on a bien connue. Je réalise aussi qu'il y a un an ce midi, durant l'émission des *Coqueluches*, maman s'effondrait dans mes bras.... Vous connaissez la suite de sa maladie. Quel drame !

Comme le destin peut être cruel quand il frappe. Au cours de l'après-midi du même jour, le téléphone m'apporte une bien triste nouvelle du Mexique. Mon frère André vient d'avoir un terrible accident à Cozumel. Moins d'une heure plus tard, l'hôpital rappelait pour annoncer le décès. Depuis le premier appel, j'avais le sombre pressentiment qu'André était déjà mort. C'est un choc terrible. Au début, on ne veut pas y croire, mais les événements confirment de minute en minute la cruelle réalité. Alors que son paquebot *Kazakhstan* faisait escale à Cozumel, André se rendait faire rapport à son patron Bob Sauvé lorsque l'accident de la route survint. Il roulait en « dune buggy » sur la Costera Sur lorsque son véhicule a été heurté de front par une voiture taxi. Le rapport d'accident nous a indiqué que la mort a été instantanée.

Directeur de croisière, André devait rentrer à Montréal deux jours plus tard. Il avait 44 ans. Ma belle-sœur Nicole a respecté à la lettre le testament d'André: tombe fermée, cérémonie intime, incinération immédiate.

André m'avait donné le goût du métier et ma première chance. Après une carrière au cabaret, il a opté pour la vie de croisière où il réussissait très bien. Il parlait quatre langues et les gens l'aimaient beaucoup. Devant cette tragédie, dans la famille, comment maman allait-elle prendre la nouvelle? Elle ne l'a pas acceptée... puis elle sombra dans un profond néant où l'on avait du mal à la retrouver. Ce malheur l'a démolie complètement. On aurait dû lui cacher la vérité mais les journaux...

Durant ces heures tragiques, Nicole nous a donné un bel exemple de courage. Devant la fatalité, on ne peut rien. Ma filleule Caroline avait 14 ans à l'époque et réalisait fort bien le vide qui se créait autour d'elle. Comme sa mère, elle a résisté au découragement.

Après ces jours pénibles, on reprend lentement le travail mais quelque chose a changé dans nos vies. On n'est plus le même. Comme la vie continue, il faut essayer ses pleurs et montrer un visage plus réjoui à ceux qui viennent auprès de vous pour chercher un peu de bonheur.

Le premier juin, avec Clairette, je suis aux « Beaux Jedis » de la Baie puis je lance un 45 tours le 16 juin avec Winston McQuade avec qui j'anime *L'Heure de pointe*. Où

*en est ma vie?* ne connaît pas un succès phénoménal...

À l'invitation du président Jean Lapointe, j'assiste à la conférence de presse qui présente le programme des « Chants de la Saint-Jean » à Laval. Après avoir rendu hommage à Claude Léveillé en 76 et à Jean-Pierre Ferland l'an dernier, ces fêtes populaires au Centre de la Nature sont dédiées cette année à Robert Charlebois. Je serai de la distribution du grand spectacle devant 200 000 personnes, avec Jean Lapointe, Emmanuelle et le groupe Toulouse. Il paraît que mon interprétation de *La danse à Saint-Dilon* en salopette blanche a été le clou...

Pour les fêtes du Canada, j'accompagne Nicole Martin et quelques autres artistes à la Place des Nations. Mon minirécital frappe dans le mille ! La semaine suivante, mon ami Jacques Salvail vient me prêter main forte pour une soirée en faveur d'une organisation qui ramasse des fonds pour les victimes de la sclérose en plaques. Une autre B.A. quoi !

Au moment où je commence un engagement à la Boîte à refrains de Saint-Sauveur, une nouvelle défraie la « une » des journaux : Louvain sera l'amoureux de Margaret Trudeau dans un long-métrage... Le tournage doit se faire à Cassis, une petite station balnéaire près de Marseille, en fin d'été. J'y reviendrai au moment du tournage puisque ce film a donné lieu à plus d'une aventure pas toujours très agréable.

À cause du film, certains projets devaient être modifiés. D'abord, le réalisateur Jacques Fournier qui m'avait « découvert » semble-t-il aux fêtes de Laval, avait programmé le tournage de « mes scènes » avec Margaret au début d'août. C'est à ma demande et aussi à cause d'engagements antérieurs qu'on a repoussé au 18 août les premiers tours de manivelle pour moi.

En ma qualité de commodore des Régates de Saint-Timothée, j'ai dû passer à un autre ces lourdes responsabilités... En revanche, je participe au Super-pop de l'amiante le 12 août à Thetford Mines.

À la mi-août, je m'envole vers l'aventure. Imaginez un peu... tourner un film avec l'ex-épouse du Premier ministre canadien. J'en passais des nuits blanches seulement à y penser. Une fois que j'ai connu Margaret, je me réveillais la nuit pour la détester davantage ! Revenons-en d'abord à

l'histoire du film. Je suis un chanteur de cabaret qui tombe amoureux d'une jeune femme en vacances sur la Côte. Cette femme, c'est madame Trudeau, l'épouse d'un riche industriel qui l'envoie en vacances mais qui est très jaloux. Ne pouvant l'accompagner, il la fait suivre par un détective privé qui deviendra amoureux de cette femme. Le joyeux imbroglio se double d'aventures et d'incartades.

Tourné en co-production franco-canadienne dans le cadre d'ententes internationales, le film portait d'abord le titre: *L'ange gardien* puis *Ciel, mon mari*. Dans l'ensemble, j'ai gardé de cette expérience d'excellents souvenirs, mais de Mme Trudeau, j'ai compris que sa vie malheureuse la rendait exécration pour tout le monde. Depuis le premier moment où on me la présenta sur le plateau de tournage à Cassis, jusqu'à l'ultime tentative pour lui décrocher un sourire, jamais cette femme n'a voulu faire le moindre effort pour être un peu gentille. Je sais pourquoi cette enfant gâtée a agi de la sorte. Les producteurs du film avaient en vain chercher plusieurs jeunes premiers pour devenir l'amoureux de Margaret. Les bandes d'essai ne satisfaisaient pas madame. Elle ne voulait pas qu'un comédien porte ombrage à son véritable amoureux... Il s'agissait de Jean-Luc Fritz. Margaret manigança tout pour qu'il tienne le premier rôle. Durant tout le tournage, ils étaient constamment ensemble, tantôt sur le plateau à jaser pendant qu'on travaillait, tantôt à se bécotter dans les boîtes de nuit de la Côte méditerranéenne.

À cause de l'entente, le film devait se tourner dans les deux langues officielles, mais Madame a décidé que son français n'était point assez convenable. Elle a dû laisser tomber et faire le reste du tournage en anglais; la post-synchro devait lui donner une meilleure voix en français avec une comédienne de Montréal.

À son retour au pays, Madame a accordé une interview au réseau privé CTV: «Je ne trouve pas que l'homme français manque de civilité. Je trouve seulement que son attitude est différente de la façon dont a été élevée... une canadienne comme moi». Après plus de vingt ans de métier, je peux affirmer que j'ai rencontré bien des partenaires pour des rôles à la télévision, pour la danse, pour la comédie, pour le spectacle et jamais je n'ai eu à traiter avec un tel iceberg.

Elle annihilait constamment toutes mes tentatives d'amorcer des dialogues. Avec Margaret, j'ai immédiatement senti qu'un contact valable était impossible. Je n'étais pas le seul. Il fallait entendre les techniciens, les réalisateurs et producteurs parler des emmerdements que Margaret causait à tout le monde. On prétend même qu'elle a été responsable d'au moins trois jours de retard dans le tournage. Madame boudait, cuvait son vin ou d'autres vapeurs...

Je voulais faire les efforts nécessaires pour que les scènes que nous avions à tourner ensemble soient moins pénibles. Rien à faire. Madame n'adressait la parole à personne ; elle a le don de rendre tous les gens mal à l'aise dans son entourage. La première fois que j'eus à lui adresser la parole, c'était pour l'aviser que je savais toutes mes répliques par cœur. J'étais prêt. Elle me répondit qu'elle ne parlait pas assez le français et qu'en scène elle ne donnerait les répliques qu'en anglais. D'ailleurs, elle ne me parlait qu'en anglais. Avant mon départ de Montréal, des gens du milieu politique m'avaient prévenu du caractère désagréable de l'ex-première dame du pays. Je refusais d'y croire... Aujourd'hui, je ne veux plus rien savoir d'elle. Jamais je n'accepterai de tourner avec elle... même pas une annonce de Ex-Lax.

À Cassis, la foule des curieux suivait les péripéties du tournage. Un jour, un photographe de presse me demande une photo enlaçant Margaret comme dans une scène du film. Au moment où je m'approche, elle me donne un coup et lance un retentissant : « *Don't touch me!* »

Un soir, j'ai décidé de vaincre son mutisme. Je lui parle du livre qu'elle écrivait à Londres. Soudain, je vois un éclair dans son regard. « Ça va être un boum », me dit-elle et elle me raconte sa vie dans tous les détails. Un confesseur jésuite n'en aurait pas tant demandé... Le récit fini, elle se retourne et me quitte brutalement. Son rouleau était terminé, elle avait fini de parler de sa petite personne toute à elle, seulement à elle. Lorsque son livre sortit, on eut la confirmation des rumeurs qui circulaient sur le plateau concernant Madame et sa vie de « femme libérée... »

Comme les dernières séquences ont été tournées à Montréal, nos journalistes ont pu converser avec le réalisateur français Jacques Fournier qui a déclaré qu'il avait aimé

Margaret durant le tournage, comme actrice. « Par contre, il y a eu des périodes où c'était tout à fait le contraire », a-t-il ajouté. Concernant ma participation au film, il a admis « avoir été inquiet au début, mais il est très professionnel. Il m'a davantage surpris aux rushes qu'au tournage : c'est un type qui sort très bien à l'écran. Je lui conseillerais même de continuer dans cette voie ».

Ni Margaret ni moi n'étions à la première du film le jeudi 21 décembre au Parisien de Montréal. *L'ange gardien* n'a rien cassé sur les écrans. Les critiques ne nous ont pas manqués avec la grosse tarte à la crème au visage... À Margaret, les critiques conseillaient deux choix : redevenir la mère de famille qu'elle était ou reprendre la caméra et faire de la photographie. « Sois belle et tais-toi », a lancé *Télé-Radio-monde* qui ajoute : « La Trudeau est absolument pourrie comme comédienne. Elle n'a aucun talent ». La critique n'a pas été tellement plus tendre pour moi.

« Quant à Michel Louvain, il ne se débrouille pas si mal mais il est encore mieux de rester dans la chanson. Mais il y a plus d'espoir en lui qu'en la Trudeau ».

Un peu plus loin, on me laissait un brin d'espoir : « Bien dirigé comme comédien, Louvain finirait probablement par nous surprendre en tant qu'acteur... »

Le message était clair ! Avant de me lancer à nouveau dans le cinéma, j'y penserai deux fois... Avec tous ces commentaires, j'ai sauté quelques mois. Revenons à la fin d'août lorsque je suis rentré de France avec un goût amer dans la bouche. J'anticipais le récit que je viens de vous raconter.

Le mardi 29 août 1978, Mirabel : j'entre au bercail fourbu mais riche d'une nouvelle expérience. Le jour même, je communique avec mon chef d'orchestre Georges Tremblay pour tenir quelques répétitions avant mon départ... Bien sûr, c'est devenu une tradition, avant un grand récital, je prends toujours une dizaine de jours de vacances en Floride. Lorsque je reviens à Montréal à la mi-septembre, tout est en place pour le gala. Mon gérant Guy Roy se dit fort satisfait de l'activité qui règne autour du guichet des réservations à la Place des Arts. Pour ajouter à la publicité, je fais *Les Coqueluches* le jour même de la première et j'y chante

*Harmonie* et *Une larme d'amour*, deux chansons qui font partie de mon tour de chant.

Autant ma «première PDA» m'avait torturé, autant cette année, je prends les choses froidement. C'est un grand spectacle, mais j'ai l'habitude. L'an dernier, sous la baguette de Jerry de Villiers, l'orchestre présentait une forte section de cuivres pour donner de la couleur à la musique, *En harmonie* se voulait plus romantique. Voilà pourquoi Georges Tremblay avait bâti sa formation avec des cordes et même une harpe. Les balades seraient davantage à l'honneur.

Du jeudi 21 septembre jusqu'au dimanche soir, la Salle Wilfrid-Pelletier a reçu beaucoup de monde. Nous n'étions pas à guichet fermé mais au moins 15 000 personnes ont vu *En harmonie*. Durant la soirée, deux surprises: j'avais découvert au Balzac de Québec deux jeunes danseurs à qui j'avais promis de donner une première chance. Il s'agissait de Martine Furois et Jerry Canty de Charlesbourg. Ils entraient en scène durant un numéro de rock et donnaient une excellente démonstration de leur talent. De plus, je participais à l'orchestre dans un numéro de batterie. Tous les instruments de percussion étaient installés sur une plateforme mobile et on me tirait en scène dans un solo endiablé. L'effet était instantané. Les gens ne se rappelaient plus que durant mes jeunes années, dans la fanfare de Thetford, j'avais été un «bruyant» tambourineur...

*Michel Louvain en harmonie* a connu lui aussi sa tournée des «capitales». Après la PDA, nous faisons l'Habitat Saint-Camille puis le Centre national des Arts d'Ottawa. *Le Droit*, sous la signature de Colette Duhaime, me rend un bel hommage en qualifiant le spectacle «d'un rare professionnalisme avec des vieilles rengaines qui plaisent encore». De son côté, Theresa Peddle du *Ottawa Journal* prétend que «*Louvain emits good vibrations*». Tant mieux, tout le monde est content et y trouve son compte. Dans *The Citizen*, Taunia Sawchuk croit que «*Singer charms with romantic songs*».

Les 20, 21 et 22 octobre, on transporte le spectacle au Grand Théâtre de Québec. Guichets fermés. Il faut revenir le dimanche 29 octobre. Le spectacle bien rodé baigne dans

l'huile. Tout est douceur et harmonie. Le journaliste Claude Robert avec qui je me suis lié d'amitié de même qu'avec son épouse, parle dans le *Journal de Québec* de «l'idole qui communique avec son public». Claude souligne aussi le décor et les costumes dans son reportage. Puisqu'il a l'habitude des grands spectacles, il n'hésite pas à franchir la rampe pour aller cueillir les détails «de la coulisse». Il a probablement été le seul à écrire un mot gentil sur l'équipe qui travaille dans l'ombre: Jean-Yves Hardy, Serge Trudeau, le secrétaire Daniel Dufour, le comptable Michel Dandurand et Gaby Croft qui s'occupe de l'intendance. Je crois qu'on pourrait écrire un gros bouquin sur la vie de Gaby Croft, elle qui est passée de percepteur dans une maison de crédit à confidente des artistes internationaux. Nana Mouskouri, Joe Dassin et bien d'autres connaissent même le chemin qui mène à sa cabane à sucre!

Comme autrefois à Wildwood, ce soir je reconnais dans la salle du Grand Théâtre mes amis Marcel et Marielle Cantin d'Hollywood, Floride. Ils sont venus pour deux raisons: assister au spectacle d'abord puis parler d'affaires ensuite. Véritable conseiller financier d'une sagesse hors pair, Marcel me suggère de vendre mon condominium de Dania où la demande s'annonce très forte pour la prochaine saison et d'investir plutôt à Davie, une nouvelle municipalité beaucoup plus tranquille. Justement, Marcel et un associé érigent présentement de nouveaux condominiums sur Nova Drive, près de l'Université de Floride. L'agencement intérieur de la maison sera fait selon mes goûts puisque les travaux ne sont pas arrivés à ce stage. Je signe une liasse de papiers officiels et Marcel retourne en Floride avec tous mes espoirs! Prise de possession: printemps 1979.

En novembre, mon gérant Guy Roy séjourne au Mexique. Il concrétise un vieux rêve qui fera l'objet du prochain chapitre tout fait de soleil, de plage et d'imprévu!

## Chapitre 45

### L'aventure mexicaine...

Du rêve à la réalité, souvent il n'y a qu'un pas. Il peut arriver aussi qu'il y ait plus de 4 000 kilomètres. Ce fut notre cas pour l'aventure mexicaine. Aujourd'hui, on en rit plus facilement qu'à cette époque.

Parti en novembre avec son associé Pierre Parent, Guy Roy voulait réaliser un grand rêve qui lui était venu il y a de cela dix mois à peine. Lors d'une brève vacance au Mexique à l'hiver 77-78, j'avais rencontré Guy chez Alexandre, un chic restaurant d'Acapulco. Il dînait en tête à tête avec son épouse Johanne. Il m'invite à sa table et se dit surpris de voir autant de monde me poser l'éternelle question en demandant un autographe :

« À quel endroit chantez-vous à Acapulco ? »

Après Porto-Rico, Miami et Wildwood, Guy aimerait bien accrocher à ma panoplie étrangère le nom d'Acapulco. Ça sonne bien, qu'il me disait souvent. Les démarches qu'il avait amorcées à Montréal et à Québec, allaient se poursuivre sur le terrain. Son plan d'attaque est fort simple. Il

loue le Centro d'Acapulco pour 15 mercredis consécutifs. Le ministère des Affaires culturelles se dit d'accord pour offrir une faible subvention pour exporter notre culture là-bas d'autant plus que le gouvernement du Québec veut tenter une opération de charme auprès du gouvernement de señor José Lopez-Portillo.

Les artistes québécois qui tenteront l'expérience : Ginette Reno, Claude Léveillé, Jean-Pierre Ferland et moi-même. Dans mon cas, le soleil et la plage demeurent les principales tentations. Je dis oui avant de voir les clauses du contrat. Ce sont ces excellentes nouvelles que Guy Roy rapporte du Mexique à la fin de novembre 1978. Pendant que les préparatifs du voyage s'organisent, je remplis quelques engagements à la télévision. Je préside aussi le radiothon du « Noël du Bonheur » sur les ondes de CJRP. Nous ramassons plus d'argent que l'an dernier. Il semble bien que mes amis de Québec veulent me confier cette présidence en permanence. Pourquoi pas ? Il suffit d'avoir visité ces malades de Saint-Augustin une fois pour devenir incapable de refuser la moindre demande de leur part.

Sans vouloir prêter trop d'importance aux prédictions de l'astrologue Bernard Simon, je prends quand même le temps de les lire, particulièrement celles qui me concernent. En 1979, un autre malheur doit me frapper et de plus, j'écrirai un livre à succès. Le terme employé était : bestseller. Sans couper le suspense de ce chapitre, je dis immédiatement qu'un « malheur » est survenu rapidement dans ma vie. Quant au livre à succès, c'est peut-être celui que j'écris présentement. Qui sait ?

Vers la mi-décembre, je m'envole vers les plages dorées et l'éternel ciel bleu d'Acapulco. Guy Roy qui est déjà sur place, n'a pas voulu réserver d'appartement pour moi.

« Comme t'es bien difficile, choisis toi-même. Voici la liste des disponibilités près de la plage, loin de la plage et pas de plage du tout... »

Je réserve un condominium magnifique avec vue sur le Pacifique, à 1 000 \$ par mois. J'y serai pour trois mois. C'est le bonheur presque total. Mon pianiste Daniel Mercure arrive avec son épouse puis Harvey Robitaille suit avec tout l'équipement technique de Sonotech. Il manœuvre 400 000 \$

de son. Louis Cournoyer arrive aussi sur place avec l'éclairage nécessaire pour tourner un film à grand déploiement, du genre *Les dix commandements*. Il y a une activité fébrile dans la salle Juan Ruez d'Arlacon du Centro.

Le lundi 18 décembre à 10h, c'est répétition générale avec mon pianiste Daniel Mercure et les musiciens mexicains que la Guilde de Mexico doit nous envoyer. Vers midi comme aucun des musiciens ne s'est encore pointé, Guy Roy appelle la Capitale. Les musiciens sont à bord d'un car qui fait route vers nous. Ils arriveront tard ce soir. Le lendemain matin, pas encore de musiciens. Peut-être demain ! *Mañana!* C'est ce demain-là, le mercredi 20 décembre et ma première a lieu ce soir ! En désespoir de cause, Guy Roy rencontre la filiale régionale de la Guilde nationale des musiciens. On nous fournit un batteur, les autres musiciens arriveront tantôt. Comme il fait très beau, nous attendons à l'extérieur. Histoire de nous détendre et de voir venir ! Soudain passe une splendide señora... Elle parle à notre batteur qui fait un brin de causette avec elle, ils marchent ensemble dans les jardins du Centro. On ne les a jamais revus ! Quoi faire ? Recruter quelques mariachis ?

Pas question de jouer avec des musiciens amateurs qui n'ont jamais lu une partition de musique. Je serai seul en scène au milieu des palmiers. En jeans, nous dénichons des palmiers qui remplaceront les musiciens, et nous décorons notre salle selon notre fantaisie. Louis Cournoyer trouve les éclairages dramatiques nécessaires pour créer des illusions et nous sommes prêts à affronter les feux de la rampe.

Pour ajouter de l'action, l'épouse de Daniel, qui connaît bien la musique, agira comme «tourneuse de pages officielle». Pas moins de 500 personnes assistent au premier spectacle. Tout le monde s'amuse ferme, c'est le délire dans la salle. Ça augure bien pour les prochains mercredis. Il faut dire que les Québécois envahissent vraiment le Mexique après la période des Fêtes qu'ils passent encore en famille.

Premier pépin de l'aventure : le dimanche 31 décembre, ma compagnie logeuse m'expulse de l'appartement si je n'accepte pas de payer un loyer de 3 000 \$ pour le mois de janvier alors que le prix fixé était de 1 000 \$. Guy Roy rencontre les mêmes difficultés. Dans son cas, on lui annonce

que le propriétaire de son appartement de Puerto Marquez, a décidé de venir à la mer et il réquisitionne son bien. Je me trouve un nouvel appartement et Guy m'aide à déménager mes pénates. Quand Guy fait part à Marina, la gérante de mon ex-condominium, qu'il se cherche un appartement, elle lui signale que depuis le déménagement de Señor Louvain, l'appartement est libre... Mon gérant s'installe donc dans mon ex-appartement à l'ancien prix ! Allez comprendre la logique qui anime ces gens...

Nous sommes au mercredi 3 janvier 1979. Le magnifique piano de concert Steinway est disparu. Il s'agissait d'un piano à queue de douze pieds, propriété du Centro, le centre des congrès d'Acapulco. Après quelques démarches de Guy Roy, on apprend que le piano est maintenant sous clé et qu'il faut une permission écrite de l'épouse du président du Mexique, Mme José Lopez-Portillo, présidente d'honneur du Centro ! Nous obtenons la sacrée permission et le concert a lieu au milieu d'une autre salle de fins connaisseurs (!) qui apprécient mes chansons !

Guy Roy qui a toujours eu un faible pour la publicité, s'en est donné à cœur joie à Acapulco. Les deux postes de radio vendaient leurs messages commerciaux 50 cents pièce. Pour 2000 \$, nous obtenions une saturation parfaite des ondes. De plus, 1000 affiches annonçaient nos spectacles et 10 grands panneaux-réclames ajoutaient du poids à la publicité. Le tout Acapulco nous connaissait et nous visitait. L'auditoire était surtout formé de Mexicains et d'Américains, les Québécois préférant aller voir les indiens volants, les corridas et les mariachis. Cependant, on en a surpris plus d'un à voler nos affiches en espagnol pour se vanter au retour... « J'ai rencontré Michel Louvain au Mexique et il m'a donné un poster... » menteur... et un peu voleur sur les bords... N'est-ce pas ?

Selon les plans de mon gérant, je reprendrai l'affiche du Centre des Congrès d'Acapulco les 21 et 28 février ainsi que le 7 mars. Mme Reno assure ma relève dès le mercredi 10 janvier, je quitte donc pour Montréal le 8 janvier pour commencer le 10 janvier à la Boîte à chansons du Méridien, dirigée par Pierre Calvé. J'aime ce genre d'engagement du mercredi au dimanche. Durant la journée, je peux m'occuper

de mes boutiques et voir à mes affaires. Au Méridien, j'ai un nouveau pianiste, Roland Bourque, celui qui fut longtemps l'accompagnateur des Jérolas.

Durant la même période, je participe au 11e Salon international de l'Auto où j'y vois des voitures à vous couper le souffle... et le compte de banque. Des Mercédès de collection, la fameuse Lotus Esprit S2, une Lamborghini qui aurait fait loucher Crésus ! Tous les après-midi, je donne un petit récital aux visiteurs.

Les nouvelles du Mexique ne sont pas très bonnes. Les deux producteurs Pierre Parent et Guy Roy risquent d'y laisser leur chemise et peut-être leur culotte. Dès le premier spectacle de Ginette Reno, les troubles ont recommencé de plus belle. Le piano était encore parti... ainsi que Mme la Présidente. C'est Johnny Farago, qui chantait au Tiki-Sol qui a prêté le piano de la maison. J'imagine, pour une seule seconde, les yeux de Ginette devant de telles situations. Elle devait parler latin couramment ! Après ses trois spectacles, Guy Roy quittait le Centro en claquant les portes avec, en poche, l'annulation des autres contrats de location. Cette nouvelle ne me peinait pas outre mesure. Personnellement, je retournerai à Acapulco jusqu'à la fin du bail de mon appartement.. à moins qu'un incident soit déjà arrivé !

Pendant que je suis à Montréal, je fais deux télévisions intéressantes. *30 ans de chansons* avec Lautrec et un *Superstar* avec Jacques Boulanger. Dans la première émission, je travaille avec le jeune chef d'orchestre Daniel Héту. Nous passons en revue les grandes mélodies des trente dernières années. Le Superstar est, par contre, un hommage à ma carrière.

Le samedi 17 février, après une activité fébrile dans mes boutiques pour la Saint-Valentin, je monte à bord d'un appareil qui me déposera au soleil. Dans la ville d'Acapulco, je passe incognito. Tous les posters sont disparus, même les immenses panneaux. Que la gloire est éphémère !

À mon retour dans la Métropole en mars, je décide de fonder ma propre maison de disques puisque depuis deux ans, je n'ai pas retiré un seul sou noir de mes enregistrements. Lors d'une conférence de presse, j'annonce la création de l'étiquette Rico et la sortie prochaine d'un microsillon

portant le titre de mon dernier spectacle *Michel Louvain en harmonie*. En studio, je travaille avec Donald Habib, excellent musicien et arrangeur. Steve Ham est l'ingénieur du son. On n'épargne rien pour faire de ce premier produit Rico une œuvre de qualité. Même la pochette du disque sera d'une conception graphique différente et explosive. En somme, rien de trop beau pour la classe ouvrière, comme on dit souvent.

Je retourne «prendre le contrôle de la situation» en Floride. Le condominium de Dania est vendu et je dois transporter mes biens à Davie, décorer le nouvel appartement, acheter des meubles nouveaux, etc... Heureux hasard, ma voisine est une charmante dame que j'ai connue il y a quelque temps chez les Cantin, Mme Isabelle Davala. Originaire de Victoriaville dans les Bois-Francs, Mme Davala a connu une brillante carrière dans le monde de la restauration en Floride. Son époux, italien d'origine, décédé il y a quelques années, avait créé un établissement dont la réputation faisait l'envie des grands restaurants. Vers la fin de sa carrière, M. Davala avait également tenté une expérience heureuse dans un état de la Nouvelle-Angleterre, toujours dans l'hôtellerie et la restauration. Un incendie avait malheureusement anéanti les plus grands espoirs.

«Mammy», comme elle adore se faire appeler, devient donc ma voisine, ma confidente et ma «gardienne d'appartement» quand je suis dans le Nord. À la suite des tornades ou des tempêtes, c'est elle qui fait le tour du propriétaire pour inspecter les lieux en cas de dommages. Entre nous, il n'est jamais question de carrière. Elle sait que mes séjours dans le Sud sont des moments de détente et elle ne me replonge pas dans mon quotidien du Nord. Ce n'est qu'en voyant un de mes microsillons chez les Cantin qu'elle a appris que je n'étais pas que fleuriste.

Combien de cafés matinaux j'ai dégustés avec Mammy ? Si on ne se voit pas le matin, le rendez-vous journalier est remis à l'heure du cocktail et Mme Davala sait mieux que personne l'art de frapper un excellent Martini très sec. Ces moments intimes, ces tête-à-tête deviennent l'occasion de confidences, de souvenirs et de conversations franches et dégagées de tout artifice.

Chaque nouveau meuble qui entre à Davie, fait l'objet

de discussion à la rencontre du cocktail. J'explique à Mammy les couleurs choisies pour telle pièce, la façon dont je vais habiller mes fenêtres, le choix des appareils électroménagers, etc.... Un fils n'en contera probablement pas autant à sa mère !

Puis je dis un au revoir à « mon monde » de Floride pour entrer à Montréal à la mi-avril. Le disque *En harmonie* voit le jour la semaine suivante. Enregistré au studio Expérience de la rue Saint-Antoine, le microsillon présente trois chansons signées par Manuel Tadros, une par Michel Legrand, une autre par Sacha Distel, par Barbara Streisand, etc...

Le dimanche 29 avril, le Gala Miss Montréal remporte un autre succès étonnant alors que Louise Martel est élue. Mannequin et étudiante en droit à l'UQAM, Louise est une charmante châtaine aux yeux pers. Mon amie Danièle Dorice a œuvré plusieurs années pour ressusciter et ensuite maintenir en vie ce fameux Gala qui nous a révélé tant de beautés jusqu'alors inconnues.

Le mois de mai est consacré à cette tournée de plusieurs villes du Québec jusqu'au Nouveau-Brunswick. Il y a de nombreuses années, j'avais prévu cette visite de la province voisine, mais mon manque d'expérience comme producteur devait m'obliger à contremander la démarche. Avec un bon gérant, les circonstances se présentaient bien différemment. De plus, avec le microsillon *En harmonie*, qui se vendait comme des petits pains chauds, la publicité nous précédait dans chacune des villes.

Au lendemain de la Saint-Jean-Baptiste, j'ouvre la saison au restaurant-bar l'Aquadélices qui s'appelle maintenant Les délices. Le contrat original me liait à l'établissement jusqu'à la Fête du Travail. Des circonstances viendront changer mes plans originaux.

Tous les lundis, mardis et mercredis, nous faisons salle comble. Pour la première fois en 22 ans de carrière, *La Presse* m'accorde un papier qui n'est pas un compte rendu ou une critique. Un article fort intéressant sous la signature de Pierre Beaulieu fait le point sur ma carrière. Il coiffe ainsi son entretien : « Une seule chanson tendre a suffi pour lancer Louvain ». De nombreuses photos complètent son article.

Lorsque je mentionne ce fait lors d'une soirée à la Ronde, les gens manifestent bruyamment leur approbation. Le public des « Délices » ressemblait étrangement à ces foules qui venaient me voir au Suez de Miami, au club Québec de Wildwood et à Saint-Gabriel. Des gens en vacances qui n'ont rien d'autre à faire que de s'amuser et apprécier le travail que vous faites pour eux. J'ai passé à la Ronde des soirées merveilleuses où c'était facile d'évoluer pour un public généreux et spontané.

C'est aux Délices que je célèbre mon anniversaire de naissance. Pour une fois, je fête le mercredi 11 juillet, véritable anniversaire de ma naissance. Les dirigeants du restaurant-bar n'ont rien ménagé pour faire de cette soirée une joyeuse célébration : fleurs, ballons, serpentins étaient distribués aux gens en quantité industrielle. Pour marquer le début de la fête, les proprios Yvon Jussaume et Michel Gaboury me présentent une magnifique plaque en cuivre martelé illustrant mon signe du Cancer. Il y a aussi le traditionnel gâteau et les nombreux amis : Monique Saintonge, Charlotte et Hervé, Ti-Gus et Ti-Mousse, Éliane et Chantal Catela, Jean Simon. Le comédien Gérard Vermette me fait remettre une petite statue à mon effigie. Elle date de la fin des années 58 ou 59 alors que les jeunes me vouaient un culte qui s'approchait de l'idolâtrie... Gérard avait trouvé des répliques de cette « chose » chez un dépanneur en faillite de Port-Cartier, sur la Côte-Nord. Plus tard, il m'a fait lui-même le récit de sa trouvaille. En voyant l'annonce « Tout doit être vendu », Gérard Vermette était entré dans ce dépanneur et croyant voir deux statuette de Maurice Duplessis, il demande à examiner ces bibelots.

« Il s'agit de quelqu'un que vous connaissez bien, lui fit le dépanneur. C'est la statue de Michel Louvain en 1958. Il m'en reste deux sur les tablettes et j'en ai d'autres dans la cave... »

Gérard a donc acheté les six dernières statues qui ont été « coulées » de mon vivant ! Le prix de liquidation : 1,25 \$ l'unité. Lors de la fabrication de ces statuette, personne n'avait daigné me demander de permission ou pensé m'en offrir une coulée dans l'or ou le bronze... On n'avait pas cru bon non plus de m'envoyer mensuellement des redevances de

tant de sous l'unité. Il faut dire que c'était l'époque très active de ma carrière alors que je donnais plus de sept galas par semaine, souvent programme double le samedi et le dimanche. Je n'avais donc pas le temps de courir les promoteurs qui vendaient mes photos ou ma statue...

La statue me présentait debout, en complet, avec une main dans le veston comme Napoléon ou Duplessis. Je serais bien curieux de savoir combien de ces « choses » ont été vendues. Mes informations semblent indiquer que l'auteur ou le promoteur était localisé à Chicoutimi ou dans la région. Le saurai-je un jour? Un fait demeure, mon ami Vermette en a trouvé des copies authentiques à Port-Cartier. Dans ce coin du pays, la vente n'avait pas été florissante... peut-être?

Comme il m'arrive souvent, au cours de mes spectacles, je descends dans la salle et prends une fillette dans mes bras pour l'inviter à chanter avec moi. L'orchestre attaque *La Dame en bleu* et la jeune demoiselle de 5 ans nous chante merveilleusement *Au clair de la lune*... aux applaudissements nourris de la foule. Est-ce le début du déclin de ma compagne *La dame en bleu*? Il faudra voir de près!

À la fin de juillet, Fernand Gignac accepte d'assurer la relève aux Délices et je m'envole vers le repos. Depuis quelques jours, je me sens complètement vidé et très las. Je couche pour la première fois dans mon appartement de Davie mais, dès le lendemain, je dois être hospitalisé d'urgence. J'étais rendu au bout du fuseau... Cette vacance au soleil se transforme donc en séjour entre les draps blancs d'un hôpital où j'ai déjà été traité il y a des mois. Ma fiche médicale refait surface. Mes amis Cantin sont mes seuls visiteurs et mon soutien moral...

Les médecins sont unanimes : à 42 ans, il faut réduire un peu les activités et ne pas brûler la chandelle par les deux bouts. S'il est vrai que la vie commence à quarante ans, j'ai deux ans et il faut prendre ça doucement...

À mon retour à Montréal, le cabaret Les Délices m'attend pour l'engagement du 13 au 15 août et du 27 au 29 du même mois. Un autre contrat m'attend et je ne veux pas le louper. Il s'agit de l'ouverture du Grand Salon Fernando de Québec. J'y donne plusieurs représentations.

Puisque je suis en veine de confidences, puis-je vous

avouer que je n'ai jamais enregistré seul un long-jeu de Noël, moi le sentimental à l'excès. Profitant d'un séjour à Québec, j'ai l'occasion de rencontrer un mélomane spécialisé dans les airs de Noël, M. Lizotte. Sa collection rassemble des disques vieux de plus de vingt ans. Lorsque j'ai eu l'opportunité d'écouter ces documents sonores, j'ai été piqué par le goût de produire un album qui deviendrait un chant d'amour et d'amitié. Je construis déjà l'emplacement des pièces sur le microsillon, les effets des choeurs, l'artillerie de la formation musicale ; en somme, j'entends déjà les mélodies dans mon oreille alors que l'été est toujours des nôtres.

Comme j'en rêve, il s'agit probablement d'une réalité tout près de son exécution... Au fait, pourquoi n'y aurait-il pas la voix des enfants de différents pays ? Des enfants qui diraient au monde que la nuit de Noël, c'est encore le plus beau rêve que l'humanité a connu ! Pourquoi ne pas en faire une réalité dans nos vies ?

Me voici parti en croisade pour trouver des choeurs d'enfants de différents groupes ethniques. Je veux des jeunes de tous les continents, de toutes les couleurs, de toutes les langues. Je veux dire au monde que la paix existe dans le coeur des enfants. Chanter avec eux, c'est déjà s'approcher de cette paix intérieure.

Tout cela fonctionne si bien que nous voici un bon matin dans une merveilleuse église de l'ouest de Montréal avec plusieurs chorales d'enfants. Les grandes orgues nous transportent littéralement vers le ciel, les voix de ces enfants complètent le décor du voyage. En studio, les techniciens n'auront qu'à ajouter quelques trompettes, des cloches et « un peu de neige » ...et nous serons dans la nuit de Noël. C'est ainsi que j'ai fait d'un rêve farfelu une réalité si profonde qu'aujourd'hui encore, quand je l'écoute, je revis les nuits merveilleuses de mes premiers Noëls.

C'est aussi ma contribution à l'Année internationale de l'enfant. Chacun garde dans son coeur des souvenirs d'enfant que les années ne réussiront jamais à effacer. Je crois bien que ce microsillon contribuera aussi à réveiller en plusieurs auditeurs les voix de l'enfance alors que la vie valait tellement la peine d'être vécue... Sur la pochette du disque, j'apparais-sais entouré d'un enfant de chacun des groupes ethniques :

allemand, coréen, italien, grec, espagnol, anglais, etc. Je portais une canadienne avec capuchon. Excellente pochette réalisée par « Entre 2 Design ».

Je dois préciser qu'il s'agit de mon premier disque de Noël sur le marché. Il y a plusieurs années, j'avais prêté ma voix à la Symphonie vocale de la Fraternité des policiers de Montréal, pour un enregistrement dont les profits étaient versés à leurs œuvres, dont les enfants déshérités.

Puisqu'on parle d'œuvres charitables, j'en ai découvert une fantastique : la Magnétothèque pour aveugles. À l'occasion d'une levée de fonds, je me suis rendu à leurs locaux pour y voir l'installation technique de leurs studios. Des grands comédiens de chez nous prêtent leur yeux pour lire des livres qui sont enregistrés sur cassettes. Ainsi donc, les aveugles peuvent avoir accès à la littérature moderne sans attendre les versions en Braille, passablement encombrantes et très chères. Je leur promets l'enregistrement d'un de mes spectacles... pour leurs archives.

Mercredi fin d'octobre : inauguration de mon nouveau Salon de fleurs au Centre commercial de Laval par la mairesse, Mme Lucien Paiement. La cérémonie est diffusée à CKLM par les deux as Robert Arcand et Claude Godin.

Décembre ramène chaque année le « Noël du Bonheur », radiothon dont je suis non seulement le président d'honneur, mais auquel je participe aussi très activement. CJRP diffuse les douze heures du radiothon depuis le Centre commercial Jadis et plusieurs artistes viennent nous prêter main forte : depuis les Simard, jusqu'à Farago, Valade, Zabé, Peltier, Deroy, etc... Nous amassons 43 000 \$ pour nos malades chroniques du Québec métropolitain. Pour ces 12 heures de micro, je suis assisté de Gilles Payant et de l'abbé Jean-Marie Brochu, Monsieur Bonheur en personne. Pour compléter les 50 000 \$ nécessaires, mon ami Fernand Gignac donne un concert à la basilique de Sainte-Anne de Beaupré. En se quittant au soir de ce radiothon, on se dit à l'an prochain.

Côté télévision, j'anime avec Donald Lautrec un grand *Faut voir ça* qui sera diffusé en deux tranches les 9 et 16 décembre aux *Beaux dimanches*. Le titre de l'émission : *Québec graffiti*. Le comédien Jacques Desrosiers, les chanteuses Renée Claude et Angèle Arsenault, la comédienne

Nicole Leblanc nous prêtent main forte. Les textes étaient signés Marie Perreault. Radio-Canada reçut bien des lettres de félicitation pour ces deux émissions, si bien qu'on a dû les repasser à l'antenne.

Le lundi 17 décembre, tous mes bagages sont rangés dans l'auto et me voici sur l'autoroute 87 en direction des Catskill, New York, Washington, Jacksonville et Davie ...me voici ! Les 2 500 kilomètres qui séparent Montréal de Davie me permettent de réfléchir sur ma carrière : les mois écoulés, les mois à venir, la Place des Arts en 1980, les prochains disques, etc...

Je médite un peu sur cette rencontre que j'ai faite à la fin de novembre avec le compositeur François Bernard et l'auteur Anbou que je n'avais pas revu depuis vingt ans... et quelques mois. En guise de bonsoir, ce mercredi 21 novembre, ils m'avaient dit :

« Nous avons quelques succès en stock pour toi... Il s'agit de les composer. Ça ne sera pas très long. Au fait, t'en veux combien ? »

Les chansons me seront envoyées en Floride ou bien mon gérant viendra me les porter. Une session d'enregistrement est au calendrier de la mi-février. Je viendrai faire un tour à Montréal pour couper en deux la période de soleil en Floride.

À Davie, il reste beaucoup de travail à effectuer dans l'appartement. Avec moi, un aménagement ou une décoration, ce n'est jamais terminé. Au moment de la dernière touche, si une nouvelle idée me passe par la tête, attention, l'allure de la pièce peut encore changer du tout au tout.

À Noël, les Cantin reçoivent des amis et je suis du nombre ainsi que mammy Isabelle Davala. Les Canadiens de passage à Miami se joignent souvent à ces rencontres joyeuses. Plusieurs artistes connaissent bien l'adresse de Marcel et Marielle et la grande tradition des fêtes d'autrefois demeure à l'honneur. Pas question pour moi de chanter ces mois-ci, je prends un hiver « sabbatique ». L'année 1980 m'apparaît déjà comme une autre « date » importante dans ma carrière. Le repos me semble la meilleure préparation au travail ! N'êtes-vous pas d'accord ?

## Chapitre 46

# Mon hymne à la vie

Il y a plusieurs façons de dire merci à la vie pour tout ce qu'elle apporte de joie et de bonheur. Avec les années, trois mots sont restés gravés au fronton de ma carrière : fidélité, respect et travail. J'ai retrouvé ces mêmes mots dans un texte préparé par Anbou pour la Place des Arts 80.

« Une fidélité inébranlable s'est en effet développée au cours des ans entre le public et l'artiste ; mais aussi un respect mutuel qui permet à une vedette de demeurer identique à elle-même jusque dans les derniers retranchements de son intimité ; finalement, on doit attribuer ce succès à un travail de tous les instants qui range l'artiste dans une classe à part ».

Ça fait chaud au cœur de constater que d'autres réalisent le travail quotidien qu'on accomplit pour demeurer en avant. Souvent il faut ramer dur pour garder la proue du navire face à la vague, autrement, vous êtes emportés par des courants contraires. Combien j'ai vu de carrières sombrer par des mers qui semblaient calmes ! Il importe de travailler toujours davantage pour atteindre de nouveaux ports lointains. Dans la vie, rien ne vous est acquis pour toujours.

Ce saut d'avion, Miami-Montréal, je l'ai exécuté quelques fois au début de l'année 1980. Au début de février, je me retrouve au Studio Saint-Charles de Longueuil pour l'enregistrement de trois nouvelles chansons écrites par le tandem François Bernard-Anbou: *Où êtes-vous, mesdemoiselles?*, *Toi, tu es partie* et *Les amours d'été*. Jerry De Villiers dirige les musiciens et Pete Tessier orchestre les différents éléments de la technique. Cette journée-là, on devait «couler dans le béton» une quatrième chanson *Le bonheur*, mais le temps a manqué. Je retourne donc dans le Sud avec une cassette originale de nouveaux produits qui doivent commencer la publicité pour la PDA d'octobre prochain. Il reste encore huit mois, mais que diable... le temps passe vite. C'est plutôt nous qui passons devant le temps immuable.

C'est la première fois que je prenais une si longue période «sabbatique»: de la mi-décembre au début avril, mais avec quelques petits crochets à Montréal et à Québec. En mars, je participe au traditionnel Salon de la Femme de Québec puis de retour à Davie, je prépare l'«ététisation» de ma maison. Au début d'avril, quelques engagements sont prévus comme le dixième anniversaire du Centre Langelier. J'y donne trois spectacles le samedi 5 avril. Claude Valade, Monique Vermont, Jean Faber et André Lejeune m'ont précédé au programme.

Au cours du mois d'avril, je remonte sur scène à plusieurs reprises pour me «dérouiller» après un si long congé. Roberval me reçoit pour une couple de spectacles les 17 et 18, puis c'est le congrès des Marchands Unis au Château Frontenac de Québec le dimanche soir. Le vieux Château m'impressionne toujours même si j'y ai chanté bien des fois. Je pense à toutes ces générations de personnalités qui l'ont fréquenté, depuis les quatre «grands» durant la guerre jusqu'au Premier Ministre Duplessis qui y avait sa suite en permanence.

Dès le lundi matin 21 avril, je repars pour la... Floride. C'est pas vrai... que me disent mes amis! En effet, le canal 10 m'a demandé de participer à l'enregistrement d'une émission d'une heure à Fort Lauderdale, en banlieue de Davie! Ma ville. Je passe donc une semaine supplémentaire au soleil alors que le printemps se fait tirer l'oreille pour apparaître au

Québec. Nous sommes cinq dans cette équipée merveilleuse : Carole Vincent, Diane Tell, Véronique Béliveau, Pierre Lalonde et moi. L'idée de l'émission était une conception de Pierre Roc et notre réalisateur était Pierre Sainte-Marie. Mes deux chansons « vedettes » ont été livrées dans le décor très américain d'un centre d'amusement pour la famille, en bordure de l'autoroute 95. Pour *Les demoiselles*, on m'avait juché dans une fontaine aux très nombreuses chutes, les deux pieds dans l'eau. Pour *Les amours d'été*, je me baladais dans les sentiers du parc entre les palmiers et les petits coins pour amoureux sérieux.

Dès le retour de Floride, je me dirige vers la Gatineau pour le Radiothon annuel de la fibrose kystique. C'est la troisième fois que je participe à cette manifestation et j'y donne toute l'énergie que mérite cette cause.

Le projet de présenter un spectacle avec les 3-L prend forme de plus en plus. Sous l'instigation de mon gérant Guy Roy, nous nous réunissons pour discuter un projet global : monter un spectacle qui serait très mobile, peu de décors encombrants, une formation musicale souple qui connaît la plupart de nos « routines », de la comédie, de la variété, beaucoup de musique et de bonne humeur. Au cours des semaines qui suivent, les répétitions vont bon train avec le chef d'orchestre Guy Saint-Onge, un très jeune directeur musical qui possède toute une tête de musique.

Pour souligner la Fête des Mères, Shirley Thérout fait un spécial à son émission de télévision et m'invite en tant qu'« éternel amant de ces dames » selon sa propre expression. J'y fais le dernier hit qui tourne bien par les temps qui courent : *Où êtes-vous mesdemoiselles?*, puis *Moi et Harmonie*. Mon ex-pianiste Daniel Mercure s'est vu confié la direction musicale de ce programme et il s'en tire avec les honneurs de la guerre.

Au tout début de la fin de semaine du 25 mai, un drame terrible marque la vie de mon amie Claude Valade : son époux Éric Villon se noie dans la rivière des Prairies, près de la maison familiale, sous le regard impuissant de quelques pêcheurs. L'embarcation d'Éric a mal pris un virage pour couler à pic. Claude a fait preuve d'un courage rare pour supporter l'épreuve en grande dame qu'elle est toujours.

Nous étions plusieurs artistes pour lui témoigner notre sympathie lors des funérailles d'Éric, le lundi 26 mai en l'église Saint-Vital. Le maire de Montréal-Nord, M. Yves Ryan était présent pour rendre un dernier hommage à son concitoyen Éric Lachapelle, de son vrai nom.

Dès le tout début de juin, à l'invitation de monsieur Paul Pappas, président et directeur général de la nouvelle société de gestion du Parc Belmont, je participe aux célébrations de réouverture de ce parc rajeuni au coût d'un million de dollars après une carrière de 57 ans à peine. Que de romances se sont amorcées dans ce grand parc d'amusement! Et le jeu des montagnes russes, n'est-ce pas l'image de la vie? Avec ses hauts et ses bas!

Une autre image de la vie, c'est la piste de courses avec les quelques gagnants et les milliers de perdants. C'est justement dans ce décor exceptionnel que nous avons produit notre première version des «3-L». À la piste Blue Bonnets du boulevard Décarie! Immédiatement après la dixième course, une estrade est montée en dix minutes, les projecteurs sont en position, la sono est arrivée de je ne sais où mais elle fonctionne à merveille. Nous sommes en piste pour la «onzième» où l'on mise sur la chance pour nous aider à «casser ce nouveau spectacle». Les deux autres «L» sont en excellente forme et moi de même. La réaction de la foule ne tarde pas. Après les transes et le stress de toute une soirée aux courses, les gens laissent aller la vapeur dès notre entrée en scène. Pour eux, c'est une véritable soupape, ce spectacle de fin de soirée. De notre côté, nous réalisons bien que nous avons en main une formule qui pourra être utilisée en plusieurs versions différentes; plus longue pour les grandes salles, formule abrégée pour la télévision, programme court pour les spectacles en plein air. Comme disent les connaisseurs, il y a quelque chose là-dedans!

Dans les estrades de Blue Bonnets, il y a ce soir des gens des Fêtes des «voisins de Laval» et nous savons qu'ils ont les yeux sur notre spectacle pour l'incorporer dans le programme du Centre de la nature. Rencontré après notre représentation, mon gérant Guy semble dire que l'affaire est dans le sac et que nous aurons prochainement des nouvelles à ce sujet.

Un seul problème d'envergure : coordonner les horaires de Pierre et Donald avec le mien. Chacun de notre côté, nous avons déjà des engagements et des obligations. Il faut faire preuve de souplesse en plusieurs occasions pour réussir à mettre tout en place et au point.

De plus en plus la Place des Arts occupe un large espace dans ma tête. L'année de préparation est maintenant réduite à trois mois et quelques poussières. Je mets à contribution mon compositeur Anbou pour écrire des chansons sur mesure. Il me signera la chanson d'ouverture du spectacle : *Ma chanson d'amour*, une adaptation du grand « *New York, New York* ».

Je reviens à La Ronde, aux Délices, pour la première fois cette saison. Cette année, le programme prévoit le changement d'artiste à toutes les semaines.

Pour le Festival des parcs de Montréal, j'accepte un engagement en or : trois parcs en trois soirs. C'est passionnant d'aller visiter les gens dans leur quartier. Le lundi soir 14 juillet, je suis dans le sud-est de Montréal, au parc Morgan. C'est une vraie kermesse. Les familles complètes sont réunies pour le souper sur l'herbe et la grande fête devant l'estrade. Le lendemain soir, je chante au parc Molson puis le mercredi, c'est le grand rendez-vous au Parc Lafontaine. Aussitôt que la brunante descend, les projecteurs s'allument et la fête atteint un sommet sans précédent. C'est peut-être cela devenir victime de son succès. Pour quitter le parc, la police de la Communauté urbaine me transporte dans une voiture-patrouille pour m'éviter d'être écrasé par la foule qui ne veut pas quitter les lieux avant d'avoir touché son chanteur.

À la suite de plusieurs rencontres avec le chorégraphe Peter George, tout un calendrier de travail m'a été soumis et le premier cours débute le 24 juillet, moins de deux mois avant la PDA. Il faut bien le dire, en quittant la PDA en septembre 1978, les dates de mon spectacle de cette année étaient déjà arrêtées. Je possédais alors un délai de deux ans pour me préparer. Devant pareille éventualité, deux attitudes s'offraient à moi : planifier mon programme de vie en tenant compte de ces 24 mois et préparer un numéro par mois ; ou bien, chasser de mon esprit cet échéancier et garder pour la

dernière année le soin de bien travailler mon futur spectacle. Comme tous les artistes, j'ai opté pour la troisième voie : attendre deux mois avant la date pour commencer le travail... Comme d'habitude, c'est la panique généralisée qui a dominé les préparatifs. L'effervescence et la nervosité trônaient en maître.

À la vérité, il y a un aspect de la préparation qui était à point : c'est la condition physique et mentale. De décembre 1979 à avril 1980, j'avais stocké du repos à plein durant ces longs mois au soleil. Depuis le printemps, mes 20 kilomètres de vélo par jour étaient devenus chose sacrée. Chez Peter George, au fur et à mesure que les cours évoluaient, le programme de ballet-jazz était agencé en fonction des numéros de production. Un calendrier de répétitions était refait en raison du délai très court qui restait avant le 14 octobre. J'y ai sué jusqu'aux dernières gouttes de mes excès de table et de l'énergie non employée sur la selle de mon vélo dans la campagne de Châteauguay.

Comme j'ai besoin de « matériel nouveau » pour la Place des Arts, je profite d'une fin de semaine de congé pour visiter mon ami et collaborateur Anbou dans son nid d'aigle en Charlevoix, face à la splendide Île-aux-Coudres. En plus de profiter d'un weekend de grand air et de panoramas merveilleux, je travaille trois nouvelles chansons qui cadreront bien à la PDA. Pour me donner un avant-goût de l'effet de ces mélodies dans l'immensité de la salle Maisonneuve, je les fredonne le soir sur les hauteurs de Charlevoix, avec comme seuls témoins, mon compositeur et quelques nuages qui font la cour aux montagnes.

Il y aurait eu plus d'auditeurs si j'avais chanté le soir même à la Vieille Forge, un bar typique de Charlevoix accroché en flanc de montagne. Je m'y rends prendre un verre avec Anbou. La patronne Isabelle Lavoie a du mal à me soustraire aux admiratrices et admirateurs qui exigent quelques chansons. C'est toujours difficile à expliquer que, membre de l'Union, il faut évoluer avec des musiciens de l'Union, sur une scène reconnue par l'Union et en règle avec elle. Dans pareilles circonstances, les gens croient qu'on veut les snober et c'est bien loin de mon esprit, de tels sentiments. Voilà pourquoi je ne sors pas tellement souvent dans les

clubs, justement pour ne pas avoir à refuser de chanter. Comme je n'aime pas décevoir mon public, je me fais rare et je veille souvent seul à la maison.

Lorsque le mois d'août apparaît, je dois me présenter à une séance de pose pour la pochette de mon microsillon. L'artiste Michel Gontran me reçoit dans son studio de la rue Peel et nous composons ensemble les éléments visuels qui formeront la photo : tuxedo, palmier, coupe de champagne. En regardant de très près la photo, vous remarquerez l'absence de bulles dans ma coupe. Il s'agissait d'une coupe de jus de pommes Mont-Rouge ! Le microsillon sortira bientôt sous l'étiquette « Les disques No 1 », des Productions Guy Cloutier avec lesquelles je suis sous contrat depuis le 16 juin dernier.

Tout au cours du mois d'août, entre les cours de danse, j'intercale des visites chez le grand couturier John Warden. Dans chacun de mes numéros de productions, les danseuses et danseurs porteront des costumes différents. Les dessinateurs de M. Warden ont préparé des esquisses qui font l'objet d'études de notre part : nous, c'est le chorégraphe Peter George et moi-même.

Comme mon prochain microsillon doit voir le jour en septembre au moins un mois avant la PDA, il me reste quatre chansons à endisquer. Ça sera fait le mardi 26 août à Son-Québec tout près de l'ancien marché Amherst. Je grave pour la postérité *Le bonheur, Ma chanson d'amour, Maria et Ma bohème*. Durant les moments de répit, au cours de cette longue session, je travaille au scénario de mon spectacle de la PDA. Tous les blocs de production sont programmés, les autres éléments prennent forme. Mon compositeur Anbou, de plus en plus impliqué dans cette aventure, collabore avec moi dans la mise en place du spectacle. Ensemble, nous passerons d'innombrables heures à corriger, modifier et replacer des numéros.

Déjà septembre et la fête du Travail. Pour divertir les gens en congé, je donne un spectacle au Parc Belmont. Il faut dire que cet été, j'y suis retourné plusieurs fois au Belmont. Toujours le même accueil du public et des gens « de la maison ».

Je veux mettre au point tous les textes de présentation et

de transition pour la PDA. Anbou vient passer plusieurs soirées à Châteauguay et m'apporte, en plus de son talent d'écrivain, l'expérience qu'il a connue au Carnegie Hall de New York comme producteur. Tout mon spectacle est monté sur des canevas comme ceux qu'Anbou avait établis à New York. Rien de trop beau quoi! On finalise ensemble l'album-souvenir qui sera proposé aux spectateurs de la Place des Arts. Dès le 13 septembre, les guichets des réservations offrent les billets du Gala 80. Selon les rapports de mon gérant, ça s'annonce bien.

Les événements se bousculent : répétition de danse et de musique tous les jours, nombreuses entrevues à la radio, depuis la *Vie quotidienne* avec Andréanne Lafond de Radio-Canada jusqu'aux interviews traditionnelles à CKAC, à CKVL, CJMS, CIEL-FM et même un *Michel Jasmin*.

Le mercredi premier octobre, je déjeune avec la journaliste Carmen Montessuit et en fin d'après-midi, je règle certains détails du Gala avec Anbou qui me dépose à Dorval, destination : Fort Lauderdale. Je n'ai en main qu'un sac avec le scénario du spectacle. Jusqu'à dimanche soir, je serai en retraite fermée avec moi-même et mon Gala. Je dois connaître par cœur tous les textes aussi complètement que les réponses du Petit catéchisme... dans le temps de mon enfance.

Je voyage entre la plage et la maison des Cantin. Les activités sociales sont totalement bannies de ma vie. C'est du sérieux! Au retour à Montréal, dimanche soir, je rends visite à Danièle Dorice et le lendemain, j'entreprends la dernière semaine des préparatifs : répétitions à la Place des Arts, inventaire des costumes, essayage de mes habits de scène chez le maître Giovanni Vacca. Tout est prêt? En voiture. On «casse la glace» au collège de Lévis, le samedi soir 11 octobre. Ce serait mentir que de dire que j'envisageais cette première avec le calme d'un vieux pro. En plus de tous les petits pépins qui s'accrochent à un spectacle, il y a aussi l'extrême tension et l'acclimatation à de nouveaux lieux physiques pour évoluer. À Lévis, la scène n'est pas très large mais très profonde avec une avant-scène en demi-lune. Les musiciens, les danseurs, les accessoires s'entremêlaient autour de moi. On avait presque envie de dire aux danseuses :

« Après vous, mesdames ! Je ne suis pas pressé, je couche ici ce soir. »

Dans les minuscules loges, on cherchait les clous pour accrocher nos vêtements. Le collège de Lévis n'est pas du dernier cri dans le monde des Cegeps et il faut bien s'accommoder des équipements qui y sont.

Pour la première partie du spectacle, je constate que le public ne réagit pas tellement. Cette attitude m'inquiète et j'en parle à Anbou à l'intermission. Sa réaction ne se fait pas attendre :

« Les gens sont surpris de l'ampleur du spectacle, eux qui sont habitués de te voir évoluer sans mise en scène ! Ce soir, ils t'admirent mais sont un peu gênés, très surpris du genre de show que tu donnes. Durant la deuxième partie, tu verras, ils vont éclater, ils vont te retrouver ! »

Même réaction du journaliste Claude Robert qui vient me voir dans la loge à la fin de la soirée.

« Tu as surpris tout le monde avec ton spectacle à la Las Vegas. Les gens en avaient plein les yeux, ils oubliaient d'applaudir. À part les quelques pépins inévitables des grandes premières, ton spectacle va connaître beaucoup de succès ! »

Fort de tous ces encouragements, je plie bagages et retourne à Montréal pour la véritable première le mardi 14 octobre. J'ai toujours pensé que toutes les premières se ressemblaient et pourtant, chaque fois, je change d'avis. Ça sera la même chose cette année.

Tous les costumes de scène sont rangés dans ma Volvo qui m'attend à l'abri. Près de la piscine, je déambule lentement en répétant mes textes, mes chansons, l'ordre du programme. Vers trois heures, c'est le départ pour Montréal. Dans ma loge, la photo de maman est toujours la première installée puis j'accroche un crucifix en cuivre que m'a donné en cadeau une personne très chère il y a quelques années. Sur ma table de maquillage, on retrouve toujours le petit éléphant en onyx, cadeau de Danièle Dorice lors de ma première PDA. Mme Pierrette Desrochers, habilleuse de son métier, est déjà en service et vient frapper discrètement à la porte de ma loge.

« Je ne vous dérange pas ? Je suis là pour vous être utile

au cours de cette semaine. N'hésitez pas à me demander. Ma loge est à droite de l'entrée de scène. Oh! vous avez des complets splendides, j'ai hâte de vous les voir porter. Ça donne beaucoup de classe, ces vêtements classiques.»

À pas feutrés, elle retourne dans ses quartiers toujours attentive au moindre désir de l'artiste qui vient de déceler un pli dans la jambe de son pantalon ou un fil qui apparaît à son tuxedo.

Le chef d'orchestre Guy Saint-Onge occupe déjà la scène avec ses musiciens; dans la salle, le technicien de la sono a passé tous ses fils branchés à sa console; du haut des balcons, les éclairagistes sont bien affairés dans leur cabine, puis se baladant sur le plateau, Mario Dugré avec son casque d'écoute, et son micro donne des ordres à tout le monde. C'est le général tout puissant qui dirige les troupes. Je suis à ses ordres. Diane Veilleux, son assistante, est aussi sur les lieux pour seconder ses efforts. Tout est au point, déjà la foule envahit la salle Maisonneuve. Dans ma loge, je revêts mon costume de scène blanc. Mon chef d'orchestre Guy Saint-Onge vient me donner les derniers détails de ses partitions musicales et les secondes s'égrènent lentement. Quelqu'un frappe à ma porte de loge et je crois reconnaître le code. «Entrez, Gaby», que je lance.

«Ne vous inquiétez pas, Michel, la salle est avec vous. Toutes ces dames sont venues pour vous voir. Elles vous aiment beaucoup. Ne soyez pas nerveux, ça ira bien.»

Cette Gaby, c'est madame Croft que je connais depuis toujours. Elle est associée au monde du spectacle et de la promotion. Son travail en a fait une intime de plusieurs artistes. Je suis heureux de la connaître et de la compter parmi mes amies.

Le régisseur Mario vient me chercher dans la dernière minute avant le lever du rideau. Il me place près de l'escalier d'où je descendrai aux accords de *Ma chanson d'amour*. L'orchestre attaque les premières mesures, la lumière s'atténue dans la salle, le rideau rouge s'ouvre lentement et un faisceau lumineux vient me chercher, tout de blanc vêtu, au sommet de l'escalier pendant que danseurs et danseuses ont commencé leur performance. Une salve d'applaudissements salue mon arrivée. L'orchestre doit recommencer quelques

fois les premières mesures pour permettre au public de saluer son artiste. Puis j'enchaîne à la façon des grandes ouvertures de Las Vegas ou du Lido. On forme une ligne très disciplinée dont les pas de danse semblent liés les uns aux autres. Ce qu'il en a fallu des heures de répétition pour en arriver là. Mais ça vaut la peine, le public est heureux et réagit fort bien. Le spectacle est lancé et les numéros s'enchaînent à merveille. J'éprouve certains problèmes mineurs de sono, mais le public ne s'en rend pas compte. Le dernier numéro de la première partie : Al Jolson. Je reprends cette performance du chanteur américain qui, tous les soirs, apparaissait en scène maquillé de noir. Je dépense deux tonnes d'énergie durant l'exécution de ces chansons nostalgiques du Mississipi, de Swanee River, Mammy, etc.

La seconde partie débutait doucement avec une chanson remodelée sur mesure par Anbou. Elle me faisait comme un gant. Puis les autres chansons se suivent les unes les autres... comme les grains d'un chapelet. Quelques numéros de production bien tapés... l'histoire de ma carrière dans *Tout paraît merveilleux*... un pot-pourri de mes succès soulève la salle... tout le monde chante avec moi... même au dernier jubé, comme je leur dis ! On finit avec un grand numéro western... puis quelques secondes plus tard, j'ai quitté mon costume de cowboy pour réapparaître au grand escalier en tuxedo blanc. La métamorphose provoque la surprise : la salle refuse de croire qu'en treize secondes le cowboy de la rue Sainte-Catherine est redevenu le prince charmant du début de la soirée.

Les spectateurs sont debout, applaudissent, crient, disent merci ! Une fillette se détache de la foule pour m'offrir une rose. Je la prends dans mes bras pour lui donner un baiser. Chez les milliers de dames présentes, ce sont des bravos, des cris et des larmes. Je vibre sur la même longueur d'onde... et je reviens saluer à plusieurs reprises avec une satisfaction qui devait se lire sur mon visage. Mais les gens refusent de quitter la salle et réclament davantage d'un artiste complètement vidé mais tellement heureux. La main sur le cœur, les yeux vers le ciel, je leur dis merci pour ces instants uniques que je viens de vivre intensément. Pour les moments qui suivent, je dois fouiller dans ma mémoire et tout ce que

j'y trouve, c'est une mer de nuages qui se perd à l'horizon et moi, comme un vaisseau spatial je file vers des destinations éthérées. C'est l'euphorie la plus complète, une sorte de nirvana !

Dans ma loge, j'ai le temps de passer un complet de ville et c'est une première vague de parents et d'amis qui entrent me saluer. Maurice Dubois, l'un de mes premiers réalisateurs à Radio-Canada, vient me féliciter. C'est lui qui désirait que je chante sans bijou lors de mes débuts. Quand j'oubliais ma bague au doigt, il venait en personne sur le plateau pour m'enlever le bijou et le conserver dans ses poches jusqu'à la fin de l'émission. Le petit chanteur de Thetford a bien changé depuis cette époque. Il y a aussi des amis du métier : Michèle Richard avec son ami espagnol Annibal, Danièle Dorice, Pierre Lalonde, Johnny Farago, Guy Cloutier, le producteur, etc...

Du mardi au dimanche soir, le même scénario s'est répété sans anicroche. Tous les soirs, de magnifiques salles me rendaient heureux. C'était une récompense de classe pour tous les efforts que j'avais déployés au cours des derniers mois.

Au soir de la première, j'invite mes intimes à une petite réception chez Régine où l'épouse de Peter George agit comme hôtesse. Avec quelques-unes des danseuses du spectacle, je fais quelques tours de piste. On dirait que la fatigue est complètement disparue. Que de soirées merveilleuses dans ce métier !

Après la représentation de samedi soir, Marcel et Marielle Cantin se rendent à ma loge. Ils sont venus de Floride pour assister au spectacle. Ils retourneront demain. Pour eux, c'est aussi simple que d'aller à l'épicerie, au premier coin de rue ! Il y avait aussi Thérèse Riopel, Denise de la Durantaye, de Toronto, Mike Albano de Philadelphie, un vieil ami, Nicole Poulin, Guy, Anbou, l'autre Guy (Saint-Onge celui-là) et d'autres...

Dès le lundi matin, on vide nos loges de la Place des Arts et tout le matériel de scène prend la direction de la Capitale de la nation. Je refais le spectacle de Montréal au Centre national des arts. Quoique fatigués, tous nous semblons moins nerveux qu'à la Place des Arts. Même les musiciens se

paient ma tête durant la deuxième moitié du spectacle. Dans la grande finale de la chanson de Bécaud *Alors chante!* je demande aux musiciens de donner une démonstration de leur savoir-faire à la foule. À la surprise générale, ils entonnent *les anges dans nos campagnes*. C'était leur façon de venger leur chef d'orchestre Guy Saint-Onge que j'avais lancé sur la scène dans une grande valse avec une vénérable dame qui était venue de la salle...

Rentré à Châteauguay après ces activités intenses, je suis pris d'une sorte de cafard difficile à décrire. Je retournais seul après une activité fébrile. Il me vient l'idée de vendre ma maison d'abord, puis les magasins ensuite. Il me prend un goût soudain de tout vendre et de m'exiler dans le Sud. Peut-on attribuer cet état d'âme à la fatigue extrême que je ressentais? C'est fort possible. Un courtier du Trust Royal se rend chez moi et je lui confie le mandat. Au cours de la semaine, je participe à une émission de Donald Lautrec. L'enregistrement se fait au Château de l'aéroport de Mirabel.

Pour pousser la promotion de mes spectacles à Québec, je m'y rends à la fin d'octobre pour une couple de jours. Je fais quelques radios et je rentre à Montréal pour reprendre une valise en direction de Davie, Floride. Je refais le plein d'énergie parce que novembre et décembre s'annoncent passablement chargés.

Avant de me produire à Québec, au retour, je fais l'Habitat Saint-Camille à Montréal-Nord et Trois-Rivières. À cause des dimensions réduites des scènes de ces théâtres, on doit jouer avec des formations réduites de danseurs et de décor, mais dans l'ensemble, le spectacle ne semble pas en souffrir.

Il est temps de rafraîchir un peu les costumes avant d'aller livrer la grande bataille dans la Vieille Capitale. Même les miens ont besoin d'une retouche tellement j'ai perdu du poids au cours des dernières semaines. Faut le faire! À 43 ans et demi! Le camion avec tout le bazar quitte Montréal vendredi après-midi pour être à Québec dans la soirée. Samedi, on aura tout le temps de bien monter la scène, l'éclairage, la sono, et se préparer les nerfs! Samedi 15 novembre, dimanche et lundi : trois soirées à guichets fermés. Quelle réception chaleureuse m'a été accordée par les

citoyens de Québec! Le Grand Théâtre aurait été fait sur mesure pour moi. Les gens des balcons, les privilégiés des corbeilles, le public du parterre, tout le monde est près de vous. Il y a une communication merveilleuse entre l'artiste et les spectateurs qui deviennent rapidement membres du spectacle.

Samedi soir : c'est la première. La nervosité du début s'oublie rapidement et je me retrouve bien installé à l'avant-scène, sur mon petit tabouret, faisant la causette avec les dames qui sont tout autour de moi. Le journaliste et ami Claude Robert, du *Journal de Québec*, fait état de cette situation en ces termes : « Michel Louvain dégage un tel magnétisme que sa nervosité du début passe vite, pour se transformer en tendresse. L'époque des chanteurs de charme est loin d'être révolue. Michel Louvain a peut-être lancé un nouveau style de spectacle qui devient un « challenge » pour d'autres ».

Au début de son reportage, Claude Robert avait glissé ce détail : « À 43 ans, à l'âge où les hommes prennent facilement un peu de ventre, Michel Louvain a sacrifié quatre mois et vingt livres pour offrir à son public le plus beau de ses spectacles... »

Sous un titre qui est un dur coup à la modestie, Robert avait parlé d'extase du Grand Théâtre ! Il a même écrit que les dames avaient découvert Michel « le divin » ! Imaginez un peu quand j'ai lu cet article, j'étais bien content mais j'appréhendais un peu les remarques des autres confrères du métier. Elles ne sont pas venues. Il faut bien le dire, avec toute l'équipe du spectacle, on retirait les fruits des mois de labeur. Les honneurs que je recevais, je m'empressais de les partager avec tout le monde du groupe. Chacun méritait sa part.

Il était bien émouvant de voir dans les allées latérales du Grand Théâtre tous ces fauteuils roulants de plusieurs malades chroniques de l'Hôpital Saint-Augustin. J'en ai profité pour aller les saluer et demander au public de ne pas oublier le « Noël du Bonheur » qui approchait à grands pas. Moi aussi, j'avais la larme à l'œil, lorsque penché sur ces personnes diminuées dans leur santé, je leur faisais la sérénade.

Après le spectacle de samedi soir, je reçois quelques amis de Québec à ma suite du Hilton. Pendant que nous nous relaxons, je sens bien qu'Anbou trame un mauvais coup. Immédiatement après le dernier rideau au Grand Théâtre, il avait trouvé la « valise de la musique » près de l'ascenseur de la sortie des artistes. Le chef d'orchestre Guy Saint-Onge, croyant qu'un de ses musiciens s'était chargé du précieux colis, ne s'était pas inquiété. Lorsque tout le groupe se fut réuni dans le même restaurant de la Vieille Capitale, la disparition de la valise devint évidente et tragique à la fois. Pas de musique en feuilles, pas de spectacle demain soir, l'équation était simple comme bonjour. Guy Roy, qui avait été mis au parfum de l'affaire, est appelé d'urgence par le chef d'orchestre. Le gérant n'a qu'une consigne à son chef d'orchestre.

« N'en souffle pas un mot à Michel, il est assez nerveux comme cela. Essaie plutôt d'obtenir d'autres copies de musique cette nuit à Montréal. »

Pour le chef d'orchestre, la nuit a été longue et pénible. Demandés sur les lieux, les policiers de Québec ont fouillé le Grand Théâtre. La valise demeurait introuvable. On vérifia la liste des personnes qui avaient emprunté l'entrée des artistes pour découvrir l'éventuel voleur. Aucune trace, aucune indice... Mystère et boule de gomme...

Pendant que Guy Saint-Onge invoquait Saint-Jude, le patron des causes désespérées, je dormais sur mes deux oreilles. Le dimanche midi, je brunchais à l'Île d'Orléans dans une superbe maison ancienne chez mon ami l'organiste Marc LeGrand. Les bonnes blagues et le champagne coulaient à flot. Sise sur l'avenue Royale, cette résidence de la fin de l'autre siècle possède des boiseries d'origine et offre au regard une vue splendide sur le fleuve Saint-Laurent, direction chenal sud où passe le trafic maritime.

D'autres invités participent à ce brunch « liquide » : le peintre Marc Lepage de Mont-Joli, le disquaire Marc Allard de Chicoutimi, le compositeur Anbou... et j'en passe.

Je suis rentré à Québec « aux lumières ». Ce n'est que vers 6 heures que Guy Saint-Onge apprit que la célèbre valise était en lieu sûr dans ma suite d'hôtel. Je crois bien que l'expérience lui a servi de leçon pour le reste de ses jours. À

moins de disposer de plusieurs copies de la même partition de musique, il faut toujours avoir à l'œil cette fameuse mallette et la conserver sous clé... Le spectacle eut lieu... avec la musique.

Le dimanche soir, une nouvelle se répand comme une traînée de poudre au Grand Théâtre. Une dame brûle six feux rouges, en route pour le spectacle. Aux policiers qui l'ont interceptée, elle a tout simplement répondu : « Parce que j'étais en retard pour le spectacle de Michel Louvain au Grand Théâtre ». Inutile de dire que les deux quotidiens de Québec présentaient la nouvelle à la une dès l'édition de lundi : le sérieux *Soleil* écrivait « Elle risque la mort pour Michel Louvain » et le *Journal de Québec* titrait « Elle brûle 6 « rouges » pour Michel ». J'ignore comment cette dame s'est tirée d'embarras. Elle devait comparaître en Cour des sessions de la paix pour être accusée de conduite imprudente.

J'ouvre ici une parenthèse pour vous parler d'une autre de mes passions : les tableaux. Pour des raisons évidentes, je n'ai jamais donné la description des œuvres d'art, particulièrement des toiles qui décorent ma maison, mais vous savez bien que j'ai toujours eu des goûts coûteux quand il s'agit de peintures. Au cénacle des artistes québécois, les œuvres de Betty Baldwin ont retenu mon attention depuis plusieurs années. Ma collection compte une couple d'huiles de sa meilleure époque. Il y a dans ses toiles une délicatesse, une sensibilité et une tendresse qui m'inspirent. Voilà pourquoi j'ai développé une affection particulière pour les femmes peintres, mais une seule d'entre elles, Muriel Millard, m'avait invité à un vernissage avant Yvette Boulanger, peintre impressionniste des Cantons de l'Est maintenant installée à Saint-Antoine dans la vallée du Richelieu. J'ai visité son exposition à l'Art français, galerie de l'avenue Laurier le mardi 19 novembre. Selon mon habitude, je suis arrivé « après le sermon » et à temps pour la coupe du vin d'honneur. Malheureusement pour moi, toutes les pièces avaient été vendues en moins d'une heure. Je devrai me reprendre pour acheter un « Yvette »... sans aucune allusion aux événements de mai dernier lors de la période référendaire.

Les hôtes de la galerie, Anne-Marie et Jean-Pierre

Valentin, ont promis de m'inscrire sur leur liste permanente d'invitations; j'attends toujours... autant l'invitation que le plaisir d'accrocher chez moi la première toile d'Yvette.

Durant les jours qui ont suivi, j'ai consacré mon temps en meeting de production pour monter un grand show avec les 3-L, puis je reviens à Québec pour une supplémentaire le mercredi 26 novembre, une autre soirée exceptionnelle dans l'histoire de ma carrière. Une ovation qui dure cinq minutes à la fin d'un spectacle, ce n'est pas monnaie courante à Québec et ailleurs, et pourtant j'ai été témoin de cela... J'avais une place de choix pour voir la scène... J'y étais! Le critique Jacques Samson du *Soleil* m'a fait un article émouvant lorsqu'il écrivit que Louvain réinvente le music-hall tel qu'il existait au début de la télévision. Plus loin, il me flatte beaucoup quand il qualifie le spectacle de petite merveille. « Il y a un tas d'artistes qui ne remplissent pas leurs salles qui auraient peut-être avantage à prendre des leçons de M. Louvain ».

« Quant au reste, c'est une histoire entre Louvain et son public. On peut ne pas aimer ce qu'il fait, on peut bien dire que ça ne sert pas la culture, mais jamais on ne pourra lui reprocher de n'avoir pas donné le meilleur de lui-même. Ses spectacles sont toujours propres, sans bavure, honnêtes.

« Depuis toujours, Louvain conserve la même image et jamais il ne déçoit ceux qui l'aiment. Jamais on ne verra ce chanteur autrement que bien vêtu et bien coiffé sur la scène et même dans la vie de tous les jours. Pour Louvain, se présenter sur scène autrement qu'avec son veston et sa cravate, ce serait trahir son public. Ses fans se retrouvent principalement chez les femmes d'un certain âge. Louvain leur souffle à l'oreille les mots d'amour de ses chansons et elles en sont ravies. Il leur fait tout simplement l'amour en chansons et ça correspond exactement à ce qu'elles attendent de lui.

« C'était la première fois que je voyais Michel Louvain en spectacle et j'ai trouvé cela impressionnant. Il travaille dans le plus pur style du show business américain et est certainement digne des meilleures scènes de Las Vegas ».

Voilà un compliment qui fait oublier des semaines et des semaines de travail ardu, souvent même ingrat. Après

Québec, l'hiver nous surprend au retour. Pour les deux soirées supplémentaires de la Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, l'accueil demeure aussi enthousiaste. Nous consommons beaucoup d'énergie en scène... Je me demande si le Fédéral ne nous accordera pas une subvention... à condition de modérer un peu nos transports... Ce qui est bien difficile quand le public réclame toujours davantage et encore.

Je repique une pointe d'une trentaine d'heures à Québec pour le seizième « Noël du Bonheur » dont je suis toujours l'actif président d'honneur. Nous diffusons du mail central de Place Laurier. L'annonceur Marcel Roussel, le comédien Émilien Genest et moi sommes les animateurs sur les ondes de CJRP. Une pléiade d'artistes nous prêtent leur collaboration: Daniel Héту, Francis Martin, la découverte de Starmania, Dwight Druick, Andrée Bernard avec sa superbe voix et tellement d'autres. L'an passé, nous avons recueilli 53 000 \$. Cette année, la générosité des Québécois a plus que doublé cette somme: 128 400 \$. Tout le monde a mis l'épaule à la roue et la voix au micro. Claude Valade, Aimé Major, le maire Ben Morin, le député Dennis Dawson sont devenus téléphonistes pour le compte du radiothon des malades chroniques. L'abbé Jean-Marie Brochu n'en croyait plus ses oreilles, ni la Providence! L'émotion monte à son paroxysme, tout le monde pleure, tout le monde est content, heureux et complètement vanné!

C'est une autre fleur de gloire au blason des Québécois. Après une bonne nuit de sommeil, je reprends la transcanadienne en direction de Montréal. En cours de route, je revis les grands moments des dernières heures et j'en suis extrêmement heureux pour tous les malades qui, malgré leur état de santé souvent précaire, pourront vivre pleinement les joies des Fêtes.

Depuis quelques semaines, on parle beaucoup du spectacle des 3-L. Il serait bon de préciser que nous nous sommes mis résolument au travail lorsque les producteurs Guy Latraverse et Guy Roy ont obtenu des dates fermes de la Place des Arts. On sait qu'en ce lieu saint du spectacle, il faut réserver un an à l'avance. La programmation de la PDA était complète depuis longtemps lorsque les artistes français

Dalida et Aznavour ont fait faux bond au Canada à cause de la dévaluation du dollar. Guy Latraverse possédait donc la PDA pour deux semaines, mais était à court d'artistes... Les 3-L devenaient la solution-miracle d'autant plus que nos derniers succès avaient créé un remous favorable autour du regroupement que nous représentions.

Dès le lundi après-midi, les 3-L travaillent sous les ordres de Mouffe dans ma salle de musique à Châteauguay. Le compositeur Anbou se joint à nous en fin de journée. On lui commande la chanson d'ouverture de notre prochain spectacle de la PDA. Deux jours plus tard, au Ritz-Carlton, une conférence de presse annonçait nos dates pour janvier et février 1981. Ce mercredi soir 10 décembre, j'assistais à l'ouverture de la Java avec Claude Valade, Guy Roy, Anbou et quelques autres amis.

Mes valises sont bouclées et l'avion m'attend à Dorval, mais il faudra remettre ce départ à plus tard puisqu'en janvier, plusieurs répétitions sont prévues pour le spectacle des 3-L. En voilà un autre qui va péter le feu en scène, prenez-en ma parole! Les 3-L, c'est une aventure considérable dans laquelle le producteur Guy Latraverse s'est joint à mon gérant Guy Roy. Tout en gardant chacun notre personnalité, nous donnons des numéros collectifs, des duos et des solos. La comédie ajoute des éléments d'humour au spectacle, il y a également des effets scéniques qui surprennent tout le monde. Nous nous produisons à la Place des Arts durant deux longues fins de semaine et la critique accueille bien notre spectacle. Durant la deuxième semaine, Champlain Production vient enregistrer le spectacle pour un spécial à la télévision le 17 mai.



## Chapitre 47

# Toute rencontre est le début d'une séparation

Une des rares facettes que je n'aime pas dans mon métier de chanteur, c'est la fugacité des rencontres qu'on y fait. Vous vous liez d'amitié avec une star à Toronto durant la préparation d'une émission et deux jours plus tard, vous chantez à Victoriaville. Vous revoyez votre flamme d'un soir l'année suivante ! Le feu a eu le temps de baisser un peu. Vous travaillez avec d'excellents musiciens depuis deux ans mais à cause de la mode qui change, vous allez en studio avec une autre formation. C'est le perpétuel recommencement. Durant des années, j'ai perdu de vue ma reine Miss Télévision 1965, Margot ayant pris une orientation différente dans sa carrière. Et il y a le temps qui vous pousse dans le dos comme les gens quand vous prenez le métro aux heures de pointe.

Au printemps 1981, je me retrouve dans une situation bien spéciale dans mon métier. Un soir, je présente mon spectacle Louvain-80 puis le lendemain, je suis avec les 3-L dans une « routine » complètement différente et pourtant, derrière moi en scène, ce sont les mêmes musiciens. Les

secondes qui précèdent ces soirées-là exigent une très grande concentration : avec tel costume, je chante telle chanson dans tel spectacle, demain ça sera différent !

À part Ottawa, les gens de l'Ontario ne m'ont pas vu souvent. Quelques fois à Toronto et puis c'est tout. Cette année, je participe à la Semaine française de Windsor et j'y présente le grand spectacle avec danseuses et décors, tout en français à la demande expresse des organisateurs.

À la fin d'avril, j'offre le souper d'au revoir à mon compositeur Anbou dont les occupations principales l'appellent dans la Vieille Capitale. Durant le repas, on projette des idées pour mon vingt-cinquième anniversaire qui aura lieu l'an prochain. Gala, album-souvenir, volume sur ma vie, recueil des paroles de toutes mes chansons, etc. Voilà un autre départ qui confirme le titre de ce chapitre.

Pour ne pas entrer dans le jeu politique qui fait rage au Québec, je participe aux Fêtes de la Saint-Jean dans la ville du même nom le 23 juin et le 30 juin, Verdun me reçoit pour les célébrations de la Confédération. Yvon Deschamps a bien raison quand il dit que les Québécois «veulent un Québec fort et indépendant dans un Canada puissant et uni» ! Je ne veux pas que le débat politique vienne patauger sur mes feuilles de musique... pas plus que je ne veux chanter à l'Assemblée Nationale ou à la Chambre des Communes.

Une fois de plus, je suis invité en ma qualité de «connaisseur» comme juge au Gala de Miss Montréal qui se tient à l'Hôtel Bonaventure. Pour une fois, le trac n'est pas de mon côté. Apparemment comme juge, je fais très sévère et même froid. C'est la confiance que j'ai reçue à l'oreille durant une danse au cours du gala qui a suivi le couronnement.

Pour une fois cette année, je vais fêter mon anniversaire de naissance à la bonne date : le 11 juillet. Le mot d'ordre a été passé chez les amis, il s'agit d'un party western, une soirée Dallas si vous préférez. Pour les superstitieux, la fête chevauchait sur les deux jours... pour conjurer le mauvais sort. Toutes les tenues de l'Ouest ont paradé durant la soirée et tard dans la nuit. Des amis voulaient attacher un vrai cheval... en personne (!) à la porte de la maison. Vous imaginez la scène?

Pour les villégiateurs du Richelieu, je présente mon tour de chant sous la grande tente du Théâtre Molson durant la semaine du 21 au 26 juillet. Il est toujours agréable de retrouver un public en vacances. Les gens sont détendus, aiment s'amuser, manifester bruyamment et chanter en chœur. C'est la façon la plus merveilleuse de les faire participer au spectacle.

Le travail continue de plus belle en août, avec deux points culminants : le Vieux Port de Québec et la Fête des Voisins à Laval. À cette dernière manifestation, il y avait 200 000 personnes pour applaudir le spectacle des 3-L.

Profitant d'un engagement au Manoir Richelieu de Pointe-au-Pic, je renoue connaissance avec les beautés de Charlevoix. Au nid d'aigle d'Anbou, je retrouve une activité bourdonnante. Le compositeur solitaire a décidé de faire entrer chez lui les meilleures stations en modulation de fréquence et il s'affaire à ériger un pylône d'une vingtaine de mètres. J'ai réalisé qu'il grimpait plus facilement sur les gammes que dans les airs. Jusqu'à dix mètres du sol, j'ai procédé à l'installation des sections, mais plus haut... je n'étais plus à l'aise moi non plus... Les deux sections du faite de la tour ont été mises en place par deux voisins d'Anbou : une infirmière de carrière, Suzanne Girard et son amoureux Alain Potvin ! Ils semblaient aussi confortables dans les hauteurs que moi... sur la scène du Centre National des Arts !

Justement, nous y présentons le spectacle des 3-L le 11 septembre devant un auditoire très joyeux et enthousiaste. La salle « embarque » avec nous et la partie est gagnée. Nous avons autant de plaisir que les spectateurs qui s'amuse davantage puisque le rire est communicatif et quelques fois contagieux. Faites l'expérience vous-même : raconter une histoire à quelqu'un qui rit déjà...

Pendant que je prends quelques jours de repos, mon gérant m'informe que je dois être en studio le mardi 13 octobre pour deux chansons. Je lance un S.O.S. à Anbou dans son refuge de montagnes.

« J'ai besoin de deux succès pour mardi prochain. Prépare du matériel, j'y serai en fin de semaine pour terminer le tout... »

« Justement je pensais à ta session d'enregistrement. J'ai

les mains dedans jusqu'au coude. On polira les «tounes» à ton retour. Viens prendre l'air frais de la montagne. Charlevoix a mis son plus beau costume de l'année.»

Pour la première fois de ma carrière, j'ai travaillé à la composition d'une chanson. C'était le dimanche 11 octobre. Nous avons signé ensemble *Signorita*. Des hauteurs des Éboulements, on voyait le quai de Saint-Bernard de l'Île-aux-Coudres. D'où les mots de la chanson :

« Je l'ai croisée sur le chemin  
Qui conduisait vers le port  
Elle portait tous ses chagrins  
Je devinais ses remords... »

Lorsque je suis entré au Studio de Son-Québec ce mardi 13 octobre, Guy Saint-Onge terminait les premières prises d'orchestre. Nous avons fait ce soir-là : *Signorita* et *C'est l'amour*. Pendant la session d'enregistrement, Guy Roy m'apprend que Fernand Gignac vient de tomber malade et qu'il ne peut remplir un engagement à Val d'Or. Je le remplacerai illico. Lors d'une brève escale à l'aéroport de Québec où Anbou est venu m'accueillir, je lui remets le dernier mixage des deux chansons et je remonte à bord.

Au cours de la soirée, il m'appelle à Val d'Or pour me communiquer les commentaires des amis à qui il a fait entendre les rubans.

« Ça sera un grand succès, bravo, Michel », que me lance une voix que je ne connais pas. Il s'agit de Félix, un collègue de travail d'Anbou. J'ai su que ces deux compères ont fêté tard dans la nuit les succès du Père Louvain «in absentia»... Dès le vendredi matin, comme autrefois quand je chantais régulièrement dans les cabarets, vous auriez dû me voir grimper dans les escabeaux pour ajuster les projecteurs et placer les colonnes de son. Même avec les années, je n'avais pas désappris. C'est comme la bicyclette ou la natation, on n'oublie jamais ça !

Je visite mes amis de Valleyfield le mardi 10 novembre. C'est le vingtième anniversaire de fondation du poste CFLV du président-directeur général Jean-Pierre Filiatreault. J'y retrouve plusieurs amis : le directeur de l'information Robert Leduc, le directeur des ventes Roger Bélair, le chef de la

programmation Yves Boyer et Roger Cordeau, monsieur Western!

Vendredi 13 novembre 1981 — Studio de télévision de CFTM-TV. Voilà pour le décor. Je suis l'un des invités à l'émission de Michel Jasmin qui m'a demandé de faire de la promotion pour mon radiathon *Le Noël du Bonheur* qui aura lieu la semaine prochaine. Le début de l'interview s'amorce bien mais Jasmin m'intrigue un peu quand il me demande si j'ai déjà laissé mon nom quelque part...

«Je ne vois pas où vous voulez en venir, Michel...» que je lui dis tout bonnement au moment où j'entends du bruit dans le studio derrière moi. Le directeur général de l'Hôpital Saint-Augustin, mon ami Gabriel Savard entre en poussant un charriot sur lequel est installée une maquette... Il s'approche du micro et annonce à tout le Québec... et à moi aussi que l'Hôpital Saint-Augustin aura un Pavillon Michel-Louvain! L'émotion est grande dans le studio... comment retenir les larmes... quand je pense aux malades chroniques qui pourront, dans un avenir prochain je l'espère, y résider avec leur conjoint. Cette nouvelle a traversé le Québec comme l'éclair. Ce vendredi 13 novembre, le réseau TVA avait la plus forte cote de la saison : c'était le soir de tirages spéciaux d'une des «Loto-Québec». Partout où j'ai été par la suite, les gens me parlaient de «mon hôpital».

Le vendredi suivant, dans l'avion d'Air Canada qui me déposait à Québec, des hommes d'affaires me félicitaient pour cet exploit...

«Vous avez un monument à votre nom... durant votre carrière. Ça c'est rare! On sera là pour vous appuyer.»

Un jeune Montréalais d'origine portugaise qui voyageait dans la même rangée de banquettes que moi, me demanda si j'étais médecin! C'est vous dire que je ne suis pas toujours aussi connu que je le crois. À Athènes, deux personnes m'ont identifié sur la rue! L'humilité, c'est la vérité...

Les journaux de Québec font les manchettes sur le radiathon qui débutera samedi soir à 19 heures à Place Laurier. Je l'ai appris plus tard, tout un conflit a éclaté cette année autour de ce *Noël du Bonheur*, mettant presque en péril cette organisation charitable. Je ne veux pas trancher ici la question parce que je n'ai — en aucun moment — voulu

être impliqué dans des discussions stériles où les plus grands perdants seraient mes malades chroniques. Je suis entré à Québec pour me donner corps et âme pour la cause et j'ai refusé d'écouter les arguments des deux parties en litige. Le Grand Bon Dieu, dans sa justice, sait bien où est la vérité, et dans sa miséricorde infinie, saura pardonner les écarts de langage qui ont émaillé certaines discussions des «adversaires» de cette guerre sainte!

Samedi après-midi, les Nordiques de Québec me demandent pour chanter les hymnes nationaux ce soir au Colisée. Ça serait une bonne publicité pour le radiothon. Pourquoi pas? Mais il y a un hic: je ne sais pas le *Star Spangled Banner* par cœur et dans le *O Canada* il m'est arrivé de modifier des lignes comme bien des jeunes l'ont fait dans leur jeunesse. Je lance un nouveau S.O.S. à mon compositeur Anbou qui arrive dans les trente minutes avec les paroles de deux «succès nationaux». Ce soir, la partie sera télédiffusée à Hartford, Conn., le «home» des Whalers. Immédiatement après l'ouverture du radiothon, à Place Laurier, une ambulance me transporte littéralement au Colisée en cinq minutes. Ça me rappelle la fois que je suis venu chanter au Gala des Splendeurs il y a vingt-trois ans et demi. Je suis entré par la même porte d'en arrière. C'est avec le téléphone du banc de l'annonceur que je parle avec l'organiste-maison Jean-Yves Hamel pour m'entendre sur les tonalités des deux hymnes. Jean Gravel me présente et c'est l'ovation debout... avant même que je chante! J'avais oublié que les gens se lèvent tous pour les hymnes nationaux... Après les applaudissements, je retourne à Place Laurier en ambulance avec mon gérant et le véritable travail commence au Radiothon. En m'ouvrant la trappe à Montréal, j'avais avancé le chiffre de 200 000 \$ en regard de 142 000 \$ l'an dernier... Au micro de CJRP, j'alternais avec «mes» collègues Marcel Roussel et Jacques Fortin. La nuit a été longue et les caméras de la télévision nous gardaient à l'œil. Grâce aux techniciens de Radio-Canada qui maniaient les appareils de National Cablevision, les citoyens de Québec et de la Rive-Sud ont suivi «live» les péripéties de ce radiothon. Même le ministre des Affaires culturelles, Me Clément Richard s'est joint à nous comme animateur. Le dimanche

après-midi vers 3 h — 20 heures après le début — il y avait 65 000 \$ dans les caisses! Ce qu'on était loin des 200 000 \$ que j'avais prévus. Le chroniqueur du *Soleil*, Pierre Champagne relatait le déroulement de cette affaire sous le titre « Un radio-téléthon 81 miraculeux ».

« Un miracle s'est produit, hier soir, dans la région de Québec. Non pas à Sainte-Anne de Beaupré mais à la Place Laurier. En effet, les Québécois ont souscrit 200 000 \$ pour les malades chroniques. C'est un miracle d'équipe, bien sûr, c'est un miracle de bénévolat; mais c'est surtout le miracle de Michel Louvain. Il a été le premier dès 15 h hier après-midi, à réclamer une heure de plus au téléradiothon pour atteindre « son » objectif. Il l'a crié et il l'a réclamé pendant des heures, jusqu'à 18 h 30 pour être précis. Or, à cette heure-là, seulement 127 000 \$ avaient été récoltés. Finalement, tout le monde a accepté de donner une heure de plus, gratuitement, pour la cause et le téléradiothon 1981 a atteint, à la toute dernière seconde, l'objectif visé. Il le dépassera même par une poignée de dollars lorsque la compilation aura été complétée ».

Je préférerais citer les mots du journaliste Pierre Champagne pour ne pas paraître trop subjectif vis-à-vis une cause qui me tient aux tripes. Près de 500 bénévoles, une soixantaine d'artistes nous ont épaulés durant cette longue fin de semaine. La coordonnatrice Denise Beaulieu a abattu une besogne colossale. Tout le monde a bien fait son boulot. Cette année, les sommes recueillies serviront pour les malades chroniques de 17 hôpitaux et pour la création d'une chaire en gériatrie à l'Université Laval. Comme vous, j'ai regardé dans le dictionnaire pour connaître la signification de ce mot. (Gériatrie : partie de la médecine qui traite des maladies des vieillards). Le dernier tiers servira à la construction d'un îlot résidentiel qui portera le nom de Pavillon Michel-Louvain.

Durant les longues heures du téléradiothon, comme animateur et président, j'avais décidé que l'estrade et le micro seraient disponibles à tous « les hommes de bonne volonté »... Cette décision m'a donné plus d'une sueur froide dans le dos. D'abord cet enfant de 7 ans, passablement gavroche sur les bords, qui exige le micro pour chanter avec moi *Une larme*

*d'amour* sans quoi il ne verserait pas un sou dans la caisse... Nous avons chanté ensemble puis il s'est sauvé avec le micro pour chanter seul avec mon pianiste Guy Saint-Onge à l'accompagnement. Puis, il demande l'introduction de *La statue*... Comme Guy ne semble pas connaître la mélodie, il va lui fredonner à l'oreille. Il s'agissait de *Santa Maria de la Mer* qui commence justement par ces mots «La statue regardait la mer...» Cet enfant, c'est Éric Rousseau. Je l'invite sur-le-champ à venir chanter avec moi au Grand Théâtre dans deux semaines alors que je donnerai un spectacle au profit du radiothon. Il accepte immédiatement sans broncher.

«OK, j'y s'rai. Salut!»

La foule l'applaudit à tout rompre. Une nouvelle vedette sera-t-elle née à ce radiothon? L'avenir nous le dira. Il y a aussi cet homme qui demande le micro pour passer un message.

«Je m'adresse à tous les alcooliques de la région. Versez au radiothon le prix d'une bouteille de bière. Je vous paierai la traite quand on sera rendu de l'autre bord...»

Et son discours continue de plus belle. J'en ai des frissons. Il parle de ses «soûlons»... J'ai presque envie de lui enlever le micro. Puis finalement, il termine... et j'apprends qu'il s'agit du Père Ubald Villeneuve, O.M.I., aumônier général des «Lacordaire» de l'époque; ce prêtre oeuvre maintenant dans le domaine des problèmes d'alcoolisme. Il m'avait donné la frousse, le saint homme! Probablement que son appel a été entendu.

Le grand absent de ce 17e Radiothon, c'est l'abbé Jean-Marie Brochu, celui qui eut l'idée de cette oeuvre en 1964. Au moment où les caméras se baladaient sur nous, il devait être retiré dans son presbytère de Saint-Charles-Garnier de Sillery, à quelques pas de nous. Des malentendus tenaient ce saint homme éloigné de son oeuvre. J'avais décidé de ne pas faire de bruit mais d'aller au fond des choses pour rétablir la communication qui avait été interrompue il y a quelques semaines. J'entrerai à Montréal au lendemain du radiothon mais je serai de retour à Québec prochainement pour en avoir le cœur net. Au soir du grand miracle, après une brève réception où les participants avaient le visage étiré par la

fatigue, je prends congé des officiels pour aller casser une croûte et retrouver un peu de calme et de solitude. Nous sommes quatre à une table discrète de La Tyrolienne: Johanne et Guy Roy, Laval Provencher de CJRP et moi. J'appelle Anbou vers 11 heures du soir et je l'invite à venir discuter avec nous. Je voulais connaître les réactions d'une personne de l'extérieur à tout le conflit qu'on avait vécu au cours des dernières 36 heures.

En quittant la table, je demande à Anbou, le compositeur, de devenir mon chauffeur pour me conduire dans un endroit bien tranquille où l'on pourra déguster un long digestif. Nous sommes à peine assis que trois policiers envahissent l'établissement... pour expulser trois fauteurs de troubles.

« Bien tranquille ton club, Anbou... Très bien choisi! »

Cette nuit-là, le sommeil s'est fait attendre. Je pensais à mes malades chroniques, j'avais aussi au cœur l'image de ma mère, elle aussi hospitalisée depuis une cinquantaine de mois... et dont les chances d'un rétablissement semblent de plus en plus faibles. Avec toute une équipe, on avait réalisé un miracle! Mais toutes ces personnes, je ne les reverrai probablement jamais. Quelques-unes peut-être? Dieu seul le sait.

Le lundi matin, je retourne à Châteauguay pour me préparer pour le soir même: j'inaugure une brasserie à Boucherville. Le programme des chansons n'est pas tout à fait le même que pour les malades chroniques. L'ambiance d'une brasserie, c'est plus mouvementée que le foyer du Centre National des Arts. La bonne humeur règne en maître. C'est ici que se règlent tous les grands problèmes de la nation: de l'inflation jusqu'à l'avortement, de l'utilité du poil de vache dans le mortier jusqu'au choix du successeur de M. Ryan!

Au cours de la semaine, m'arrivent d'excellentes nouvelles de Québec. Le Grand Théâtre sera rempli à craquer pour le spécial que je donnerai le vendredi 4 décembre au profit des malades chroniques de la région. Il s'agira du grand spectacle Louvain 80-81, avec danseurs et tout le tralala. C'est ma contribution personnelle pour mes malades, en plus évidemment du radiothon. Durant la soirée, je

remettrai le chèque aux autorités de l'Hôpital Saint-Augustin de Courville. Est-ce que l'abbé Jean-Marie Brochu acceptera mon invitation pour le spectacle? Une invitation cordiale avec toute la sincérité et la générosité que j'ai au cœur. Il est entré sur la scène sous un tonnerre d'applaudissements. Nous nous sommes donné l'accolade. Les gens debout criaient leur joie de revoir Monsieur Bonheur. Une page d'histoire venait de se tourner. Les amis Marcel Roussel et Jacques Fortin ont fait le laïus de présentation avant Gabriel Savard, directeur général de l'hôpital et l'abbé Brochu, puis les danseurs font leur entrée avec mon chèque... d'une longueur de 4 mètres. À mon tour, je dois lire mais mes lunettes sont dans ma loge sous clé... C'est l'abbé Brochu qui me prête ses verres et je lis à travers ses yeux. Les gens éclatent en applaudissements frénétiques lorsque je dis: «Grâce à vous, je vois plus clair maintenant.» La phrase portait deux sens. L'assistance a surtout compris que je voyais clairement la situation du *Noël du Bonheur* et que la présence de l'abbé Brochu sur ma scène était justement ce rameau d'olivier de la réconciliation. Pour nous deux, une pensée commune nous unissait: les malades chroniques de la région de Québec. Le reste n'était que grenouillage et scribouillage!

Évidemment, je me suis permis un impair au micro. En voyant ce chèque énorme, je lance cette phrase: «Imaginez lundi matin quand M. Savard va entrer ce chèque dans le petit trou de la caissière...» Et je fais le geste indiquant un casier de banque, mais les gens ont réalisé que le mot employé n'était pas tout à fait de mise. La salle m'a encore servi une salve d'applaudissements pour me permettre de retomber sur mes pattes et retrouver mon sérieux.

Lorsque les dignitaires, MM. Laval Provencher et Conrad Johnson de CJRP, l'abbé Brochu et Gabriel Savard, ont quitté la scène du Grand Théâtre aux applaudissements de milliers de personnes, une page nouvelle venait de s'écrire dans l'histoire de *Noël du Bonheur*. J'espère que nous en serons à cette page l'an prochain quand nous remettrons l'épaule à la roue de cette grande machine de l'amour et du bénévolat.

Une surprise de taille devait m'être réservée dans les minutes qui suivaient. Comme promis, le jeune Éric Rous-

seau était dans les coulisses attendant son tour pour entrer en scène. Au moment où je débute la chanson *Une larme d'amour*, je réalise que mon micro ne fonctionne plus et pourtant j'entends la chanson qui continue... C'est Éric qui entre en scène avec un tuxedo blanc identique au mien et lui, son micro fonctionne. L'affaire avait été manigancée par le régisseur Mario Dugré et par mon gérant Guy Roy. Le gérant du jeune Éric, Pierre Nadeau, et mon compositeur Anbou avaient aussi mis «la main à la pâte»... Je réalise aussi que le jeune Rousseau ne suit pas les paroles originales de la chanson. Anbou lui avait préparé un texte d'hommage au président du Radiothon.

«À ce merveilleux rendez-vous de l'amour  
Jamais tu ne pourras oublier ce jour  
Où tu as déposé dans nos cœurs  
Le goût de donner du bonheur  
À ceux qui sont des années sans amour.

Une larme sur ta joue  
Une larme qui a coulé  
Nous a révélé pour toujours  
Que toi, tu sais comment aimer  
Ceux que la vie a laissés  
Pleins de larmes au cœur, sans amour.

À notre prochain rendez-vous de l'amour  
Je sais, tous les amis seront réunis  
Pour donner sans compter de l'amour  
De l'espoir, un peu tous les jours  
À ceux qui sont des années sans amour.

Une larme sur ta joue  
Une larme qui a coulé...

Vous imaginez facilement le reste de la scène. Je pleurais à chaudes larmes; dans la salle, cachés dans l'ombre, les gens pouvaient essuyer une larme furtive plus facilement que moi, et dans les allées latérales, sur leur fauteuil roulant, plusieurs malades de Saint-Augustin faisaient comme nous. Ce sont des moments que je n'oublierai jamais... même dans cent ans. Dans cette chanson, Anbou rappelait un moment pathétique du dernier téléradiothon alors que, vers 6h dimanche soir,

après 23 heures de micro, j'avais chanté *Un certain sourire* pour une malade de l'hôpital. Penché sur son fauteuil roulant, je lui avais donné ce refrain, mais en chantant, j'ai revu le visage de maman, qui elle aussi est paralysée pour le reste de ses jours. Tout à coup, tout s'est brouillé dans mon cœur et dans mes pensées. Il n'y avait plus de Place Laurier, ni de milliers de téléspectateurs à l'antenne... Il n'y avait que cette brave dame et moi, seuls au monde et unis dans une même fraternité, un même élan d'amour. Ce que j'ai pleuré ce trop-plein de mon cœur qui voulait se briser! Puis au loin, j'entendais Guy Saint-Onge et son orchestre qui me tendaient une perche pour me raccrocher à la musique... On garde de ces moments, des souvenirs aussi précis qu'une bonne photo qui ne veut pas jaunir. Dans la chanson d'Anbou, c'est toute cette scène que j'ai revue aussi limpide et troublante que le soir du dimanche 22 novembre dernier.

Le reste de la soirée se passe dans l'atmosphère des Fêtes. Sans autre forme de procès, je me lance dans un pot-pourri de chansons de Noël et la foule chante à pleins poumons. Le chef d'orchestre Guy Saint-Onge qui n'avait pas prévu mes improvisations « hivernales » ne possédait pas les partitions pour ses musiciens. Chacun y allait à sa fantaisie et c'était merveilleux, un vrai concert céleste. Comme carte de Noël, je présente ma nouvelle chanson *Segnorita* mais je n'ai jamais réussi à retrouver les paroles du deuxième couplet... et dire que c'est la première chanson que j'ai signée avec mon compositeur! C'est du joli, Louvain...

Après le spectacle, dans le foyer du Grand Théâtre, une réception rassemble les gens qui œuvrent pour le *Noël du Bonheur*. Je pense que ce soir-là, j'aurais été élu maire de Québec par acclamation... Les félicitations m'arrivaient de partout, il y en avait pour bloquer un boulevard ou encore, couler un bateau. Dans cette foule, une dame en bleu décide d'être ma gouvernante et m'entoure de soins... particulièrement entre le bar et mon verre. C'est Monique De Grâce, une céramiste de Belœil qui avait apprécié le spectacle et c'était sa façon de me remercier. Ce joyeux party s'est ensuite transporté dans ma suite à l'Auberge des Gouverneurs, alors là, c'est le président qui recevait... un groupe plus restreint mais aussi intéressant. Déjà on parle de projets pour le

prochain téléradiothon. Espérons que dans un an, les mêmes enthousiasmes auront survécu à l'usure du temps et de l'oubli.

Dès le samedi midi, je rentre à Montréal puisque j'ai promis aux organisateurs d'un autre téléthon d'y participer. À l'antenne de CFCF-TV, canal 12, ce téléthon est au profit de l'Hôpital Ste-Justine et du Children's Hospital. Ici je ne suis plus le président mais un humble artiste qui prête son concours à une bonne cause. Comme le téléthon se prolonge sur les deux jours de la fin de semaine, je demeure disponible pour remplir les périodes creuses de l'horaire. Très impliqué moi-même dans l'organisation de deux ou trois radiothons, je sais l'importance des artistes qui viennent appuyer les causes qui nous tiennent tant à cœur. Voilà pourquoi, lorsqu'on me demande une collaboration, je ne peux pas répondre par un non.

Les heures sont comptées avant mon départ pour le Sud. Je n'ai qu'un jour de congé et c'est le lundi 7 décembre. J'en profite pour mettre de l'ordre dans mes paperasses et mes affaires. Mardi, je profite de la visite de mon compositeur pour faire route avec lui à Québec. C'est ce soir que je donnerai un petit concert à l'Hôpital Saint-Augustin tout en remettant un chèque substantiel. Comme le temps presse, je remplace le souper par un sac de fromage en grains que j'achète au casse-croûte « Les frites dorées » avec une frite et une liqueur douce. Ce fromage fabriqué chez nous par Marc Laberge est l'un des meilleurs après celui de Saint-Fidèle en Charlevoix. Ce n'est pas le grand service et l'argenterie du Ritz Carlton, mais Anbou conduit bien et je dors un bon bout de chemin. Je n'ai pas vu la sortie de Saint-Hyacinthe, j'ai entrevu l'affiche de Drummondville et je me suis éveillé au large de Val-Alain... et j'ai reconnu le pont de Québec! J'étais en forme en entrant à Courville et c'est Anbou qui avait l'œil lourd et la draperie pesante!

J'étais attendu, c'est le moins que l'on puisse dire. Quel spectacle impressionnant donne cet auditorium avec tous les lits inclinés, les fauteuils roulants, les béquilles, les prothèses, les cannes... Ça vous arrache le cœur et pourtant tantôt je chanterai pour ces malades. Je ne sais jamais dans quel tréfonds de mon être je puise la force et l'énergie pour sourire

et chanter devant ces gens meurtris dans leur corps et leur âme. En entrant, je me promène d'un lit à l'autre, je reconnais des visages, je serre des mains, caresse les cheveux de cette vieille dame qui pleure d'émotion. Puis je chante tous les refrains qui leur font plaisir. Ce soir, c'est une piste sonore qui remplace le grand orchestre de Guy Saint-Onge et le spectacle bat son plein. On veut des chants de Noël? Il n'y en a pas sur le ruban. Qu'à cela ne tienne, une dame de la Croix-Rouge s'installe au piano — c'est Mme Yvette Galibois — et elle y joue les Noël anciens. Tout le monde chante cette joie et cette paix de la Nativité, justement ce qui a été promis la nuit du premier Noël.

Lors de la présentation du chèque, l'abbé Jean-Marie Brochu dit aux gens: «Voici mon meilleur ami, Michel Louvain!» Nous sommes bien loin des chicanes qui ont fait les manchettes à Québec au cours de l'automne... nous sommes près de nos malades et c'est la même charité chrétienne qui nous unit. Les journalistes n'étaient pas là pour donner cette image au public de Québec, peu importe, nos amis de Saint-Augustin sont témoins de notre amitié et par eux, les autres malades chroniques du grand Québec le sauront. La soirée est bien émouvante. Je remercie ces dames et ces messieurs bénévoles qui prêtent leur concours pour le mieux-être des pensionnaires de l'hôpital. Une dernière poignée de mains et je saute dans l'avion de nuit qui me dépose à Dorval 50 minutes plus tard. À l'aérogare, Jacques Lavalère m'attend pour me conduire à la maison. Ce même Jacques, il y a plus de vingt ans que je le connais. Aujourd'hui à l'emploi de ma Boutique de fleurs de Châteauguay où a travaillé son épouse, il était l'un des «boys» qui lavaient les voitures au Garage Fina, coin de la Montagne et Dorchester, et le patron l'avait désigné comme préposé principal quand ma limousine entraînait au nettoyage. Même en congé, il revenait en service pour l'auto de monsieur... Près d'un quart de siècle plus tard, il conduit l'un de mes camions! Que de surprises la vie nous réserve. Même ses enfants Patrick et Josée m'appellent «Mon oncle Michel»... Vous voyez ça!

Jeudi matin 7 h à Dorval: nous sommes un groupe en partance pour Miami. La raison: l'enregistrement d'un Balconville en Floride pour le compte de Radio-Mutuel.

Michèle Richard est du groupe et nous voyageons ensemble. Dans l'avion, une centaine d'invités du réseau Mutuel qui profiteront du soleil avec les artistes choisis par CJMS. C'est au cours de ce voyage que je participe à une ligne ouverte avec Réal Giguère sur la dernière manifestation de l'ADICQ. Je suis à Davie, René Simard à Los Angeles et Fernand Gignac à Trois-Rivières et nous discutons du sujet avec les auditeurs qui téléphonent de toutes les villes du réseau. Voilà quelques avantages de la technique moderne.

Ce matin, un soleil de plomb inonde mon balcon et je suis en excellente forme pour commencer mes confidences, mais où diable est-il passé cet Anbou qui devait me rejoindre en Floride pour commencer le livre de ma vie? J'appelle à son bureau de Québec, il me semble que la sonnerie est congelée. C'est lui qui répond. La conversation a été fort courte.

«Viens-t-en, il fait beau ici!» Il ne lui reste que 2,975 kilomètres à rouler et qu'à tourner à droite à la sortie de la S.R. 84, Alligator Alley!

«Bon voyage Anbou; huile bien ta machine à écrire, ça va faire des flammèches!»



## Chapitre 48

# C'est plus qu'une année de plus...

Pendant que le «cable car» refaisait son traditionnel parcours, l'année 1981 vivait ses dernières heures. J'étais à San Francisco pour saluer la nouvelle année. Plusieurs raisons m'appelaient sur la côte du Pacifique. La plus importante demeure la préparation de mon spectacle du «jubilé» d'argent de ma carrière. L'an de grâce 1982 ne sera pas seulement une année de plus dans ma vie, mais bien une date importante, l'anniversaire d'un mariage heureux avec mon public. Los Angeles, Las Vegas, San Francisco, Hollywood sont autant de hauts lieux pour la production de spectacles à grand déploiement. J'y mets le nez et tout le reste pour blairer le climat de la production et mettre ma montre à l'heure juste. Sans vouloir copier des numéros, on peut s'en inspirer... Au lieu de la ligne prestigieuse des cent danseuses aux jambes identiques, on peut quand même en avoir trois aussi gentilles... J'ai profité du début de l'année pour rafraîchir ma provision d'images et d'idées concernant la production américaine. Il faut bien le dire: les Américains,

avec des moyens financiers presque illimités, savent bien meubler une scène et créer une ambiance à partir d'un élément souvent léger. Une fille sur une balançoire, des confidences sur l'oreiller, un violon sur un toit, tous les sujets servent de prétextes pour une production.

À l'autre bout du continent, Anbou travaille déjà à la rédaction des confidences que je lui ai livrées avant de partir. En route pour le Sud, il avait chargé sa Malibu de plusieurs caisses de documents et d'enregistrements. Au cours de janvier, il a mis de l'ordre dans mes souvenirs et dans les siens. À mon retour en Floride, le véritable travail commence. Tous les jours, dans la splendide maison de Pompano Beach que l'ami Marc LeGrand lui avait prêtée, nous nous rencontrons pour des heures et des heures de « confessions générales ». C'est au peigne fin qu'il passe et repasse ma vie, depuis la plus tendre enfance jusqu'aux événements récents de mon dernier voyage sur la côte du Pacifique. Je consacre beaucoup de temps et d'efforts à ce travail parce que c'est ma vie et j'aimerais tellement la raconter comme il faut à tout ce public qui m'appuie depuis tant d'années.

J'entre à Montréal au plus creux de l'hiver québécois ; le mercure se promène les mains dans ses poches et même les fonctionnaires marchent vite tellement il fait froid. Ma traditionnelle visite au Carnaval de Québec prendra différentes tangentes cette année. J'assiste au Bal de la Reine au Château Frontenac. J'y rencontre de nouveaux amis, particulièrement Nick Nittolo et son épouse Suzanne. Nick est le président du comité du Bal et me prête son collier de président pour la fin de semaine. C'est comme avoir les clés de la ville, toutes les portes s'ouvrent devant pareille décoration. Il mousse même ma candidature pour la présidence l'an prochain. On verra dans le temps comme dans le temps.

Cette fameuse fin de semaine a pris toute une « débarque » lorsque Laval Provencher a décidé de nous faire voir les monuments de glace. Depuis Place Carnaval jusque chez Ti-Père ! Nous avons également été « intronisés » membres de la Confrérie de Ti-Père dont c'était le 25<sup>e</sup> anniversaire... lui aussi. Michèle Richard et son copain Jean-Marie ont été les premiers à ployer le genou devant le célèbre « fêteur » de la

rue du Carnaval, la rue Sainte-Thérèse. Chacun de nous a reçu l'inévitable soufflet qui confirme notre acceptation dans l'ordre des bons buveurs de caribou. Nous avons pris le souper relativement tard dans la nuit à La Fondue du boulevard Hamel. Le carnaval sous cet angle, c'est la première fois que j'y goûtais! Oh quel lendemain matin avec un mal de tête carabiné! J'ai l'impression d'avoir des cornes de caribou sur la tête. Est-ce que le nom de cette boisson vient de ses effets? Ce matin, j'en suis convaincu plus que jamais...

Février se termine avec un spectacle à Sudbury en Ontario le samedi 27 février. Ça fait du bien de revoir toute l'équipe. Depuis quelques mois, les occasions de travailler ensemble n'ont pas été très nombreuses.

Les véritables célébrations de mon vingt-cinquième anniversaire commencent vraiment en mars. Le gérant du Ramada Inn, monsieur Aziz Bocti m'invite à un brunch en mon honneur le dimanche matin 7 mars. J'arrive donc à Québec le samedi soir et je prends le souper avec mon compositeur Anbou à la table du Ramada, où je suis descendu. Notre garçon de table, on le réalise bien, tourne autour de nous dans l'espoir de placer un mot pour engager le dialogue avec moi.

« Monsieur Louvain, je m'excuse de vous déranger mais j'aimerais bien vous glisser un mot lorsque votre repas sera complété.

— Allez-y monsieur, vous ne me dérangez pas, je bavarde simplement avec mon compositeur. C'est à quel sujet?

— Vous ne vous souvenez pas de moi?

— Pas vraiment, pour être honnête...

— Je suis Gilles Bélanger. Il y a vingt-trois ans j'étais éclairagiste à la Porte Saint-Jean pour vos spectacles. Durant tout le temps que j'ai travaillé là, vous êtes le seul artiste qui ne criait pas après tout le monde et qui m'a donné un pourboire de 20 \$ après l'engagement... Imaginez à l'époque 20 \$... Je m'en souviens comme si c'était hier. Vous écrirez ça dans votre livre. Bonne fin de repas, je m'excuse encore... »

Et il est reparti à son service aux tables avec le même sourire et la même énergie qu'il déployait alors qu'il braquait

sur moi la lumière crue de son projecteur baladeur.

Dimanche matin 9 h 30, toujours à l'Auberge Ramada. Ce matin, le sommeil m'a lâché très tôt avant la fin de la nuit. Dans quelques heures, un brunch marquera le début des célébrations de mes noces d'argent avec ma carrière. Je réalise aujourd'hui que c'est une épouse jalouse et bien exigeante qui occupe la plus grande partie de ma vie mais c'est elle aussi qui m'a procuré les joies et les satisfactions les plus intenses et vives à la fois.

Dans la pénombre de cette suite d'hôtel, le climat se prête à la rêverie. Mentalement, j'exécute un survol de ma carrière et deux éléments reviennent constamment comme le même thème du *Boléro* de Ravel : le temps a donc passé vite et que j'en ai fait des choses en cette si courte période ! Déjà vingt-cinq ans que je chante. Il me semble que c'était hier, le Gala des Splendeurs. Est-ce que j'ai vieilli tant que cela ? J'ai le sentiment que ces années ont passé rapidement comme l'éclair dans un ciel d'été. Le poids des ans se fait sentir un peu ce matin mais l'expérience me permet de mieux assumer les effets de la fatigue. C'est le début des célébrations de mon vingt-cinquième anniversaire et c'est peut-être providentiel que la première fête de la série (d'après ce qu'on m'a dit, il y en aura plusieurs) se déroule à Québec, la ville de mes premières amours en show business.

Vers midi, le journaliste Claude Robert et son épouse Gigi sonnent à ma suite, puis l'ami Anbou, et le gérant de la maison, M. Bocti, qui m'informe que les invités sont en bas qui attendent le « jubilaire »... La table d'honneur est installée dans une section qu'on nommerait facilement l'aquarium, si c'était permis. Nous sommes entourés de verre... Dehors, c'est la neige qui tombe, les congères ont atteint une hauteur respectable et s'appuient contre les parois de l'aquarium ; au-dessus de nos têtes, les flocons de neige glissent sur le plafond de verre oblique et disparaissent en gouttelettes.

Michèle Richard et son copain Jean-Marie nous arrivent avec quelques minutes de retard, Nick Nittolo et son épouse Suzanne sont déjà installés à la table. François Reny et son équipe de la télévision se préparent à entrer en action pour un reportage à l'intention des auditeurs de Télé-4. Un vieil ami du temps de l'hôtel Union de Sherbrooke, Marc

LeGrand, l'organiste, s'est déplacé pour venir me saluer et me souhaiter un anniversaire des plus joyeux. Durant le brunch, j'ai réalisé que Michèle Richard avait passé plus de temps à sa table qu'à la mienne. Ils sont des amis de longue date eux aussi. Pendant tout ce temps-là, l'organiste-maison, Pierre Boutet nous sert ses plus belles mélodies. De nombreux amis de Québec sont venus me saluer durant le repas comme Suzanne Tardif et Andréanne Bolduc... du temps de chez Gérard. Un anniversaire sans gâteau? Impossible. Voici qu'arrive le traditionnel gâteau, un hommage de la maison. Au moment où les conversations sont bien engagées, un homme entre dans notre section, tenant une fillette par la main. Elle est aveugle et a tenu à venir me saluer. Elle veut me parler et même chanter avec moi. Mais pour l'instant, elle s'installe au piano et me donne un petit concert à sa manière. Le petite Suzanne représente pour moi certainement le plus beau cadeau au début de ces célébrations. Son arrivée inattendue et sa performance surprise ne seront-elles pas un constant rappel pour nous tous qui voyons clair mais ne savons pas toujours dans quelle direction regarder? Dans sa petite tête de fillette, je me demande bien comment elle peut imaginer le Père Louvain. Elle sait de moi ce que lui en a dit sa mère ou son père. D'elle, je conserve l'émouvant souvenir d'une enfant pleine de courage avec bien des yeux au bout des doigts et un cœur à fleur de peau. Lorsque je l'ai entourée de mes bras pour chanter avec elle, je sentais trembler son petit corps devant l'inconnu qui l'entourait mais je réalisais également par la chaleur de ses mains dans les miennes qu'elle était heureuse et vivait un moment de bonheur dont elle rêvait depuis longtemps. Sa visite éclair m'a rappelé tous les malades et les handicapés que j'ai côtoyés au cours de ma carrière. Si l'arrivée de cette enfant aveugle a un peu dérangé la gaieté du party au début, elle n'en a pas moins ému tout le monde et réchauffé tous les cœurs. Merci Suzanne et bonne carrière dans la musique. C'est un monde fait de couleurs que les oreilles peuvent très bien « voir ».

Au lendemain de cette fête, le travail m'attendait le lundi matin comme tout le monde. J'inaugurais le Salon de la femme de Québec. Pour la première fois de son existence, le Salon se tient dans le Hall des Congrès, un nouveau local aux

Galeries Canardière. L'ami Jean-Pierre Bertrand a toujours un nouveau projet dans la tête et cette fois, c'est son Salon qui a aménagé hors du Centre municipal des congrès. J'y reviendrai dimanche prochain le 14 mars pour clôturer avec les dames de Québec ce rendez-vous printanier.

Entre-temps, je tiens l'affiche deux semaines au Portage de l'Hôtel Bonaventure de Montréal dans ce que la journaliste Carmen Montessuit a nommé «un blitz de charme». Habitué à évoluer sur des scènes aux dimensions considérables, je me sens passablement coincé sur la minuscule plateforme du Portage, mais je saute la rampe et je me retrouve au milieu des gens. Là, je suis bien à l'aise. Comme le public de l'hôtel compte beaucoup d'Américains et de Canadiens des autres provinces, mon tour de chant présente des succès français et anglais, américains et québécois. Il y en a pour tous les goûts, même des rythmes sud-américains. Rien de trop beau, quoi!

Comme je le fais pour les malades chroniques de la région de Québec, j'ai aussi adopté une autre cause admirable dans la région de la Gatineau. Je participe depuis cinq ans au Radiothon en faveur de l'Association de la fibrose kystique. Plusieurs artistes nous aident à ramasser des fonds. Entre autres, cette année, Claude Valade se joint à l'équipe des bénévoles.

Je fais de même dans ma région natale en acceptant la présidence d'une campagne de la Croix-Rouge en mai. La clinique des donneurs de sang a lieu à Thetford le 19 mai.

C'est aujourd'hui le 31 mai: il pleut ce matin à Châteauguay. Il y a cinq ans et six jours, le soleil brillait et pourtant, un grand malheur a assombri la journée et le reste de mes jours. Durant l'émission *Les coqueluches* qui soulignait mes vingt ans de carrière, maman paralysait et sombrait dans un coma profond interrompu par de rares périodes de lucidité. Que me réserve ce spécial *Allo Boubou* aujourd'hui, émission que Radio-Canada m'offre si gentiment comme cadeau de mon jubilé d'argent de chanteur. J'avais demandé que les artistes du 25 mai 1977 soient de la distribution du 31 mai 1982. On me l'a accordé.

Quelle émotion de retourner dans la même loge de la Place Desjardins, là même où on avait transporté maman

inconsciente après sa défaillance. En entrant en ces lieux aujourd'hui, j'ai voulu y être seul pour un bon moment, le temps de retrouver mes esprits et replacer mes souvenirs et mes émotions. Puis les premières invitées sont arrivées : Danièle Dorice qui protestait violemment parce que son bateau, le *Queen Elisabeth II*, avait été réquisitionné pour le transport des troupes britanniques aux Îles Falklands.

« Je n'aurais pas dû y laisser mes robes de bal. J'ai peur que les marins anglais s'en servent pour donner un show en attendant les Argentins. Ils sont capables de tout, ces flegmatiques... »

Se présente ensuite la belle Margot Lefebvre, ma reine des années 1965. Ce n'est qu'à la toute dernière minute qu'elle a décidé de ne pas me laisser tomber et de venir à l'émission. Depuis qu'elle a quitté la scène, elle n'y est pas revenue. C'était une décision finale mais pour « son Michel », elle a mis de l'eau dans son vin et elle a sorti sa longue robe de spectacle des « boules à mites » pour un petit cinq minutes, pas plus disait-elle...

Enfin, c'est Michèle Richard qui fait son entrée triomphale dans la loge des artistes... Elle en déplace des courants d'air quand elle bouge, cette fille. Dans la salle de maquillage, elle fait un malheur : coiffeur et maquilleuse en échappent peigne et éponge... Michèle est en piste.

Puis le grand Jacques Boulanger arrive presque sur la pointe des pieds comme s'il avait peur de déranger ou s'il s'était trompé d'adresse. Recherchiste, réalisateur, techniciens, régisseur, meneur de claque, chacun fait son boulot. Léon Bernier et ses musiciens réchauffent leurs instruments et la foule grandit à vue d'œil à tous les niveaux de Place Desjardins. Dehors la pluie ne diminue pas ; on n'a qu'à regarder la tête des gens qui arrivent pour connaître les conditions météorologiques : ils arrivent la tête tellement « cotonnée » !

C'est le signal de la dernière minute avant le début ; puis la chanson-thème et l'arrivée de Boubou. La foule veut de l'action et il y en aura ! Les invités veulent pousser la machine à la limite. Ma rentrée avec la chanson *Mon ami, réveille-toi*, comme autrefois, semble viser dans le mille. Danièle Dorice ne fait rien pour calmer les vibrations en donnant un numéro

endiablé. Soudain un de mes camions de fleurs entre sur la scène avec une généreuse cargaison de bouquets pour enjoliver le décor. Les essuie-glaces fonctionnent à plein régime, l'eau ruisselle encore sur le véhicule. Il pleut toujours!

Michèle Richard avec un costume exotique nous arrive en trombe... un bouquet à la cheville... et une grande chanson au cœur. Puis d'autres invités, Yvan Dufresne, Maurice Dubois et Anbou, racontent des souvenirs de ces vingt-cinq ans qui ont passé... en quelques années! Puis c'est Margot qui reçoit une ovation debout. Les gens ne l'ont pas oubliée. Quant à elle, son métier lui est resté collé à la peau. Aussitôt qu'elle commence sa chanson, son sourire s'illumine comme il y a 17 ans, le soir de son couronnement. Belle Margot, que tu m'as fait plaisir en venant à l'émission. Tu n'as pas changé, ta voix m'a fait vibrer autant qu'au bon temps de nos années de jeunesse et de gloire. Ce n'est pas permis de garder plus longtemps ton grand talent caché sous le boisseau. Je pense que ton public ne souhaite qu'une chose: avoir le plaisir de t'applaudir comme autrefois. S'il n'y en a qu'un pour te donner le coup de pouce qui marquera ton retour en scène, je veux être celui-là et aussi me tenir à tes côtés pour ce moment mémorable dans notre monde de la musique et de la chanson. Que ce serait émouvant de te voir descendre l'escalier de lumière un soir de gala! Je prie le ciel pour que cet instant nous soit réservé bientôt.

Pour clore le spécial *Allo Boubou*, je chante ma fameuse chanson souvenir *Un certain sourire*. Il m'a été impossible d'atteindre les dernières lignes du refrain. Dans un « flash-back » étonnant et dramatique, l'horloge du temps m'a reporté il y a cinq ans. J'ai revu maman dans « ce certain sourire ». Le couplet le redit: « Je l'aimais tant que je suis prêt à vivre ou à mourir pour un certain sourire... »

La voix restait coincée dans ma gorge. J'ai été pris de vertige et des sanglots ont fait place à la mélodie. Soudain j'ai senti les bras de Margot autour de mon épaule, elle a pris ma main qui tenait le micro et c'est elle qui a terminé la chanson, appuyée sur ma joue. Comment pourrai-je oublier un tel geste d'amitié! Il faut que la vie nous rassemble encore sur une scène. Nous sommes trop bien ensemble pour nous

priver plus longtemps de ce grand plaisir du métier, de ces joies partagées.

Dans la finale de l'émission, on me présente un gâteau avec quinze chandelles. Il y a erreur? Non, on m'apprend que ce sont aussi les quinze ans de ma carrière comme fleuriste! Je l'avais oublié complètement. Peut-être que mon comptable Michel Dandurand, plus compétent en chiffres, s'en souvenait bien précisément mais il ne m'en avait pas soufflé mot, gardant pour les caméras de télévision, l'effet de surprise sur mon visage. Le camion sur scène et le gâteau avaient été «arrangés» par mon gérant général Raymond Legault, sans m'en parler évidemment.

En quittant le plateau de télévision, j'entre dans ma loge pour l'inévitable démaquillage. Qui est là? Marcel et Marielle Cantin de Floride. Après le traditionnel «Félicitations pour votre beau programme!», on passe aux nouvelles du Sud, la construction, la température, etc... Avant de s'envoler le lendemain, les Cantin acceptent une rapide invitation pour le souper à la maison avec les amis.

De ce spécial *Allo Boubou*, j'ai eu de nombreux échos; même mon ex-voisin de l'Île des Soeurs, Guy Boucher, m'a téléphoné pour m'en parler un peu.

«Ma nouvelle gouvernante Théodora a pleuré durant l'émission. D'autres personnes, qui regardaient la télévision avec elle, étaient aussi émues. Michel, je te répète ce que je te disais il y a plus de dix ans, tu ne joues pas à la vedette, tu l'es dans la force du mot. Salut!»

Et le spectacle du vingt-cinquième? Contrairement aux années antérieures, cette fois je m'y prends tôt. Dès le mois de juin, les réunions de travail se multiplient avec Danièle Dorice qui me sert de conseillère et Peter George, le chorégraphe. À la mi-juin, tous les numéros prévus au programme étaient arrêtés, décidés et commandés. Il faudra des centaines d'heures de répétition, de sueurs et énormément de travail, mais je veux être prêt pour le 8 octobre. Je serai à la PDA du 8 au 16 octobre.

Quant à ce livre, comment a-t-il rencontré l'heure de tombée durant son cheminement critique? Non seulement faut-il l'écrire, mais encore faut-il un éditeur pour lui donner la forme définitive et le porter sur le marché. Avec mon

gérant Guy Roy et mon compositeur Anbou, je me présente chez le P.D.G. des éditions Héritage, M. Jacques Payette, le vendredi 14 mai dernier, pour expliquer le projet et voir les possibilités d'éditer chez lui. Monsieur Payette fait très président de compagnie, il est grand, sérieux et présente une tête blanche qui inspire le respect. Pour faire court, c'est un homme impressionnant et je sais qu'il possède le pouvoir décisionnel dans la maison. Quoique peu versé dans la chanson populaire, il a fait enquête sur Louvain et connaît mon personnage. Après avoir laissé Guy traiter des questions de droits d'auteurs et de redevances, je pose l'ultime question:

«Est-ce que Louvain et sa vie intéressent votre maison d'édition?»

M. Payette nous explique que la collection «Vis-à-vies» est dirigée par M. René Bonenfant et qu'il devra le consulter après qu'on aura examiné une vingtaine de pages du manuscrit original. La réponse nous viendra dans une semaine. J'avais nettement l'impression de subir un examen d'entrée à l'université. J'étais aussi nerveux que l'étudiant qui attend sa note pour passer... La réponse est venue à la même heure le vendredi suivant.

«Monsieur Louvain, nous serons heureux de vous accueillir chez Héritage. Souhaitons-nous bonne chance mutuellement dans l'aventure que sera votre livre.»

Et c'est ainsi que je suis entré chez Héritage. Les derniers mois ont vu une collaboration intense entre ces professionnels de l'édition et l'équipe que je formais avec Anbou.

J'ai bien hâte de tenir en main le premier exemplaire de ce volume... un peu comme vous, j'imagine. Lorsque ce moment arrivera, ne soyez pas surpris d'entendre le bruit d'un bouchon de champagne qui saute. Il sera peut-être suivi d'un autre. Qui sait? Il y a plusieurs façons de dire qu'on est heureux...

Le bonheur se trouve aussi dans les retrouvailles et Radio-Canada m'en a procuré une tonne et quart au cours de la dernière semaine de juin en mettant en ondes sa nouvelle émission *Avis de recherche*. La semaine dernière, le père Ambroise Lafortune inaugurerait cette série. Cette semaine, c'est moi qui fais les frais de l'avis de recherche. La formule

du programme a été empruntée aux Français. Il s'agit de montrer à l'écran une photo de groupe, les gens qui s'y reconnaissent téléphonent. Le « héros » de la semaine doit les identifier selon des indices qui s'ajoutent à la voix. L'animateur Gaston L'Heureux était particulièrement de bonne humeur cette semaine et, avec sa complicité, mes confrères de Thetford Mines s'en sont donné à cœur joie. Je ne donnerai pas de noms; je suis certain d'en oublier plusieurs puisque je ne pouvais prendre de notes devant la caméra.

Finalement, au dernier jour, c'est presque toute la chorale de l'École de La Salle (édition 1947) qui entra dans le studio de Radio-Canada. Chacun portait l'éternel béret... Le mien avait été caché sous le coussin de mon fauteuil... Les gars sont entrés en chantant le *Ver luisant* pendant qu'Élizabeth Bolduc était au piano d'accompagnement.

Sur une question de Gaston L'Heureux, « Tu demeureras sur la rue D'Auteuil? », alors que je répondais par l'affirmative, les portes du studio se sont ouvertes et voici qu'entrent une cinquantaine de personnes de la rue D'Auteuil, des amis, des parents, des connaissances... Radio-Canada n'avait rien ménagé pour faire de cette émission un succès éclatant. Mes concitoyens m'ont remis une plaque-souvenir portant toutes les signatures. Je dois dire que ces noms et ces visages sont maintenant gravés aussi dans le fond de mon cœur...

L'été 1982 s'est donc passé à terminer mon livre de souvenirs et à préparer le grand Gala de la Place des Arts. Si je continue à écrire, le volume ne sortira jamais... Il faut bien en garder pour un deuxième!

## Épilogue

C'est ma vie que je viens de vous raconter. Je l'ai fait en suivant simplement le cours des événements au fil de mon humble existence, en puisant toutes ces anecdotes au jardin des souvenirs.

Cette mise à nu n'avait qu'un but : vous faire partager les joies intenses et les heureux moments qui ont fait de ma vie une carrière particulièrement remplie de sommets où le bonheur que mon public m'a procuré rayonnait comme un grand soleil. Vous avez aussi connu les peines amères et les malheurs profonds qui ont marqué mes années. Entre ces deux pôles, vous avez suivi l'évolution d'un adolescent qui, d'abord gâté par la gloire, est devenu un homme mûr bousculé par une vie trépidante, adulé par des admiratrices et admirateurs dont les exigences ont fait que le chanteur a dû se dépasser tous les jours pour ne décevoir personne, qui a dû vaincre continuellement un trac fou pour maîtriser mille et une situations afin de rester digne de son public. Pour ce continuel aiguillon, je vous dis merci à tous.

Quant à ceux — probablement peu nombreux — qui, poussés par une curiosité malsaine mais compréhensible, voulaient trouver dans ces pages des récits lubriques et des confidences d'alcôve, je m'excuse de les avoir déçus, mais je leur fais remarquer que je n'ai jamais apporté les draps de mon lit sur scène et je n'ai pas l'intention de le faire à 45 ans et probablement pas plus tard. Ma vie privée, je l'ai gardée privée et je ne crois pas qu'elle puisse intéresser quelqu'un d'autre que les personnes qui y ont été mêlées, et par respect pour elles, je ne veux pas en étaler les péripéties et les ébats sur la place publique. Les histoires de couchettes n'ont rien à voir avec ma carrière de chanteur. Depuis vingt-cinq ans, j'ai toujours respecté des frontières bien définies entre ma

carrière et ma vie privée. Il est de mes intentions d'essayer de continuer à agir ainsi pour un autre vingt-cinq ans; après... on verra!

À certaines personnes du métier qui m'ont souvent trouvé distant, je redis que les premiers pas de l'amitié, c'est souvent dans son cœur qu'on doit les effectuer. Les autres suivent facilement ensuite.

Aux journalistes, reporters et photographes de la vie artistique, je dis merci pour ces « tonnes » de papier qu'ils m'ont consacrées. Si j'étais pour eux un bon sujet, ils ont été et demeurent encore de grands artisans de ma popularité.

Aux commentateurs, techniciens, annonceurs, ingénieurs de son des média électroniques, des studios d'enregistrement, j'ai des remerciements particuliers pour la générosité et la patience dont ils ont fait preuve envers moi.

À tous ces musiciens, chefs d'orchestre, arrangeurs, compositeurs et gérants avec lesquels j'ai travaillé, je redis mon admiration et ma gratitude.

Aux malades et bénévoles des organisations auxquelles je suis associé, je demande de prier le Ciel pour me garder en santé encore longtemps et je serai toujours près d'eux quand ils auront besoin de moi.

À ces dames de tout âge qui m'ont toujours appuyé dans ma carrière, à ces admirateurs, je dis merci pour cette fidélité qui n'a pas connu d'accrocs au cours des années.

À tous ces propriétaires, gérants et employés de cabarets, d'hôtels, de clubs où j'ai tant travaillé, j'ai ce merci du cœur. Ils m'ont fait confiance, j'espère ne pas les avoir déçus au cours de ces années.

À ceux qui n'ont jamais eu le trac en montant sur une scène, je dis: patience, ça viendra avec le talent.

Enfin, à tous ceux qui, au cours du récit de ma vie, ont trouvé que j'avais le « moi » trop facile et fréquent, parodiant Guitry, je leur dirai que, s'ils étaient de mes intimes, ils sauraient avec quelle chaleur je sais dire « toi ».

Si le Grand Bon Dieu me donnait le choix de recommencer mon existence, je repasserais sur les mêmes traces parce que c'est Lui qui a guidé mes pas au cours des années, parce que j'aime mon public et mon métier, parce que la chanson, c'est ma vie!

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
EN OCTOBRE 1982  
SUR LES PRESSES DE  
PAYETTE & SIMMS INC.  
À SAINT-LAMBERT, P.Q.



# *Michel Louvain*

## *La chanson, c'est ma vie*

Vingt-cinq années ont passé depuis le premier engagement à Montréal du jeune Michel Louvain qui venait de fêter ses vingt ans et d'arriver de son Thetford natal.

Il venait conquérir la Métropole avec pour tout bagage une énorme contrebasse (!) et un brin d'expérience acquise d'abord comme membre d'un orchestre qui se produisait dans la Beauce et l'Estrie et dont André Roc, son frère, était le chanteur vedette.

Il avait ensuite volé de ses propres ailes sous les noms de Mike Mitchell... Mike Poulin... avant de devenir le Michel Louvain qui allait connaître la carrière remarquable qu'il raconte dans ce livre.

Comme il l'écrit dans le prologue, « ce quart de siècle sur les « planches », sous les feux de la rampe, sous le regard inquisiteur de la caméra, j'aimerais vous le faire vivre comme je l'ai vécu. Sans prétention, au fil des jours, dans le courant des années. »

Vingt-cinq années bien remplies, marquées de succès retentissants, d'incidents souvent cocasses, de rumeurs farfelues, de joies profondes mais aussi de déceptions!

Mais toujours soutenu par son amour de la chanson... et du public, il a poursuivi et poursuit cette carrière puisque, comme il aime à le dire, « la chanson, c'est ma vie! »

 *Héritage+plus*  
MONTRÉAL